

LAURENT LOMBARD

COLLECTION HISTORIQUE 1914-1918

**LE
TRAGIQUE
DESTIN
DE M. 82**

Préface du Lieutenant Général H^{RE} MOZIN

**ÉDITIONS VOX PATRIÆ
STAVELOT**

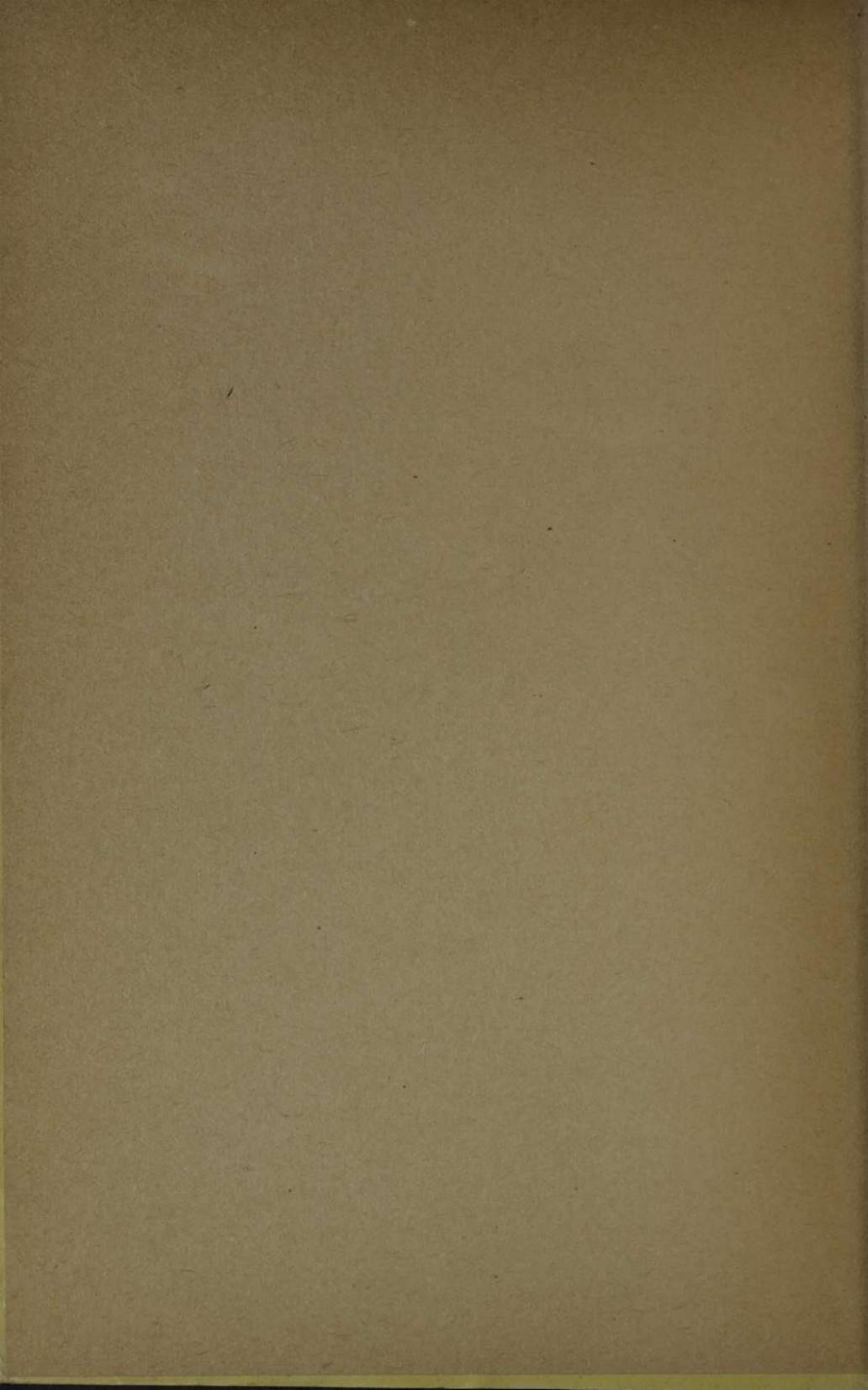


NLA 12742

BE 403

150





LE TRAGIQUE DESTIN
DE M. 82

DU MÊME AUTEUR :

La Vitalité Romane de Malmédy (Epuisé)
L'Epopée de Loncin.
La Victoire de Sart-Tilman.
Chocs de feu dans la nuit.
Face à l'Invasion.
Sous les Ouragans d'Acier.
Face au Peloton (Editions Vox Patriæ, Stavelot).

A PARAÎTRE :

AUX EDITIONS VOX PATRIÆ

Zone de mort.
Evasions de Condamnés à mort.
Le drame de la Villa des Hirondelles.
Haelen (12 Août 1914).
Le Fusillé vivant.
Combats dans l'Ombre.

LAURENT LOMBARD

LE TRAGIQUE DESTIN

DE

M. 82



**ÉDITIONS VOX PATRIÆ
STAVELOT**

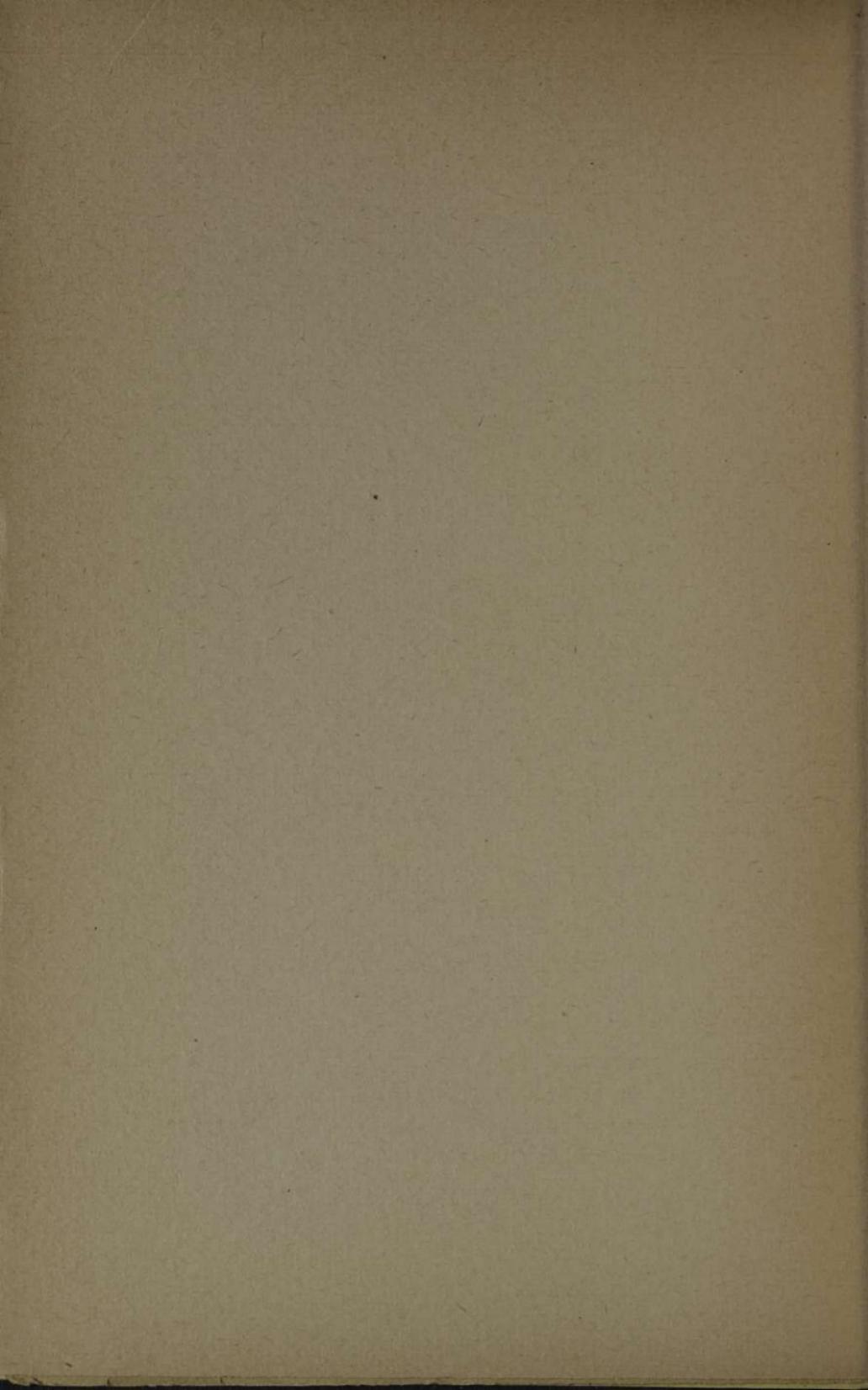
Tous droits réservés.

Copyright by LAURENT LOMBARD.

Aux Volontaires des Services de Renseignements militaires,

A tous ceux qui, de 1914 à 1918, bravant la mort, sans souci de gloire ni de panache, ont lutté dans l'ombre pour abattre les oppresseurs de leur pays.

L. L.



PREFACE

Le roman, la conférence ou le film ont excité déjà en nous, à plusieurs reprises, cet attrait naturel que nous ressentons pour les histoires, d'allure toujours mystérieuse, qui content les faits et gestes, les aventures des « espions » et agents de renseignements de la grande guerre. Pourtant nous n'avons pas trouvé là, nous en avons le sentiment, la mesure vraie des difficultés, des dangers et des souffrances qu'ont eu à surmonter ces hommes, dévoués à leur pays jusqu'à leur faire d'avance le sacrifice de leur vie. D'ailleurs, peuvent-ils nous émouvoir vraiment, ces récits ou ces films, où personnages et action relèvent, en général, de la fiction ?

Or, voici un livre nouveau de Monsieur Laurent Lombard, qui vient changer tout cela. Ce n'est pas un roman. C'est l'histoire véridique d'un groupe de patriotes belges, hommes et femmes, héros et martyrs, qui, de Belgique occupée, ont puissamment aidé l'armée du front. Leurs noms sont là ; plusieurs d'entre eux figurent au martyrologe des cours martiales allemandes. Les mobiles qui les faisaient agir ? L'amour ardent de la patrie, la foi absolue dans son avenir, l'esprit de sacrifice. Leur chef ? M. 82, l'âme de l'organisation secrète, un saint ! Nous retiendrons leurs noms avec ceux de tant d'autres qui illustrèrent la résistance belge de l'intérieur, lutteurs ob-

scurs, à qui plus de courage fut demandé que s'ils avaient combattu sur le champ de bataille.

Ce n'est pas un roman, dis-je, que M. Laurent Lombard a écrit. Mais on lit son livre comme on lit un roman, tant le récit est palpitant d'intérêt, tant l'angoisse vous étreint d'un bout à l'autre. D'un style sobre, alerte et souvent coloré, qui est celui du consciencieux historien de la bataille de Liège, il révèle dans les détails qu'il donne du fonctionnement du service de renseignements, comme aussi dans l'émotion contenue qui pointe à certains passages, que l'auteur est un initié et qu'il a vécu lui-même, pendant la guerre, la vie aventureuse et toute de dévouement et de sacrifice, de l'agent secret.

Monsieur Lombard a fait œuvre pieuse et œuvre utile. Son livre ne peut manquer d'exalter le sentiment patriotique dans ce qu'il a de plus sublime. Quoi qu'on puisse penser du patriotisme d'aujourd'hui, il y aura toujours des Belges nombreux, qui se feraient, s'il le fallait encore, les émules de M. 82 et de ses courageux compagnons.

LIEUTENANT-GENERAL Hre J. MOZIN.

I.

Au delà du « fil ».

Couchés à plat ventre l'un à côté de l'autre, les deux hommes regardaient, haletants, les silhouettes gigantesques des sentinelles allemandes. Bientôt, elles se rapprochèrent et se confondirent. On entendit quelques mots gutturaux suivis d'un « Nein » bourru, puis les deux ombres se détachèrent de nouveau sur l'immense écran noir et s'éloignèrent l'une de l'autre.

Le guide tira son compagnon par la manche :
— Attention ! Voici le moment, suivez-moi.

Les deux hommes se levèrent. En quelques bonds, ils furent près de la haie électrisée. Le guide plaça rapidement son cadre caoutchouté entre les deux fils inférieurs et souffla à l'oreille de son client :

— Doucement, pas de faux mouvement, vous avez le temps.

Avec précaution, l'inconnu se glissa dans le cadre isolateur et disparut de l'autre côté. Le passeur le rejoignit. Sans perdre une seconde, l'un et l'autre s'enfoncèrent dans les ténèbres.

— Eh ! voilà, vous êtes en Hollande...

- Vrai ? Bien vrai ?
- Comment ? Vous en doutez ?
- Non, mais...

Le guide se mit à rire, d'un bon rire sonore qui rassura son client.

— Quand même, je croyais cela plus difficile.

Après une longue marche à travers champ, ils se trouvèrent sur une grand'route. Les premières lueurs de l'aube apparurent timidement. Soudain, deux ombres surgirent. C'étaient deux douaniers hollandais. Le guide les connaissait et les salua amicalement.

Le jour brillait lorsqu'on pénétra dans le premier village. Trois heures après, les deux hommes se séparaient à Roosendaal où le client du passeur prit aussitôt le train pour Rotterdam. Tandis que sous ses yeux se déroulait le film monotone des campagnes hollandaises qui, en ces derniers jours de février 1917, étaient dénudées, le voyageur se sentit envahir par une délicieuse impression de délivrance.

En Hollande ! Il était en Hollande ! Après des mois, des années d'attente, son grand espoir se réalisait. Il allait enfin être soldat ! Il ne verrait plus désormais les uniformes exécrés des envahisseurs. Dans quelques jours, il voguerait vers l'Angleterre et, de là, vers la France, vers l'Yser ! Quelle joie !

Jusqu'à Rotterdam, il savoura longuement le bonheur d'être hors de la grande geôle belge. A plusieurs reprises, il tira de sa poche une petite carte blanche sur laquelle le guide avait écrit ces mots : *Consulat belge — Hôtel Uranium. C'est là*

qu'il devait tout d'abord se présenter. Comme il était trop tard, il remit sa visite au lendemain.

Le jour suivant, vers dix heures, il franchit le seuil de l'hôtel Uranium. Un employé du consulat le reçut avec une déférente sympathie.

C'est que ce Belge venu des territoires occupés imposait par sa fière allure. Tout dans sa mise et son langage révélait l'éducation raffinée d'un homme du monde. Grand, svelte, le regard vif, la figure ascétique, il portait dans toute sa personne un air de distinction naturelle qui, dès le prime abord, charma son interlocuteur.

On lui demanda son nom, son âge, sa profession.

— Van Bergen Henri. Je suis né à Koekelberg le 27 juillet 1875. J'ai fait mes études à l'Institut Commercial d'Anvers. Envoyé en Chine en 1902, j'ai été premier interprète à la légation de Belgique.

— Ah ! Et peut-on vous demander pourquoi vous avez quitté la Belgique ?

— Pour m'engager. Je suis écœuré de voir les Allemands chez nous. Depuis longtemps, je cherchais à passer la frontière pour rejoindre l'armée, seulement ce n'est pas facile d'entrer en Hollande et il m'a fallu beaucoup de démarches pour réussir.

— L'essentiel est d'avoir réussi. Maintenant, parlez-moi un peu de la Belgique. Comment y vit-on ? Quel est l'état d'esprit qui y règne ? Comment la population supporte-t-elle l'occupation ?

Alors Van Bergen parla longtemps, émerveil-

lant son interlocuteur tant par la distinction de son langage que par l'étendue de ses connaissances.

— Avez-vous encore des relations en Belgique ?

— Oui, quelques-unes, particulièrement dans le monde diplomatique.

— Savez-vous que nous avons là-bas de nombreux agents de renseignements qui nous documentent régulièrement sur tous les mouvements des troupes ennemies ?

— Des espions alors ?

— Des espions si vous voulez, mais qui nous rendent des services inappréciables...

— Ah !

— Oui, nous avons là une petite armée, malheureusement elle manque de chefs. Ainsi pour le moment nous mettons au point l'organisation de tout un service, mais nous n'avons pas d'homme pour en assurer la direction. Ce qu'il nous faudrait, c'est un patriote intelligent et énergique qui consentirait à prendre l'affaire en mains. Est-ce que par hasard, vous...

— Ah ! non, ne comptez pas sur moi. Ce métier d'espion me répugne. Je suis venu ici pour m'enrôler dans l'armée belge. Je n'aspire qu'à une chose : faire mon instruction au plus vite et aller en première ligne pour « en » tuer le plus possible.

— Je n'insiste pas... Toutefois soyez bien convaincu que si vous voulez réellement nuire à l'ennemi et servir efficacement votre pays, je vous en offre l'occasion.

— Non, franchement, je ne tiens pas à retourner en Belgique. La seule pensée d'aller revoir les casques à pointe...

— Enfin, pensez-y et venez me revoir dans quelques jours.

Trois jours après, Van Bergen franchit une deuxième fois le seuil de l'hôtel Uranium. Il est aussitôt introduit auprès de M. Wagner.

— J'ai réfléchi, dit-il à ce dernier, et suis au regret de ne pouvoir accepter la mission que vous voulez bien me confier. Je préfère aller faire mon devoir au front.

— Ah... Bien entendu, vous êtes libre... Permettez-moi cependant de vous faire remarquer qu'en allant au front vous risquez d'être tué à chaque instant par un éclat d'obus ou une balle perdue sans même avoir eu l'occasion de tirer un seul coup de fusil... Et quand bien même vous réussiriez à tenir tout le reste de la guerre, vous ne représenteriez jamais qu'un fusil... En organisant un service de renseignements, au contraire, votre contribution à la victoire finale serait bien plus efficace : en effet, les renseignements que vous communiqueriez aux états-majors alliés permettraient de prévoir les offensives allemandes et de sauver la vie à un grand nombre de vos compatriotes.

— C'est très juste, mais il reste toujours la tare attachée au nom de celui qui fait l'espion. C'est, vous en conviendrez, un métier peu recommandable.

— Quelle erreur, cher Monsieur ! Faire l'espion pour son pays est aussi honorable que d'être au

front. D'ailleurs, des personnes très en vue tels que les attachés militaires, ayant rang de général, sont somme toute désignés pour faire ce métier d'une façon officielle. Vous concevez sans peine, d'autre part, que nous préférons confier l'organisation de ces services secrets à des Belges sur lesquels nous pouvons compter, particulièrement à ceux qui, venant de Belgique occupée, sont au courant du mode de vie de notre pays et jouissent de l'avantage de ne pas être étrangers aux Allemands.

Van Bergen était ébranlé... Pour dissiper ses derniers scrupules et mieux faire ressortir encore toute l'importance des services de renseignements, M. Wagner résolut de le présenter sans tarder au capitaine anglais Landau.

Le capitaine Landau était un tout jeune officier de vingt-cinq ans. Grand, imberbe, s'exprimant en français avec aisance, parlant peu et bien, il imposait par son regard scrutateur qui semblait lire dans l'esprit de ses interlocuteurs. Sous son apparente nonchalance, on devinait l'homme énergique et décidé. Venu du front depuis mai 1916, il était chargé par ses supérieurs de constituer de puissantes organisations secrètes dans les territoires occupés en vue de renseigner régulièrement l'état-major anglais sur tous les déplacements des troupes ennemies derrière les lignes de feu.

On conçoit sans peine les difficultés d'une telle entreprise. Un seul moyen de la mener à bien, c'est d'en confier la réalisation en territoire occupé à des patriotes à forte trempe, doués au surplus

d'un ensemble de qualités qu'on rencontre rarement chez le même homme : courage, calme, sang-froid, esprit de décision, intelligence, finesse, prudence.

Lorsqu'il vit Van Bergen pour la première fois, le capitaine Landau comprit immédiatement qu'il avait devant lui l'homme tout indiqué pour monter le grand service secret dont il avait élaboré le plan depuis longtemps. « Ce qui tout d'abord me frappa chez lui, écrit-il, c'est sa mise soignée. Élégamment habillé, on eût dit qu'il venait de débarquer d'un train ou d'un bateau au lieu d'avoir passé le fil électrique. Je me trouvai en face d'un homme d'environ quarante-cinq ans, avec des yeux perçants, sveltes et alertes. Il me fit une excellente impression. Je fus surpris de la rapidité avec laquelle il donna son consentement aussitôt que je l'eus convaincu qu'en retournant en Belgique il rendrait plus de services qu'en allant en France pour s'y engager comme soldat. »

II.

Van Bergen = M. 82.

Pour son pays, Van Bergen a fait taire ses répugnances. Il accepte de devenir espion.

Maintenant, il n'est plus qu'un chiffre : M. 82. Tous les jours, pendant deux ou trois heures, on l'initie à sa mission. Il se rend compte alors de l'étendue des risques qu'il va affronter.

Les risques ne lui font pas peur, mais il regrette de renoncer au rêve qui, tant de fois, lui a donné chaud au cœur : porter l'uniforme de soldat belge.

Doué d'une rare puissance d'assimilation, M. 82 n'a bientôt plus rien à apprendre de ses maîtres et la date de son retour en Belgique est fixée au 23 mars. Deux jours avant son départ, a lieu sa dernière entrevue avec ses professeurs dans une luxueuse maison de l'avenue Concordia portant le numéro 37 B. Il y arrive à 9 heures du soir. Introduit dans un magnifique salon, il attend quelques minutes, puis est mis en présence du capitaine Landau et de son collaborateur Dalton. L'un et l'autre viennent d'arriver en auto avec M. Moreau.

Le capitaine Landau tient à s'assurer si son nouvel agent s'est bien assimilé toutes les instructions qu'il lui a données. Il lui rappelle certaines consignes, certaines mesures de précaution à prendre, puis il passe successivement en revue tous les détails de l'organisation à mettre sur pied.

« Rien ne devait être répété deux fois, écrit le capitaine Landau. Ses signes d'approbation et son regard attentif m'indiquaient que son cerveau discipliné travaillait déjà avec le mien. »

M. 82 a tout compris, tout retenu. Il le prouve par ses questions et ses réflexions toutes marquées au coin du bon sens. Il a confiance dans la pleine réussite de sa mission. A condition, bien entendu, qu'il puisse rentrer en Belgique sans se faire arrêter à la frontière. Une arrestation au fil serait une catastrophe, il sera en effet porteur de documents secrets qui lui vaudraient immédiatement une condamnation à mort.

— Soyez sans crainte, dit le capitaine Landau, je vais vous confier à mon meilleur passeur. Voici l'homme qui vous mettra en rapport avec lui.

Il se leva et cria :

— Faites entrer le 5002.

5002 était dans la pièce voisine. Il entra. C'était un fort gaillard au regard droit. M. 82 lui serra la main. Ils se dévisagèrent un instant. Pas de présentation : comme 5002, Van Bergen n'était plus qu'un chiffre, il devait veiller désormais à cacher son identité même aux « amis ».

Alors, autour de la carte étalée sur la table, la conversation s'anima. Il s'agissait de tout prévoir. Passer le fil était certes la chose la plus

importante, mais toute la zone frontière était dangereuse. Il fallait dépister les patrouilles qui circulaient nuit et jour dans la région.

« Van Bergen, raconte M. Moreau, prouva dans cette conversation qu'il connaissait à fond toute la région frontière au nord de Moll où il avait été souvent chasser. De Bakker (5002) était émerveillé de ce que Van Bergen connaissait des choses que lui, originaire de Moll, ne se rappelait même plus. »

Cela confirma l'excellente impression que M. 82 avait faite sur le capitaine Landau. Celui-ci écrit qu'au moment de se séparer du gentleman belge qui avait si rapidement gagné sa sympathie et son estime, il fut pris d'un serrement de cœur. « Comme soldat au front, j'avais vu la mort en maintes circonstances, note-t-il, mais jamais le caractère sacré de la vie humaine ne m'était apparu comme maintenant. Je ne pus jamais me débarrasser du sentiment de terrible responsabilité que j'éprouvai en renvoyant dans les territoires occupés des hommes dont beaucoup, je le savais, allaient à la mort. »

Le lendemain, à minuit, M. 82 se retrouve avec trois guides dans la campagne déserte d'un petit village hollandais au nord de Moll. Il s'est fait raser la moustache et a changé de personnalité. Une fausse carte d'identité lui attribue la qualité de commerçant hollandais.

5002 l'a amené lui-même à Eersel et là il l'a confié à ses trois meilleurs passeurs.

— Cet homme doit à tout prix rentrer en Bel-

gique, leur a-t-il dit. Vous ne le quitterez que lorsqu'il sera hors de danger.

L'air décidé des trois lascars inspira confiance à M. 82, bien que leur aspect ne fût pas très rassurant. Chacun avait glissé un browning dans sa poche.

On avait quitté la grand'route vers 10 heures. Après une marche d'une demi-heure à travers champs, on fit halte. Un homme alla de l'avant, tandis que les deux autres s'écartèrent quelque peu à droite et à gauche.

On continua à s'enfoncer dans les ténèbres. Rien de suspect. Au loin, long sifflement plaintif d'un train. Soudain, l'homme qui était en flèche revint sur ses pas.

— Nous approchons, dit-il à M. 82, nous ne sommes plus qu'à cinq minutes du fil... Attendez-nous ici, nous reviendrons vous chercher tout à l'heure. Surtout ne bougez pas et restez couché.

L'un après l'autre, les trois gaillards disparurent dans l'obscurité. Collé à la terre froide, M. 82 attendit patiemment le retour de ses guides. Il faisait froid. Les membres engourdis, il aurait voulu se lever, se donner du mouvement, mais il fallait observer la consigne : ne pas bouger.

Une demi-heure passa. Rien ne troublait l'impressionnant silence de la nuit. Le froid devenait de plus en plus mordant; sous son chaud pardessus, l'homme grelottait.

Enfin, un des trois passeurs revint.

— Suivez-moi, lui souffla-t-il.

M. 82 s'engagea dans son sillage. Bientôt, on dut de nouveau s'arrêter. Une chouette jeta son

cri lugubre, puis un bruit de pas grinça. Un autre passeur s'approcha.

— Maintenant, attention, dit-il, il va falloir ramper jusqu'au fil. Surtout, pas le moindre bruit.

Toujours précédé de ses éclaireurs, M. 82 rampa sur le sol durci par le gel, jusqu'au moment où, sur un signe de l'homme qui le précédait, il s'immobilisa.

Le fil n'était plus loin. M. 82 aperçut l'ombre mouvante d'une sentinelle. Elle passa lentement devant lui et s'éloigna. Toujours en rampant, les guides avancèrent rapidement jusqu'au fil. Il y avait là une triple haie de barbelés. Celle du milieu était électrisée. Munis de gants en caoutchouc, les trois hommes placèrent prestement le cadre et firent passer M. 82.

C'est alors que les dangers allaient surgir. Il fallait sortir de la zone de mort, appelée telle par les passeurs parce que tout homme qui s'y aventurerait pouvait être abattu sans sommation préalable. Elle était continuellement sillonnée par des policiers accompagnés de chiens.

De nouveau, force fut de redoubler de précautions. On se glissa dans des rigoles, on se dissimula derrière des haies et on évita les patrouilles. M. 82 admira le dévouement et le sang-froid des passeurs. Ils veillaient sur lui comme de bons chiens de garde bien dressés. Au moindre bruit suspect, ils s'arrêtaient, écoutaient longuement, puis repartaient prudemment.

Celui qui marchait en tête, un grand diable bâti en hercule, était d'un calme prodigieux. Il

commandait par signes à ses compagnons qui, sans discuter, suivaient toutes ses indications.

Lorsque le jour se leva, on était hors de la zone de mort. Quelques heures plus tard, M. 82 était à Moll. Le soir, il arpentait paisiblement l'avenue De Keyser à Anvers.

III

Une mission difficile.

A peine rentré au pays, M. 82 se met à l'œuvre. Il brûle de donner sa mesure.

Comme parents, il ne lui reste plus en Belgique que son père, retiré dans une maison de retraite à Herent près de Louvain et une cousine qui a épousé un magistrat.

Ayant conservé des relations dans le monde diplomatique, il songe immédiatement à les exploiter pour assurer le succès de son entreprise patriotique. C'est alors que commencent ses premiers déboires. Si certaines hautes personnalités tels que le baron Capelle, MM. d'Ursel, Nyssen et d'autres acceptent de se porter garants de son honorabilité, plusieurs fonctionnaires dont il sollicite la collaboration active à son œuvre patriotique se récusent poliment.

Brave Van Bergen ! il s'était imaginé qu'il suffirait de répéter à ses compatriotes le petit discours si convaincant que lui avaient tenu ses chefs à Rotterdam pour qu'aussitôt des adhésions enthousiastes répondent à son appel. Il allait faire la connaissance des faux patriotards reculant avec épouvante devant la perspective de s'exposer au danger pour servir leur pays.

Dans le second message qu'il adresse au capitaine Landau, il note : « Les difficultés sont assez fortes à cause de la terreur des gens qui ne se décident pas vite. » Puis, trois semaines plus tard, dans un autre message : « Mes chefs, hauts fonctionnaires, m'ont été très utiles, mais la déformation professionnelle ayant horreur de la moindre responsabilité, la plupart sont d'une timidité extraordinaire. »

M. 82 n'est pas homme à laisser tomber les bras devant les premières difficultés. Celles-ci au contraire le stimulent, le surexcitent. Il s'acharne, redouble de patience, de diplomatie. Ses échecs l'instruisent, il se fait insinuant, persuasif, éloquent. Quant à ses déceptions, il s'empresse de les oublier. Dieu sait s'il en fut abreuvé !

Le 27 mars, il se présente à Bruxelles, chez un grand « patriote », qu'on lui a signalé comme susceptible de lui prêter un concours actif. Comme d'habitude, il sort son petit boniment :

— Je viens de Rotterdam où l'on m'a confié une mission très importante. Il s'agit de créer une série de postes d'observation destinés à surveiller les mouvements des troupes ennemies.

— Ah ! de l'espionnage donc...

— Hum... de l'espionnage... c'est-à-dire... c'est un service de renseignements qui permettra aux états-majors alliés d'être documentés au jour le jour sur les principaux déplacements des troupes allemandes. L'utilité d'un tel service vous la concevez sans peine : épargner à nos soldats les effets meurtriers des coups de surprise et faire

échouer tous les plans de l'ennemi en les éventant à temps.

—

— J'étais venu vous demander si vous n'accepteriez pas de collaborer...

— Non, ne comptez pas sur moi. J'ai des charges de famille et ne puis m'exposer aux risques que comporterait la collaboration que vous me demandez.

Chez le médecin D... de Bruxelles, ce fut bien mieux encore : M. 82 se vit éconduire avec des paroles qui sonnèrent à ses oreilles comme des injures.

Il avait demandé quinze jours au capitaine Landau pour créer l'organisation dont on lui avait exposé le plan à Rotterdam. A tout prix, il veut tenir parole, aussi ne perd-il pas une minute. Tous les jours, il est en route. Anvers, Bruxelles, Charleroi, Liège, Namur sont tour à tour le théâtre de ses fiévreuses allées et venues.

Une telle constance dans l'effort devait donner des résultats. Grâce à l'entremise de son cousin, il ne tarde pas à enrôler ses premières recrues. C'est alors qu'il fit la connaissance de l'homme qui devait dans la suite fonder huit postes dans la région de Charleroi : Arthur Wattiez de Braine-le-Comte. Contre-maître aux chemins de fer de l'Etat, celui qui allait porter dans le service le nom de guerre « Eric » fit grande impression sur M. 82, tant par son allure énergique que par l'ardeur de son patriotisme.

Peu à peu, l'œuvre projetée s'ébaucha. Elle comprit trois zones : Anvers-Liège, Braine-le-

Comte-Nivelles, Bruxelles-Louvain. Le recrutement des observateurs ne se fait cependant pas sans difficultés. « Vous ne sauriez croire la patience qu'il faut avant de trouver les hommes adéquats à ces fonctions », écrit-il le 26 avril au capitaine Landau.

Le 7 mai, il signale de même : « Vous ne pouvez vous imaginer en Hollande les difficultés, les contretemps que demande l'organisation d'un poste fixe et d'un déplacement. En somme, je ne suis pas encore resté deux jours de suite chez moi, ni huit jours depuis mon retour. »

Ces postes il s'agit de les placer à proximité des gares là où les trains ralentissent, à des bifurcations ou dans des endroits éclairés pendant la nuit. L'agent observateur doit surveiller la ligne sans interruption et noter minutieusement la direction, la nature et la composition du convoi. Travail de patience et de précision.

Sur les lignes Liège-Maubeuge, Liège-Bruxelles, Bruxelles-Arlon, Malines-Dinant, M. 82 postera de nombreux observateurs qui, nuit et jour, surveilleront les allées et venues des trains de troupes, de matériel, de munitions, etc.

Il semble bien que le capitaine Landau ait chargé M. 82 de se mettre en rapport avec le chef d'un service d'observation d'Anvers que les Allemands avaient partiellement détruit. Pour sauver ce qui avait échappé à la destruction, des instructions furent transmises à Anvers par l'intermédiaire de M. 82. Ce fut pour celui-ci l'occasion d'affilier à son organisation des hommes qui avaient déjà fait leurs preuves dans d'autres ser-

vices, mais dont l'enrôlement présentait des risques du fait qu'ils étaient suspects.

Parmi ces agents ayant déjà eu maille à part'r avec la police allemande, se trouve l'ancien curé de Winzele-Delle, l'abbé Félix Moons, qui, sous le nom de guerre de « Marc », va remplir dans l'organisation les fonctions de sous-chef de service.

Une autre recrue dont la collaboration risque d'attirer l'attention des Allemands sur M. 82, c'est « Rayon de soleil », jeune fille des environs d'Anvers ayant appartenu antérieurement à des groupements secrets. Au moment où elle est présentée à M. 82, elle vient de sortir de prison.

Le chef du service d'Anvers avec lequel M. 82 a dû entrer en communication est lui-même fortement compromis.

Dès le début d'avril, les premiers rapports des agents recrutés parviennent au capitaine Landau qui communique aussitôt à M. 82 : « Nous sommes enchantés d'apprendre que vous avez commencé à travailler. N'essayez pas de faire trop tout d'un coup, rendez-vous sûr d'un poste avant d'en commencer un second. Allez tranquillement en besogne, n'entreprenez pas trop à la fois. »

Le capitaine Landau lui recommande en outre de ne pas se mettre en rapport avec « des gens d'autres services ». « De ce côté, il ne peut résulter que désastres », écrit-il.

Dès que l'organisation prit forme, Van Bergen n'eut de cesse qu'elle ne devînt un modèle. Son ardeur patriotique ne lui laissa plus une minute de répit. Deux, trois fois par semaine, il va de

Liège à Anvers, d'Anvers à Charleroi, de Charleroi à Namur. Il a pris sa tâche à cœur au point de lui vouer le meilleur de lui-même, Le zèle qui l'anime devient une vraie passion. Rien ne l'arrête, ni les fatigues, ni les dangers. « On a condamné à mort deux hommes jeudi dernier et fusillé trois de Louvain lundi, cela influe sur le public et le recrutement est beaucoup plus laborieux qu'autrefois » écrit-il, le 26 avril, dans un message adressé au capitaine Landau.

Avec la belle assurance de l'homme qui intérieurement a déjà fait le sacrifice de sa vie, il ne se soucie nullement des risques terribles suspendus sur sa tête. Une seule chose le préoccupe : l'organisation solide et durable du service. Il prévoit tout. Sachant qu'il peut d'un moment à l'autre être arrêté, il songe à assurer le fonctionnement de ses sections d'une façon indépendante. « Ainsi, fait-il savoir au capitaine Landau, s'il arrivait un accroc, il ne pourrait jamais y avoir qu'une partie du service arrêté. Je fais cela également parce que je suis obligé plus souvent que je ne le voudrais de me découvrir et que, s'il m'arrivait un accident, vous pourriez toujours continuer le service. »

Tous ceux qui ont vu Van Bergen à cette époque ont gardé un souvenir exaltant de ces réunions clandestines au cours desquelles il recrutait ses collaborateurs, constituant ainsi patiemment le bataillon des volontaires qui comme lui allaient braver la mort pour servir leur pays. L'homme y faisait figure de chef, inspirant confiance à tous par la franchise de son regard, l'autorité de sa

parole convaincante et l'énergie qui émanait de toute sa personne.

« Personne ne lui sera jamais supérieur, écrit M^{lle} Balthazar. Un grand chef dans toute la force du terme. Modèle de droiture, de loyauté et de conscience. »

Dans la mystérieuse armée qui combattit dans l'ombre et le silence sur le front intérieur, peu de chefs eurent le cran, l'allure et la vaillance de M. 82.

IV

M. 82 à l'œuvre.

Après bien des rebuffades, des contrariétés, des échecs, M. 82 eut la réconfortante satisfaction d'annoncer au capitaine Landau qu'il avait réussi à créer de toutes pièces le service d'observation dont il avait volontairement assumé l'organisation. Au bout de quelques semaines, son acharnement à bousculer tous les obstacles, avait eu raison de toutes les difficultés.

Sans doute, tout n'est pas encore définitivement au point, ainsi jusqu'au mois de juillet la question des courriers ne cessera de le préoccuper, mais, dès le début de mai, bon nombre de postes fonctionnent régulièrement, et deux fois par semaine les précieux rapports secrets des observateurs parviennent à Rotterdam.

Minutés sur du papier très fin, ces rapports arrivent par des mains mystérieuses jusqu'à M. 82 qui, avant de les confier au courrier Bruxelles-Anvers, les examine attentivement et se rend compte personnellement de leur valeur. Cet examen lui donne bientôt la rassurante conviction que ses agents s'acquittent de leur tâche avec un soin scrupuleux.

Tout est signalé dans ces documents dont un

seul peut valoir la peine de mort à son auteur. Tandis que les observateurs du service ferroviaire y détaillent avec un extraordinaire luxe de précisions tous les convois qui, nuit et jour, se sont succédé sur « leur » ligne, les agents territoriaux ou promeneurs notent les troupes de bataille qu'ils ont recensées au cours de leurs randonnées dans leur secteur, ainsi que les dépôts de munitions, les hangars de zeppelins, les champs d'aviation, etc.

Les rapports sont roulés en forme de cigarettes. En parcourant ces longues feuilles de papier très fin, toutes couvertes de chiffres et d'indications conventionnelles, M. 82 comprend mieux certaines paroles du capitaine Landau : « Grâce à l'activité de nos agents, nous surveillons tous les déplacements des divisions allemandes et nous préservons nos armées des coups de surprise de l'ennemi. »

Mais quel travail de patience ! Postés derrière les rideaux ou les tentures d'une fenêtre, les observateurs des voies ferrées doivent avoir l'œil ouvert nuit et jour. Pour eux pas de répit. Pas un seul train — ne comportât-il que des wagons vides — ne peut être omis dans leur rapport. Telle est la consigne que M. 82 leur a donnée.

L'agent de Braine-le-Comte qui surveille le passage des trains à la bifurcation des lignes Bruxelles-Mons et Gand-Manage a enrôlé toute sa famille au service de M. 82. Tour à tour, le père, la mère, le fils, les deux filles vont prendre place à une fenêtre de l'étage et, crayon en main, notent tout ce qui passe sur les voies toutes proches.

L'observateur de Deux-Acren n'hésite pas lui à « travailler » dans son jardin. Pour mieux voir les convois, il se hisse même parfois dans un arbre fruitier.

Le poste de Pont-à-Celles a une tâche particulièrement ardue, car plus de cent trains se succèdent en 24 heures sur ses lignes.

De Bruxelles, les plis réunis et soigneusement cachetés sont transportés par un courrier spécial à Anvers où se trouve la boîte aux lettres centrale de l'organisation. L'homme qui concentre tous les plis s'appelle Joseph Jaspers. Affrêteur, il tient un café au numéro 38 de la place St-Jean. C'est également chez lui que sont déposés les plis venant de Hollande. Une trentaine de ces précieux documents lui passent entre les mains chaque semaine. L'homme est marié et père de famille.

Le capitaine Landau a bien recommandé à M. 82 d'user de très grandes précautions dans ses relations avec la boîte aux lettres centrale. « Seul, le courrier qui porte les plis devrait avoir connaissance de la boîte aux lettres et par rendez-vous », écrit-il.

Deux fois par semaine, M. 82 transmet les rapports de ses agents à Rotterdam et reçoit des nouvelles du capitaine Landau. Ah ! ces messages de Hollande, avec quelle impatience il les attend ! L'œuvre que, fidèle à la parole donnée, il réalise dans l'ombre au péril de sa vie, y est appréciée dans tous ses détails au fur et à mesure de son extension.

La direction de Hollande tient à ce que ses

instructions soient suivies à la lettre, aussi la moindre négligence d'un agent y provoque-t-elle des rappels à l'ordre qui ne laissent aucun doute sur l'importance attachée en haut lieu aux renseignements fournis.

Le 13 mai, M. 82 bondit de joie à la réception des plis de Rotterdam. Il y lit : « Proficiat ! Nous vous félicitons sincèrement de votre splendide travail. Vos rapports sont arrivés à un moment critique, au moment même où il était absolument nécessaire de mettre tout en marche pour surprendre les mouvements de l'ennemi. Ils ont été télégraphiés aussitôt leur arrivée et la cause vous doit des remerciements venant du cœur. »

Le 16 mai, le capitaine Landau lui écrit de nouveau : « Nous vous complimentons sur votre organisation et devons vraiment reconnaître que vous avez instruit vos agents d'une bonne façon. Nous vous souhaitons la meilleure chance du monde et vous prions surtout d'être prudent. Rappelez-vous que vous devez rester dans les coulisses. Cela est absolument nécessaire pour le bien-être de notre cause. »

Jusqu'à la fin, M. 82 ne cessera de recueillir des félicitations pour la qualité de son travail et la valeur des renseignements fournis. Ses principaux collaborateurs « Gabie » et « Eric » se voient tour à tour décerner des éloges enthousiastes par la direction de Rotterdam. Le message du 30 mai contient un note pour Eric, libellée comme suit : « Nous vous remercions sincèrement au nom de notre cause pour la collaboration splendide que vous avez donnée à M. 82. Votre

travail est splendide et les Quartiers-Généraux en sont enchantés. »

Stimulé par ces encouragements, M. 82 n'a plus qu'une ambition : augmenter de plus en plus le rendement de son service tout en lui assurant un fonctionnement régulier et parfait. Jusqu'à la fin du mois de juillet, il continue à créer des postes de façon à contrôler les lignes les plus importantes du pays : Liège-Louvain-Bruxelles, Liège-Namur-Charleroi, Charleroi-Mons, Charleroi-Maubeuge, ainsi que les nœuds de Namur, de Liège et d'Arlon.

Il émerveille le capitaine Landau. Le pli du 8 juillet se termine par ces mots : « Nous tenons encore une fois à vous exprimer notre grande admiration... »

V

La police allemande découvre la piste de M. 82.

Dès son retour en territoire occupé, M. 82 mena une vie de proscrit. S'installer dans un hôtel, c'était tomber sous le contrôle de la police allemande qui vérifiait méticuleusement les entrées et les sorties des voyageurs dans tous les hôtels, pensions de famille et auberges du pays. Il ne fallait pas y songer.

Se faire héberger par des amis ? M. 82 n'en avait plus guère, la plupart étant au front. Cette solution présentait d'ailleurs le grave inconvénient de le contraindre à révéler sa mission. Il lui parut beaucoup plus simple de louer un appartement. Restait la question du ravitaillement. Ne figurant pas dans les registres de la population des villes où il séjourna, Louvain, Bruxelles, Anvers, il ne pouvait se procurer sa ration de vivres que grâce à quelque bienveillante complicité dans l'administration de ces villes. Celle-ci ne lui fit jamais défaut.

Muni de fausses pièces d'identité, au début, il voyagea beaucoup sans se soucier des risques courus. Toujours porteur de pièces et de documents compromettants, il était à la merci d'une

fouille ou d'une perquisition. Il éprouvait une joie secrète à rencontrer des soldats ennemis et à engager la conversation avec eux. « S'ils savaient ! » pensait-il en lui-même, D'être devenu l'homme qui servait son pays au péril de sa vie, le réconfortait, le stimulait, l'engageait à toujours faire plus et mieux.

Son service l'accaparait tout entier et à toute heure du jour. Dans son morne appartement de célibataire, en chemin de fer, sur les routes du pays qu'il parcourait inlassablement, M. 82 était possédé d'une seule passion : celle du devoir qu'il avait librement assumé. Peu à peu, l'ancien attaché de légation s'habitua à vivre et à conspirer dans l'ombre. Il ne pensait plus à la tare attachée au mot espion. Il servait son pays, c'était l'essentiel.

Aussi longtemps que sa sécurité ne lui parut pas directement compromise, il courut d'un poste à l'autre, multiplia les rendez-vous, se montra, se découvrit et risqua sa vie avec une allègre insouciance. S'est-il forgé des illusions ? S'est-il cru réellement à l'abri des recherches de la police allemande ? Tout laisse penser au contraire qu'il n'ignorait rien des menaces qui pesaient sur sa tête. Il était prêt à tout.

D'ailleurs, qu'il le voulût ou non, les événements allaient se charger de lui ouvrir les yeux sur l'étendue des dangers auxquels sa vie était désormais exposée.

Le 21 mai, il écrit au capitaine Landau : « Demain, je dois aller donner les instructions

nécessaires au courrier de Jemelle dont le premier rapport partira d'ici jeudi. »

Ce voyage à Jemelle devait transformer complètement la vie de M. 82 en la plaçant sous le signe de l'angoisse. C'est au cours de ce déplacement, en effet, qu'il acquit la certitude d'être dépisté par la police allemande. Il était parti le matin avec Rayon de Soleil, la jeune fille qui remplissait dans le service les fonctions de courrier spécial et de secrétaire. Tout alla bien jusqu'à Jemelle, mais à peine s'aventurait-il dans les rues de la petite cité ardennaise qu'il se sentit filé.

Que l'importante gare de l'endroit fût gardée par des agents en civil, rien de plus vraisemblable. M. 82 et Rayon de Soleil se séparèrent et sans plus penser à rejoindre leur courrier, ne songèrent plus qu'à une chose : brouiller leurs pistes et dérouter les agents ennemis lancés à leurs trousses. On devine quel fut leur embarras, ni l'un ni l'autre ne connaissaient la ville et n'y avaient des relations. Que faire ? Se réfugier dans un café, fuir dans les campagnes ? C'était courir le risque d'une arrestation immédiate. Il fallait plutôt simuler l'indifférence et n'accorder aucune attention aux pisteurs.

M. 82 et Rayon de Soleil, fort inquiets, battirent le pavé de Jemelle pendant plusieurs heures. Lorsqu'ils se retrouvèrent à la gare, ils eurent l'impression qu'on allait les arrêter. Leurs suiveurs entrèrent l'un après l'autre dans la salle d'attente puis, tout en feignant de ne pas se connaître, prirent le même train que les deux suspects. Jusqu'à Anvers, ceux-ci furent de nouveau soumis au

supplice d'une surveillance continuelle. Leur anxiété redoubla à l'approche de la gare centrale de la métropole, leur équipée touchait sans doute à sa fin : ne se terminerait-elle pas dans la prison de la rue des Béguines ?

Quel soulagement lorsque d'habiles détours les eurent définitivement mis hors de la vue de leurs redoutables « surveillants » ! A partir de ce jour, M. 82 perdit sa belle assurance et connut les inquiétudes de l'homme qui, à toute heure du jour, entend derrière lui les pas feutrés de la mort.

Le message qui parvient au capitaine Landau le 30 mai a été entièrement rédigé par Rayon de Soleil qui signe « Courrier spécial de M. 82 ». On y lit : « Monsieur se trouve actuellement dans l'impossibilité de correspondre avec vous, vu qu'il est soupçonné et poursuivi nuit et jour, dont le voyage fait la semaine dernière dans la province de Namur est cause. Pour ce motif, il a dû faire disparaître ce qu'il possédait comme instructions, etc. Je crois que cela finira bientôt. Peut-être passera-t-il un interrogatoire au cours duquel il fournira un alibi. Si toutefois cela devait continuer, tâchez s. v. p. de lui garder un tuyau pour pouvoir revenir... Il me charge de vous écrire que la prochaine fois on devra lui envoyer toujours les mêmes instructions que de coutume. Je suis en relations secrètes avec lui et peux lui faire parvenir tout comme avant; ayant une bonne mémoire, je lui dis oralement ce qui devrait lui arriver par écrit... »

A la suite de cette alerte, M. 82 resta caché à

Anvers pendant huit jours. Sa correspondance avec Rotterdam reprend le 5 juin. Il est forcé, annonce-t-il, de redoubler de prudence. « L'aventure qui m'est arrivée me prouve qu'il est nécessaire que les différents agents du service soient indépendants l'un de l'autre. »

Sorti de sa cachette, M. 82 prit la précaution de se faire suivre par un ancien agent de police, afin de savoir si les sbires allemands le surveillaient encore. Il lui sembla alors qu'ils avaient perdu sa piste. Il en profita pour changer de résidence et vint s'établir à Bruxelles, au numéro 19 de la rue de Louvain.

Périodes de tranquillité et angoissantes alertes alternèrent. Au moment où l'on se croyait hors des atteintes de la police secrète de l'occupant, de malencontreux incidents venaient raviver les craintes de M. 82 et de ses collaborateurs immédiats.

Régulièrement la sœur de Rayon de Soleil rencontrait à Bruxelles un sous-officier allemand qui lui fournissait des renseignements militaires. Or, au début de ce mois de juin, la jeune fille vit arriver au rendez-vous non pas « son ami » mais un de ses camarades se disant envoyé par lui. C'était en réalité un détective qui joua très habilement son rôle. Quelques jours plus tard, la même jeune fille était trouvée en compagnie de M. 82 et de Rayon de Soleil qui échappèrent de justesse à une arrestation.

Vers la même époque, un certain Vogel se présente à M. 82. Il est muni de pièces bien en règle et se prétend chargé d'une mission pour le

compte du gouvernement belge. Quel accueil M. 82 lui réserva-t-il ? Nul ne le saura jamais. Quoi qu'il en soit, deux jours après, il apprenait que le pseudo Vogel était un détective de la rue Berlaimont.

De multiples indices lui donnèrent peu à peu la certitude qu'il était repéré par la police allemande. Il changea d'appartement, se tint caché et continua à diriger son service par l'intermédiaire de courriers et d'agents sûrs. « Comme je suis suspect, écrit-il le 11 juin au capitaine Landau, je ne vois Eric que si c'est absolument nécessaire, de peur de le compromettre. Je ne donne et ne vais plus à un rendez-vous que quand toutes les précautions sont prises... Ils m'observent, je le sais. »

Comment les Allemands avaient-ils découvert sa piste ? Avait-il commis quelque imprudence ? Nous avons dit qu'il avait enrôlé deux agents ayant déjà attiré sur eux l'attention de la police allemande ; en fallait-il plus pour compromettre la sécurité de tout le service ? Principe généralement admis dans les groupements secrets : un suspect devait à tout prix être écarté et, si possible, envoyé en Hollande.

Quels étaient les membres du service qui avaient eu des démêlés avec la police de l'occupant ?

VI

Les aventures de « Marc », le condamné à mort.

Scène de la vie d'espion : à la porte d'une petite chapelle de la rue de la Loi à Bruxelles, un monsieur d'allure distinguée semble attendre quelqu'un. De taille moyenne, solidement bâti, la mine sévère, il paraît environ cinquante ans. Un petit mouchoir blanc sort de la pochette de son veston. Ce détail vestimentaire est un signe conventionnel. Cet homme est un espion qui attend son courrier. Si le mouchoir apparaît, le courrier pourra entrer dans la chapelle, sinon il devra continuer son chemin.

Quelques minutes plus tard, les deux agents se rejoignent au fond de la chapelle et échangent furtivement des tubes gros comme des cigarettes. Ils se séparent rapidement.

L'homme au mouchoir, c'est Marc, le sous-chef de service de M.82.

Par ses attributions il contrôle des courriers et surveille les sections de Bruxelles et d'Anvers.

Et « Marc », c'est un respectable ecclésiastique, le révérend curé de Winxele-Delle en personne. Winxele-Delle est une petite localité d'environ 900 âmes, située non loin de Louvain. Comment son pasteur en est-il arrivé à exercer le dangereux

métier d'espion en pleine capitale et dans un des plus puissants services d'observation des territoires occupés ?

En août 1914, rien n'indiquait que ce paisible curé de campagne allait se lancer corps et âme dans la grande tourmente pour y jouer le rôle combien obscur et ingrat d'auxiliaire des états-majors alliés.

Né en 1869, à Diest, dans la « Overstraat » (aujourd'hui rue Félix Moons), il fit ses études au Collège de Ste-Croix et au Petit Séminaire de Hoogstraeten. Il reçut la prêtrise en 1896 et fut nommé vicaire à Wesembeek. Il ne devait pas tarder de révéler une trempe de caractère peu commune et un ensemble de dons qui fécondèrent admirablement son apostolat. L'homme avait la passion du risque et, pour le bien de ses ouailles, ne reculait devant nul sacrifice.

A peine arrivé à Wesembeek, une épidémie de typhus fit d'impressionnants ravages dans cette localité. Le jeune abbé Moons paya généreusement de sa personne, se prodigua nuit et jour auprès des malades, montrant une imperturbable insouciance du danger. Son dévouement et son abnégation forcèrent l'admiration des autorités qui lui décernèrent la Croix d'honneur.

En 1900, après un an de ministère à Perck, il se vit confier l'administration de la cure de Winzele-Delle. C'est là que la guerre le surprend en pleine maturité et en pleine force. Le tocsin du 4 août trouve dans cette belle âme de prêtre de pathétiques résonances. Toute l'ardeur de son tempérament enthousiaste manifestée au service

de son apostolat parmi les humbles, à présent il l'étendra au vaste champ d'activité patriotique ouvert devant lui.

La terre belge est violée au mépris des traités les plus sacrés, la population innocente est martyrisée, des villes entières sont mises à feu et à sang. Comment, devant de tels crimes, le serviteur de Dieu résisterait-il à l'appel angoissé de son malheureux pays? Il y répond avec toute la belle vaillance du serviteur des nobles causes.

Dès le début des hostilités, il se met à la disposition des autorités militaires. A partir de ce moment, l'abbé Moons vit sur la brèche nuit et jour. Partout où apparaissent des misères à soulager, des blessés à soigner, des missions périlleuses à remplir, on le retrouve, toujours ardent, brave, égal à lui-même.

Le 20 août, il est forcé de quitter sa paroisse et de se réfugier à Anvers. La vie d'aventures commence. Vie d'aventures et de souffrances. Pendant toute la durée du siège d'Anvers, il se charge de documenter l'état-major de la place sur les mouvements de l'ennemi. Le service de renseignements qu'il créa alors, fut certainement un des premiers qui aient fonctionné pendant la grande guerre.

Lors de la chute de la place, il aurait pu comme tant d'autres, fuir en Hollande ou en Angleterre, d'autant plus facilement qu'il accepta d'assister les réfugiés belges pendant leur voyage vers la Grande-Bretagne. Il préfère la vie active d'agent secret voué aux tâches obscures mais combien efficaces...

Il rentre à Winxele-Delle à la fin du mois d'octobre et y retrouve son presbytère pillé de fond en comble par les troupes allemandes qui ont séjourné dans la localité. Bientôt, un autre genre d'activité le sollicite : les services de passage.

Affilié à la puissante organisation qui siégeait à l'hôtel du Touring Club, Avenue de la Couronne à Bruxelles, il fit merveille par son esprit d'initiative et son audace. C'est à lui qu'était confiée la mission de reconnaître les itinéraires et de distraire l'attention des sentinelles allemandes.

Deux, trois fois par semaine, il partait à vélo en éclaireur devant les groupes de jeunes gens, désireux de rejoindre l'armée belge par la Hollande. S'il ne faisait pas demi-tour, on pouvait se mettre en route. Si un danger surgissait sur les routes conduisant à la frontière, il venait rapidement prévenir ses hommes. Quant aux sentinelles, il les rendait inoffensives en leur payant à boire ou en leur glissant une poignée de marks dans la main.

Cependant là ne se limitait pas l'activité de ce grand patriote. De temps à autre, du presbytère de Winxele-Delle un pigeon partait à tire-d'ailes et pointait vers le nord. Il emportait, lié aux pattes, de mystérieux messages rédigés en caractères minuscules sur du papier pelure. Grâce à cet excellent moyen de transmission, le brave curé continuait à signaler aux états-majors alliés les mouvements des troupes ennemies. Ce louable devoir patriotique était, on le sait, qualifié de

« haute trahison » par les Allemands, crime passible de la peine de mort.

Pendant des mois et des mois, muni d'un « Passierschein » qu'il devait à sa qualité de président du Comité de ravitaillement, l'abbé Moons se dépensa sans compter, parcourant la région à bicyclette, allant de Winxele-Delle à Bruxelles, à Anvers ou à la frontière hollandaise.

Ses allées et venues parurent-elles suspectes, fut-il dénoncé ou trahi par une indiscretion ? Le 20 août 1915, un an exactement après son premier départ de Winxele-Delle pour Anvers, trois policiers allemands se présentèrent à son presbytère pour l'arrêter. Absent, l'abbé ne devait revenir que le soir. Sa sœur, qui habitait avec lui, songea à le prévenir immédiatement de ne pas rentrer à Winxele.

Le soir, lorsque les policiers revinrent au presbytère, grande fut leur colère de constater que leur victime leur avait échappé. Ils firent subir un long interrogatoire à la sœur de l'abbé mais en vain; la courageuse jeune fille leur tint tête et ne leur donna pas la moindre indication pouvant orienter leurs recherches.

« Après le 20 août, écrit-elle, je n'ai plus revu mon frère. Je suis restée deux ans et demi seule au presbytère, surveillée par les Allemands qui m'ont causé beaucoup d'ennuis. Chaque jour, ils me questionnaient, me forçaient à parler, me menaçaient même. Je les trompais, sinon j'aurais été leur prisonnière. »

Pendant ce temps, l'abbé Moons prévenu de ce qui l'attendait à Winxele, avait rebroussé chemin

et pris la direction d'Anvers où il trouva refuge chez des amis. Après quelques jours de réclusion, en homme actif, il ne put se résigner à rester oisif dans sa retraite forcée. Il échafaude de nouveaux plans d'action. Pour les exécuter, il doit pouvoir circuler librement et échapper aux recherches de la police allemande.

Qu'à cela ne tienne : il laisse pousser sa barbe, se procure un costume civil, de fausses pièces d'identité et bientôt, transformé en bourgeois d'allure distinguée, on le revoit, plus ardent et plus acharné que jamais, sur le théâtre de son activité antérieure. Il n'hésite même pas à se hasarder dans sa paroisse où personne d'ailleurs ne le reconnaît.

Il s'établit d'abord chez un de ses amis qui est avocat à Anvers, toutefois il est bientôt forcé de changer de refuge. Ses allées et venues l'ont rendu suspect aux voisins de son hôte. Mieux vaut s'installer dans une maison isolée. Alors un commissaire de police de Contich, M. Ballegeer, consent à héberger cet homme traqué. Et M. Ballegeer, c'était le père de « Rayon de Soleil » !

Devenu « l'oncle Joseph », l'abbé Moons se trouve à Contich dans d'excellentes conditions de sécurité pour continuer l'œuvre à laquelle il s'est voué. Comme lui, ses hôtes, en vrais patriotes, risquaient tout pour servir leur pays. On se représente ce qu'est la vie de ces braves bourgeois transformés en agents secrets et en conspirateurs.

De grand matin, l'abbé se lève et, dans une modeste chambre de l'étage, dit sa messe, servie par le père Ballegeer. Après la lecture du bré-

viaire que désormais il ne pourra plus réciter en voyage, l'abbé se met au travail. Ce n'est pas une sinécure que la collaboration à un service de renseignements ou de passage. Rapports, démarches, rencontres de courriers, entrevues, tout cela exige plus que de la bonne volonté : une incessante tension de l'esprit, une activité soutenue à l'abri de toute lassitude.

Personne d'ailleurs ne reste inactif sous le toit du commissaire Ballegeer. Ses deux filles appartiennent à des organisations patriotiques clandestines et lui-même fournit à l'abbé Moons les fausses cartes d'identité nécessaires à son service de renseignements.

Durant des mois, l'abbé connut chez les Ballegeer, outre les satisfactions inhérentes à l'accomplissement d'un noble devoir, le réconfort de la vie familiale. Aussi « l'oncle Joseph » rayonnait. Il jouait son rôle avec une aisance qui émerveillait ses hôtes. Lorsque des Allemands se présentaient chez le commissaire Ballegeer, il prenait un très vif plaisir à lier conversation avec eux. Si ses interlocuteurs lui glissaient quelque renseignement intéressant, il le transmettait aussitôt en Hollande.

Entretiens, il avait appris que le conseil de guerre d'Anvers l'avait condamné à mort par contumace. S'il tombait entre les mains de l'ennemi, son compte serait donc vite réglé.

On ne sait comment il entra en rapports avec M. Wanty, agent du service anglais, mais ce qui paraît bien établi, c'est qu'il collabora efficace-

ment à l'organisation d'espionnage créée par celui-ci dans la province d'Anvers.

L'« oncle Joseph » vécut assez longtemps dans une tranquillité relative. Les limiers allemands semblaient cette fois avoir perdu définitivement sa piste. Son aspect physique avait quelque peu changé. A présent sa longue barbe était soigneusement taillée, ce qui lui rajeunissait la physionomie. De plus, sa face s'ornait d'un lorgnon qui le rendait tout à fait méconnaissable. Il pouvait se promener en toute tranquillité à Winxele-Delle ou à Louvain, personne ne l'eût reconnu. Sa fausse carte d'identité lui attribuait le nom de Gillis, un domicile à Reeth et l'inoffensive profession de fabricant de cigares.

En juin 1916, il fut de nouveau alerté et menacé d'arrestation. L'activité clandestine de ses hôtes ou la sienne le rendit-elle suspect et attirait-elle sur lui l'attention de la police allemande ? Ne fut-ce pas une fausse alerte ? Cela reste un des mystères de cette guerre secrète si fertile en surprises.

A partir de ce moment, l'« oncle Joseph » est de nouveau forcé de se cacher et de se soumettre au supplice de l'inaction. Ses collaborateurs du service Wanty le sachant brûlé, le pressent de se mettre définitivement à l'abri et de passer en Hollande. Un autre homme eût vu dans la Hollande le salut, la certitude de ne jamais s'adosser au poteau fatal. Pour l'impavide curé de Winxele-Delle, c'est la fin du rôle obscur, mais combien excitant qu'il a accepté pour se rendre utile à son malheureux pays.

Cependant comme le danger de tomber dans les filets de l'ennemi devenait de jour en jour plus manifeste, M. Wanty se chargea de faire passer le condamné à mort en Hollande.

Aussi le 8 août 1916, à 4 h. 1/2 on vit descendre du tram à la station de Turnhout un monsieur très bien mis. Quelqu'un se porta à sa rencontre et le salua avec cordialité : « Bonjour, oncle Joseph ». C'était L. Lenaerts qui devait lui servir de guide à Turnhout.

— Je suis M. Gillis, de Reeth, dit le voyageur. Fabricant de cigares, je cherche des ouvriers. Je veux leur procurer du travail.

Lenaerts le conduit d'abord à l'hôpital, puis à l'hôtel « Le Grand Monarque » où il passa la nuit. Le lendemain matin, l'épouse Lenaerts l'attendait à la sortie de l'église. Elle le ramena chez elle. M. Wanty vint l'y rejoindre. Après-midi, départ pour Merxplas par Koekhoven. Pour éviter les patrouilles, on suit des sentiers qui serpentent à travers bois et champs.

Arrêt à Merxplas chez Mlle Gers. Le premier guide se retire et un autre se présente : M. Druyts, instituteur à Merxplas. A 9 heures du soir, les deux hommes se dirigent, toujours à travers champs, vers le Molenzijde (hameau de Merxplas). Peu avant 10 heures, ils arrivent au café de Keustermans, entrent, s'attablent et dégustent paisiblement un verre de bière. Tout va bien. Aucune patrouille ne les a inquiétés. Les verres vidés, « M. Gillis » et l'instituteur Druyts se retirent discrètement dans la cuisine.

C'est là que « De Vlieg » vient les retrouver vers

11 heures. « De Vlieg » est un des plus fameux passeurs de la région. Petit, trapu, ce gaillard a l'habitude des coups durs. Il est accompagné de deux auxiliaires : le « Fok » et « Jefke », deux types dont le regard seul dit toute l'audace.

On fait connaissance et on boit un cognac pour se donner du cœur.

— J'ai toujours été à la tête d'une ligue anti-alcoolique, dit « M. Gillis », mais aujourd'hui je trouve qu'une goutte est indispensable.

En attendant l'heure du départ pour le fil, on s'exerce au passage et une fois, deux fois, trois fois, on répète la manœuvre à exécuter prestement tout à l'heure près des sentinelles allemandes. Avec une agilité qui amuse ses compagnons, « M. Gillis » se glisse à « quatre pattes » dans le cadre puis, s'aidant de ses mains, s'allonge sur le sol comme un reptile et se relève rapidement.

« Je dois encore rire », rapporte M. Druyts, quand je me rappelle de quelle manière comique M. Moons imita « De Vlieg » qui lui montrait comment il fallait passer. Le guide et nous tous devons reconnaître que M. Moons était un bon apprenti. »

— Avez-vous des armes ? demanda-t-il au « Vlieg ».

— Oui, un browning.

— Vous vous en servez ?

— Oui, quand les Allemands se dressent sur notre chemin et quand ils sont trop près.

— Est-ce que cela est déjà arrivé plusieurs fois ?

— Oui, cela arrive de temps en temps.

L'abbé se tut un moment puis ajouta :

— « De Vlieg », vous avez reçu l'ordre à Turnhout de prendre soin de moi. Le ferez-vous ?

— Eh bien, Monsieur, vous resterez toujours à côté de moi. Le « Fok » marchera le premier et « Jefke » nous suivra. Êtes-vous content ?

— Oui, vous devrez toujours rester près de moi, même en Hollande, car il y a là aussi beaucoup de besogne pour nous. Vous n'êtes pas grand mais très vif ; il est possible qu'un jour vous marcherez à côté de moi déguisé en religieuse.

Tout le monde éclata de rire, raconte M. Druyts.

— « De Vlieg », une sœur ? dit le « Fok », je voudrais bien voir ça !

L'abbé Moons tient vivement à la réussite de l'expédition, non seulement pour échapper lui-même au sort qui l'attend en cas d'arrestation, mais parce qu'il est porteur de documents de la plus haute importance, entre autres de plans très détaillés du port de Zeebrugge. Il ne faut à aucun prix que ces pièces tombent entre les mains des Allemands.

Onze heures sonnent lorsque les quatre hommes, l'abbé Moons, De Vlieg, le Fok et Jefke quittent le café Keustermans, traversent la route et s'engagent dans la bruyère. Pas le moindre bruit, partout, le calme. Cette nuit d'été, seraine et douce, le firmament est piqué de milliers de paillettes d'or. Ce qui ne plaît guère au Vlieg, il sait par expérience, en effet, que pour réussir un passage sans ennuis, rien ne vaut un bon ciel

chargé de nuages et une obscurité opaque. Les sentinelles n'y voient pas plus loin que le bout de leur nez et c'est un jeu alors de tromper leur surveillance. Par temps clair, il en va tout autrement et il faut redoubler de précautions.

Les quatre ombres s'effacent peu à peu dans la campagne déserte. Direction : Castebrée. On passe à Bolk puis à Wortel sans que le Fok, qui marche en tête, signale quelque chose de suspect. Heureux augure. On continue à avancer à grands pas, dans un silence que trouble de temps à autre un cri lointain d'oiseau nocturne.

On marche depuis une heure dans le noir et plus on s'enfonce dans la bruyère, plus l'impression de sécurité se renforce. Ces guides étonnent l'abbé Moons par leur assurance et leur calme. Tout leur est familier dans cette immense contrée désertique, leur domaine, leur champ d'action de tous les jours. Ils prennent plaisir à « épater » leur client par leur aisance à se mouvoir dans ce paysage enténébré et mystérieux.

Soudain le Fok s'arrêta et s'aplatit brusquement sur le sol. Les trois hommes qui le suivaient firent de même.

— Une patrouille, murmura De Vlieg.

On entendait vaguement un sourd bruit de pas, puis le silence retomba sur la bruyère

Vers 12 h. 1/2, le groupe des quatre promeneurs nocturnes s'arrêta pour prendre les dernières dispositions. Maintenant, il s'agissait de ramper jusqu'à la fameuse haie électrisée, distante de 150 mètres, et de choisir le moment où les senti-

nelles s'éloigneraient pour bondir, placer le cadre et passer rapidement.

Le Fok guide le groupe; derrière lui se traînent, couchés de tout leur long, De Vlieg, l'abbé Moons et Jefke. Ils pénètrent ainsi dans une sapinière et avancent lentement, très lentement sans bruit. Ici un toussotement compromettrait irrémédiablement le succès de l'expédition : on est dans la fameuse zone de mort constamment sillonnée de patrouilles. L'une d'elles rôde dans les alentours, on entend son piétinement assourdi par le sol spongieux

A tout moment, les quatre formes humaines allongées dans l'obscurité comme un énorme serpent, s'immobilisent. Un frôlement d'ailes dans les branches, un craquement suspect les figent dans une longue attente anxieuse. Dès que tout redevient calme, la reptation reprend, hésitante d'abord, puis plus rapide. Les quatre hommes se suivent, les pieds de l'un contre la tête de l'autre.

Soudain, les abois d'un chien troublèrent la lourde quiétude nocturne. De Vlieg avait raconté à l'abbé Moons que la zone de mort était parfois surveillée par des policiers accompagnés de chiens. Instinctivement, l'abbé porta la main sur son cœur, c'est là, sous sa chemise, qu'il avait caché les plans de Zeebrugge dont il devrait se débarrasser en cas de poursuite ou d'arrestation.

S'aidant des mains et des coudes, on progressa encore de quelques mètres. Les abois s'éloignèrent et se turent. La sapinière était noire comme un immense tombeau. Nul mouvement, nul signe de vie : des ombres, rien que des ombres.

Cependant on approchait... Le Fok, le chef de file, tira le browning de la poche de son veston, en enleva la sûreté et, l'arme au poing, continua à ramper avec une extrême lenteur. Tout à coup, il rentra la tête dans les épaules, se colla la figure au sol et resta ainsi pendant plusieurs minutes. Quelqu'un avait toussoté. C'était la sentinelle allemande. Elle se dressait toute proche. Le Fok releva légèrement la visière de sa casquette et aperçut nettement l'imposante silhouette de l'Allemand. L'homme avait-il flairé quelque chose? Il s'était arrêté...

Les quatre Belges retinrent leur souffle et firent le mort. Ces secondes d'oppressive anxiété parurent décisives. Si la sentinelle s'éloignait, ne fût-ce que pendant deux ou trois minutes, on passerait facilement. Malheur! elle ne bougeait pas... De Vlieg qui avait la main sur son cadre replié en deux et placé sous son veston, n'osait faire un mouvement pour saisir son browning.

Cinq, dix, vingt minutes passèrent... Le soldat ennemi ne bougeait pas. Enfin, il fit quelques pas, mais n'alla pas fort loin. On eût dit qu'il surveillait uniquement l'endroit choisi par De Vlieg pour tenter le passage. L'affaire prenait une tournure inquiétante.

Tandis que, browning au poing, les trois guides observaient les moindres mouvements de l'Allemand, l'abbé Moons fatigué par la marche, s'endormit d'un profond sommeil sur les pieds du Vlieg.

L'attente dans le silence et l'immobilité se prolongea une demi-heure, une heure... Deux heures

approchaient. Le soldat marchait, s'arrêtait, faisait demi-tour, mais ne s'éloignait pas de plus de dix mètres. Une sourde inquiétude gagnait les guides. Si ce manège durait encore quelque temps, on allait être surpris par l'aube. Il faudrait alors rebrousser chemin. Dérision! échouer si près du but!

Collés au sol, les membres engourdis, les passagers sentaient peu à peu une irritation les gagner. Cette situation ne pouvait plus durer longtemps. Puisque l'Allemand ne se décidait pas à s'écarter, restait un seul moyen : le supprimer et passer de vive force, car il fallait à tout prix éviter les risques d'un retour en plein jour à Merxplas avec le « Monsieur » dont M. Wanty avait dit : « S'il tombe entre les mains des Allemands, il sera fusillé sur-le-champ ».

Pendant que De Vlieg, le chef responsable de l'expédition, songe à abattre la sentinelle, celle-ci passe et repasse sans se douter qu'à quelques mètres trois brownings sont braqués dans sa direction.

Il est 2 h. 30. De Vlieg hésite encore... Le jour va poindre. Le soldat n'a pas bougé. Tant pis... L'abbé dort toujours. De Vlieg lui donne un coup de pied.

Que se passe-t-il alors? « Tout à coup, raconte De Vlieg, paf... paf... paf..., des balles sifflèrent à nos oreilles. Je poussai « Monsieur » dans le fossé et, en même temps, je fus renversé par le Fok. » Chacun se rendit compte avec peine de la réalité. Des éclairs piquaient çà et là l'obscurité, à droite, à gauche des coups de feu claquaient.

A leur tour, les trois passeurs se mirent à tirer tout en battant en retraite. Dans la sapinière, une bataille en règle s'engagea. Les Allemands semblaient assez nombreux, ils couraient dans tous les sens en tirillant.

— Ils vont essayer de nous encercler, cria De Vlieg, venez par ici.

Il croyait que son client le suivait. Le Fok et Jefke avaient chacun glissé un nouveau chargeur dans leur browning et continuaient à tenir l'ennemi à distance en tirant comme des forcenés. Soudain, s'élevèrent des cris, des vociférations. Un Allemand touché venait de s'écrouler.

Le bois était heureusement très vaste et les guides en connaissaient tous les recoins. Lorsque la fusillade ennemie s'apaisa, ils s'arrêtèrent et se consultèrent. « Mais quelle déception! raconte De Vlieg, « Monsieur » n'était pas avec nous! Etait-il mort? Etait-il arrêté? Nous croyions qu'il nous avait suivis... Nous retournâmes à sa recherche. »

Courageusement, les gaillards rebroussement chemin, résolus à tout plutôt que de laisser entre les mains des Allemands l'homme que M. Wanty leur avait confié. Ils refont en sens inverse le trajet qu'ils ont parcouru en battant en retraite. De temps à autre, ils s'arrêtent, prêtent l'oreille et hèlent discrètement : « Monsieur! Monsieur! » Nulle réponse. Le bois, tout à l'heure si bruyant, est redevenu silencieux.

Pleins de dépit et de rage, les guides regagnent résolument l'endroit où ils ont été surpris par les coups de feu. Mais qu'est-ce? Des bruits de pas...

Chacun se glisse derrière un arbre et se tient prêt à faire feu. Des hommes approchent, un, deux, trois, quatre... Ils se suivent en file indienne. Des passeurs, probablement. De Vlieg les interpelle :

— Qui va là ?

C'était Vleugels, surnommé « De Tietz », un des plus réputés passeurs de Merxplas.

De Vlieg l'aborda :

— D'où viens-tu ?

— De Hollande.

— Où as-tu passé ?

— Ici tout près. Le malheur a voulu que la sentinelle tire sur nous, une patrouille est accourue à la rescousse et je t'assure que cela a chauffé.

— Ah! je comprends!... Tu venais de Hollande au moment où nous nous préparions à y pénétrer et tu es tombé sur la même sentinelle que nous. Je m'explique maintenant pourquoi nous avons été pris dans votre bagarre : nous étions les uns en face des autres.

— Nous n'avons heureusement perdu personne, mais nous en avons au moins « maqué » deux.

— Vous avez réussi à passer, c'est l'essentiel, mais moi j'avais un client à conduire de l'autre côté et je l'ai perdu.

— Il a probablement été pris. Dans tous les cas, si j'ai un bon conseil à vous donner à tous les trois, ne vous attardez pas ici. Deux de leurs hommes sont restés sur le terrain; ils vont probablement alerter tous les postes et revenir ici avec des renforts.

« C'est à cause d'eux que nous n'avions pas pu passer, dit De Vlieg. Nos recherches furent vaines

et nous partîmes vers Ryckevorsel, inquiets du sort de Monsieur. »

Qu'était devenu l'abbé Moons? Réveillé en sursaut, culbuté dans un fossé par De Vlieg, il s'était mis à ramper. A M. Druyts qui, nous l'avons dit, l'avait amené la veille au café Keustermans, et qui le revit chez L. Gers à Merxplas, il a fait de son aventure le récit suivant : « Je fus renversé par un des guides et heureusement peut-être, car je fus légèrement atteint par une balle au bras. Je rampai plus loin dans le bois de sapin. Des soldats couraient de tous les côtés, poursuivaient les guides et encerclaient le bois. Se sauver était impossible pour ces gens. De ma cachette, je leur donnai l'absolution, car comme ils se défendaient avec acharnement, la mort était inévitable. Alors seulement, je commençai à m'occuper de ma propre situation. D'abord, je déchirai et cachai ma carte d'identité, car j'avais logé à l'hôtel du « Grand Monarque » et j'y avais inscrit mon nom. Les Allemands n'avaient qu'à contrôler les registres de cet établissement et tout serait découvert. Le passe-port est bien caché, mais je ne suis pas sûr, les Allemands pourront encore le trouver. Ne voudriez-vous pas aller le chercher? Il est caché sous un arbre dont j'ai arraché une branche. A quelques pas de là, se trouve un fossé où j'ai caché sous un peu de sable les rapports de Zeebrugge et 500 francs. Je voulus alors quitter cette mauvaise place. Rampant, courant, je m'en fus à travers les bois. »

Il arriva ainsi à une grande allée. Ne connaissant pas la région, il était tout à fait désorienté.

Il faisait très clair maintenant et il y avait danger surtout pour un condamné à mort à être rencontré à pareille heure par une patrouille ou même un Allemand isolé. Arrive que pourra! Il suit la longue allée et débouche près d'une importante ferme, c'est la colonie de Wortel. A tout hasard, il pénètre dans une étable et se trouve brusquement en face d'un bonhomme à mine effarée à qui il demande en vain les renseignements :

— Où suis-je ici? Ne pourriez-vous m'indiquer la route de Merxplas?

Il a beau répéter ces questions en flamand, en français et en allemand, l'homme continue à le regarder bouche bée. Soudain, il bredouille quelques mots incompréhensibles et désigne du bras un imposant bâtiment qu'on aperçoit là-bas au bout de la rue.

L'abbé s'y dirige en toute confiance. A peine a-t-il parcouru une trentaine de mètres qu'il croise un officier. Moment critique : il s'attend à être arrêté et interrogé. Ses vêtements couverts de boue suffisent à le rendre suspect. L'Allemand n'est sans doute pas encore bien éveillé, il passe, en répondant aimablement « Guten Morgen » au salut que lui adresse ce civil matineux.

L'abbé approche maintenant du bâtiment qu'on lui a montré et où il espère trouver aide et assistance. Il constate que c'est... une caserne. Vite, il s'enfuit.

Peu de temps après, il se trouve sur la route d'Hoogstraeten-Merxplas où il cherche une maison pour y décrotter ses vêtements couverts de boue. Ceux-ci risquent de lui valoir une arresta-

tion immédiate en cas de nouvelle rencontre avec des Allemands. Après quelques hésitations, il frappe à une porte, mais sa vue inspire une telle crainte aux habitants de cette demeure qu'ils lui répondent à peine. « Alors je leur demandai l'un ou l'autre récipient, raconta-t-il à M. Druyts, et pour se débarrasser de moi, ils me donnèrent un seau sans eau. Je continuai ma route vers Merxplas pour me rendre chez le forgeron. Aucune rencontre fâcheuse. J'arrivai aux premières maisons du village. Autre embarras : je ne connaissais ni l'adresse de Louise Gers ni la vôtre, je n'avais même pas vu le village. On sonnait justement pour la messe. J'entrai dans l'église et me rendis directement à la sacristie. Le curé était là. En latin, je le mis au courant de ma situation. Je lui dis que j'étais prêtre et demandai après vous et Louise Gers. Mais quel homme ! Il ne voulait même pas me répondre. Heureusement le sacristain et M. le vicaire arrivèrent. Ils étaient beaucoup plus courageux et me mirent sur le chemin pour trouver Louise Gers. »

Il resta caché chez celle-ci pendant trois jours. De là, il envoya un messenger au commissaire Ballegeer avec mission de lui rapporter une nouvelle carte d'identité et un passe-port pour lui permettre de regagner Contich.

Sa mésaventure ne lui inspirait ni mécontentement ni dépit. « Dommage que nous n'ayons pas réussi, se contenta-t-il de dire à M. Druyts. C'est la volonté de Dieu. Il veut que je reste ici pour servir ma patrie. »

« Son récit avait retenu toute mon attention,



rapporte le brave Druyts, mais maintenant j'avais l'occasion de le regarder attentivement. J'étais peut-être trop curieux, M. Moons me dit en riant : « Vous regardez ma tête? Vous y voyez quelque chose d'anormal? » Je souris. « Eh bien, dit-il, ces cheveux sont faux, ces lunettes ne sont que de simples verres de vitres et quant à ma barbe je ne me rase plus. Mon passe-port est également faux. J'ai déjà été condamné deux fois à mort et les Allemands me cherchent depuis longtemps... »

« Il me parla aussi d'espionnage et de transmission, continue M. Druyts. Les guides sont prudents et courageux quand ils rencontrent des Allemands, me dit-il, mais le service laisse beaucoup à désirer. Par exemple ce chien qui aboyait sur notre chemin devait être mis de côté de n'importe quelle façon puisqu'il dénonce la présence de quelqu'un. Les guides doivent également travailler ensemble car si le Tietz avait été au courant de la tentative de passage de De Vlieg, l'accident n'aurait pas eu lieu. »

L'abbé quitta Merxplas le samedi 12 août et regagna Contich. Les morceaux de fausse carte d'identité furent retrouvés dans la sapinière de Wortel par les douaniers Cuvelier et Kock. Quant aux plans de Zeebrugge, tout comme les 500 francs enfouis en terre, ils restèrent introuvables.

Au temps où les agents et les indicateurs de la police allemande infestaient les régions-frontière et où les murs avaient réellement des oreilles, un incident comme celui-ci risquait de compromettre définitivement la sécurité d'un hors-la-loi comme

l'abbé Moons. Plusieurs personnes y avaient été mêlées, d'où danger certain de bavardage et de divulgation.

Après son retour à Contich, l'« oncle Joseph », d'habitude si peu soucieux de sa sécurité, dut s'entourer de nouvelles précautions. Comme il fallait s'attendre un jour ou l'autre à la visite inopinée des argousins allemands, il songea à se ménager une cachette en cas de surprise. Profitant des loisirs forcés de sa claustration, l'ancien mécanicien du séminaire se prépara une trappe dans un des coins du parloir. Il en découpa soigneusement le couvercle dans le plancher, y adapta un ressort et en dessous de l'ouverture ainsi pratiquée creusa dans le sol un trou assez profond pour y dissimuler un homme. Un fauteuil masquait complètement le découpage dans le plancher.

D'autres précautions furent prises et l'« oncle Joseph » ne se montra plus en rue. Les Allemands pouvaient venir, il leur échapperait sûrement.

Or les Allemands vinrent... Le 25 septembre, à 7 heures du matin, trois policiers en civil sonnèrent au numéro 8 de la rue de la Madeleine. L'abbé qui avait terminé sa messe dans une pièce de l'étage, dressa l'oreille. Les coups de sonnette se firent plus impérieux, plus pressants. Pas de doute, c'étaient eux. L'« oncle Joseph » dévala l'escalier quatre à quatre et courut au parloir pendant que le père Ballegeer allait ouvrir.

L'abbé se jeta sur la trappe, essaya de l'ouvrir. Malheur ! il avait trop bien raboté les bords du couvercle et, manquant de prise, il se déchira en vain les ongles sur les surfaces lisses du bois.

Pendant ce temps, le commissaire Ballegeer avait ouvert la porte aux policiers. L'abbé les entendait parler dans le vestibule ; d'un moment à l'autre, ils allaient entrer dans le parloir ; il n'y avait plus une seconde à perdre. Le cœur battant, le front couvert d'une sueur d'angoisse, il s'acharna à soulever de ses doigts fébriles le couvercle rebelle, mais en vain.

Dans les bribes de conversation qui lui parvenaient, il saisit très nettement le mot « perquisitionner ». Son angoisse augmenta : dans sa précipitation, il avait omis de rafler des documents compromettants qui traînaient dans sa chambre, les Allemands allaient les trouver... Tout conspirait à sa perte.

Et cette maudite trappe qui restait obstinément bloquée... Soudain, la porte s'ouvrit. Jugeant que l'abbé avait eu le temps d'entrer dans son refuge, le père Ballegeer introduisit ses visiteurs dans le parloir. A son entrée dans la pièce, il ne remarqua rien, le coin dans lequel, pensait-il, l'abbé avait disparu étant masqué par un large fauteuil-club. Derrière celui-ci, le condamné à mort s'était immobilisé, et, recroquevillé, plié en deux, attendait avec une affolante anxiété l'arrêt de la Providence.

Lorsque le commissaire Ballegeer et les policiers furent entrés, la voix d'un de ceux-ci s'éleva, incisive et mordante :

— Alors, vous niez avoir remis de fausses pièces d'identité à une femme de Merxplas, le 11 août dernier ?

— Absolument.

— Nous avons cependant la preuve que cette personne est venue ici et qu'elle est retournée le même jour à Merxplas munie d'une fausse carte d'identité pour un homme qui devait passer la frontière.

— Il doit y avoir erreur.

— Non, Monsieur, il n'y a pas erreur. C'est bien vous qui avez reçu cette femme.

Alors un interrogatoire serré au cours duquel questions et réponses se succédaient rapidement, prouva à l'abbé que le commissaire Ballegeer était un maître homme ; aucune question ne le prenait au dépourvu. Il donnait la réplique à ses interlocuteurs avec un calme et un sang-froid merveilleux. Tour à tour, on le questionnait sur sa famille, ses relations, ses rapports avec l'homme qui, de Merxplas, avait envoyé une femme chez lui.

L'abbé apprit ainsi que les Allemands n'avaient pas tout à fait repéré sa piste. Mais la perquisition allait tout leur révéler. Deux des policiers étaient montés à l'étage et fouillaient l'une après l'autre toutes les pièces. Avant leur arrivée, une des filles du commissaire, « Rayon de Soleil » avait eu le temps de faire disparaître de la chambre de l'« oncle Joseph » les documents les plus compromettants qui s'y trouvaient. Mais ils découvrirent des objets sacrés, des ornements sacerdotaux et de fausses cartes d'identité. C'était plus qu'il n'en fallait pour valoir de très graves ennuis au commissaire Ballegeer et à sa famille.

L'interrogatoire se poursuivit dans le parloir. Les pièces découvertes constituaient une preuve

accablante de collaboration à un service patriotique. Toutefois les inculpés ne se laissèrent pas décontenancer et expliquèrent de façon vraisemblable la présence dans la maison de tous les objets suspects tombés sous la main des perquisiteurs.

Pendant ce temps, l'abbé torturé d'angoisse écoutait derrière le fauteuil le dramatique dialogue entre ses hôtes et les policiers. Pourvu que ceux-ci ne s'avisassent pas de perquisitionner aussi dans le parloir ! L'interrogatoire se prolongeait. Il était presque 8 heures. Le condamné à mort restait figé : pas le moindre mouvement, il sentait la fatigue se glisser dans ses membres comme un fluide brûlant. Sa volonté se raidissait dans un effort prodigieux. Céder un seul instant au besoin de se détendre les muscles, c'était la mort. Il fallait à tout prix garder une immobilité absolue.

Enfin, après une heure longue comme un siècle, les policiers se disposèrent à partir mais non sans avoir dit au père Ballegeer et à sa fille :

— Vos explications ne nous suffisent pas, vous allez venir avec nous.

— Où voulez-vous nous conduire ?

— Vous le saurez plus tard.

La porte du parloir s'ouvrit et tout le monde sortit. L'abbé attendit longtemps encore avant de bouger. Il voulut d'abord avoir la certitude qu'aucun Allemand n'était resté dans la maison. Il tendit l'oreille... Nul bruit ne troublait le silence qui pesait sur le vaste immeuble. Alors il se redressa. Décidément, il l'avait échappé belle ! Il

remercia Dieu de sa visible protection, puis il bondit à l'étage. Les policiers avaient-ils trouvé tous ses documents ? Il constata avec joie que les plus accablants leur avaient échappé.

Alors, commença pour le proscrit une nouvelle période de vie aventureuse. Traqué par la police, sans refuge, ne rencontrant partout que crainte et méfiance, il dut à la complaisance de quelques âmes généreuses de ne pas connaître le triste lot des hors-la-loi : le froid, la faim et pis encore, l'abandon et le mépris.

« Le 13 octobre 1916, au soir, raconte une personne qui le recueillit, arriva chez moi, dans un accoutrement négligé, le chapeau enfoncé sur les yeux, un homme que je ne reconnus pas d'abord. J'avais ouvert la porte et voulais éclairer, mais il me retint et, de quelques mots, se fit reconnaître ? C'était M. Moons. Depuis ce jour, il logea chez nous, occupant deux chambres au second. Dans l'une d'elles, il disait la messe tous les jours. »

Comment était-il venu échouer à Bruxelles ? Pourquoi avait-il quitté Anvers ? Après l'arrestation du commissaire Ballegeer et de sa fille, il s'était d'abord rendu chez une connaissance d'Anvers où il acquit la certitude d'être recherché par la police secrète de cette ville. Il songea aussitôt à quitter la métropole. Mais où aller ? C'est à Louvain qu'il avait le plus de relations et par conséquent le plus de chances de trouver un refuge. Toutefois, pour ne pas attirer l'attention sur lui, il aurait dû, supplice redoutable, rester caché, se condamner à l'inactivité. Sa vie de prê-

tre et de proscrit était tout entière axée sur une aspiration : servir, se rendre utile.

A Bruxelles, il échapperait plus facilement aux poursuites de la police allemande et, surtout, il pourrait reprendre toute son activité d'agent secret et continuer contre l'opresseur une lutte acharnée et sans merci.

Sur ces entrefaites, le commissaire Ballegeer avait été condamné à un an de prison pour fabrication de fausses pièces d'identité. Au cours des interrogatoires auxquels il fut soumis, il fut souvent question du proscrit qu'il avait hébergé, mais très habilement il avait lancé la police allemande sur une fausse piste.

D'octobre 1916 à mars 1917, l'abbé Moons vécut à Bruxelles sous des noms divers et, grâce au dévouement d'une famille de patriotes, put se ravitailler sans trop de difficultés. En ce temps, en effet, pour un proscrit sans carte de ravitaillement, le problème de la subsistance quotidienne se révélait angoissant.

Mlle R. B. qui, en octobre 1916, se chargea de ravitailler le condamné à mort, déclare : « L'abbé Moons m'a dit entre autres qu'il ne savait pas s'il pourrait rester dans cette maison mais que pour quelques jours il était à l'abri. Je lui ai proposé de louer une chambre à mon nom; deux ou trois jours après j'y suis retournée, il m'apprit qu'on consentait à le garder moyennant trois francs par jour. Le malheureux ne possédait plus que huit ou neuf francs.

« Comme il s'était plaint qu'il régnait une misère noire dans ce ménage et qu'il avait faim, je

m'arrangeai avec lui pour le rencontrer tous les deux jours. Je lui remettais alors de la nourriture. »

Comment le condamné à mort entra-t-il en rapport avec M. 82 ? Quel hasard mit l'un en face de l'autre ces deux grands patriotes ? Vraisemblablement Mlle R. B. présenta-t-elle le proscrit au chef de l'organisation où elle servait en qualité d'agent observateur.

Quoi qu'il en soit, dans la première poignée de mains qu'ils échangèrent, les deux hommes se donnèrent mutuellement toute leur confiance. La franchise et la loyauté de leur regard dissipa d'emblée toute crainte, toute méfiance; la glace fut rompue. M. 82 fut favorablement impressionné par le cran de ce prêtre familiarisé avec tous les risques de la guerre secrète et qui, traqué depuis deux ans, avait déjoué toutes les ruses de la police allemande.

Comment aurait-il pu refuser la collaboration enthousiaste de cet ardent patriote qui, au demeurant, avait déjà fait ses preuves sur les champs de bataille sans gloire du front intérieur ? Sans doute, c'était un « suspect » qui, par sa présence, risquait de faire repérer l'organisation par la police de l'occupant. Mais depuis son arrivée à Bruxelles, l'ancien « oncle Joseph » avait la certitude d'avoir définitivement dépisté les limiers allemands. Jamais au cours de ses sorties il ne s'était aperçu qu'on le filait. Il rassura complètement M. 82 à ce sujet.

Il semble d'ailleurs à peu près certain que ce

n'est pas lui qui éveilla l'attention de la police allemande et l'attira sur la piste de M. 82. Dès qu'elle sortit de prison, Mlle Ballegeer réussit à retrouver « l'oncle Joseph » et le prévint que les Allemands avaient son signalement. Il dut une fois de plus changer d'aspect et recourir à de nouveaux artifices pour présenter l'allure d'un personnage n'ayant plus rien de commun avec le fabricant de cigares dont la police avait relevé le passage à Merxplas en août 1916.

Une fois de plus aussi, le condamné à mort changea de nom et se fabriqua une nouvelle carte d'identité. Dans le service de M. 82, il s'appela « Marc ». Son enrôlement dans cette nouvelle organisation combla tous ses vœux. Quelle joie de ne plus errer à l'aventure avec l'unique préoccupation de sauver sa tête, mais de pouvoir se donner tout entier à une œuvre vaste, puissante, dont l'état-major anglais lui-même reconnaissait toute l'utilité !

Ses attributions correspondent aux préférences de sa nature avide d'action et de mouvement. Le contrôle des courriers et la surveillance des sections de Bruxelles nécessitent de nombreux déplacements. Il les effectue sans se soucier des terribles menaces suspendues sur sa tête. Jusqu'au bout, il émerveillera par son audace tous ceux qui le voient à l'œuvre. Au début, lorsqu'il exhibait sa fausse carte d'identité à une sentinelle allemande ou à un gendarme, il ressentait un léger pincement au cœur; à présent nulle inquiétude ne ride plus son front. Il va et vient comme un placide et inoffensif bourgeois. Sa démarche elle-même ne

trahit rien du feu intérieur qui le consume et le prépare à tout supporter pour son pays.

Cependant « Marc » était prudent et on ne peut lui reprocher d'avoir par une indiscretion ou une maladresse attiré les argousins ennemis autour du bataillon de patriotes que M. 82 avait constitué avec tant de maîtrise.

Comment donc la piste de ce dernier fut-elle découverte ?

VII

Comment travaillait la « Polizeistelle A. » d'Anvers.

Pour contrecarrer l'activité des services de renseignements alliés et anéantir la mystérieuse armée qui, dans l'ombre, s'acharnait à saper leurs forces vives, les Allemands avaient mis sur pied une vaste et puissante organisation de contre-espionnage. Tandis que les régions d'étapes étaient sous la surveillance spéciale des « Geheime Feldpolizeistellen » (Police secrète de campagne), le territoire du Gouvernement Général était confié à la « Zentral Polizeistelle » (Bureau central de police) de Bruxelles, qui comptait de nombreuses dépendances en province.

Cette « Zentral Polizeistelle » avait divisé le territoire du Gouvernement Général en quatre secteurs (Abschnitt), commandés chacun par un capitaine ayant sous ses ordres plusieurs bureaux de police (Polizeistelle). A la tête de chacun de ces bureaux, se trouvait un officier.

Le premier secteur comprenait la province d'Anvers. Ses bureaux occupaient toute une série d'immeubles (numéros 158, 140, 142 et 148) de l'Avenue des Arts et de la rue Stoop (n° 3).

Le chef du secteur était le capitaine d'infanterie Kosack avec comme adjoint le lieutenant Faber, employé en temps de paix chez Osterrieth et C^o, rue des Chaînes, à Anvers.

Les attributions dévolues au secteur I étaient réparties entre trois bureaux : la « Polizeistelle A. », la « Polizeistelle B. » et la « Polizeistelle C. ». C'est la « Polizeistelle A. » qui est chargée de faire la chasse aux espions belges. A sa tête le capitaine d'infanterie Von Fraun. Quant au sous-chef commissaire auxiliaire, c'est le sinistre Frans Meyer, un authentique Prussien rogue et brutal. Il n'avait pas la moindre aptitude pour le difficile métier de dépisteur d'espions, pas plus d'ailleurs que son frère Jacob, ancien marchand de vins à Coblenze et les autres employés du bureau : Quentin, Hald et Bartholomé. Mais ces messieurs avaient à leur service une bande de gens sans aveu : des traîtres ayant scellé avec eux le pacte de Judas, des misérables prêts aux plus ignominieuses besognes et qui vendaient leurs frères pour quelques billets de cent marks.

A la « Polizeistelle A. », les plus redoutables de ces agents indicateurs qui facilitaient la tâche des policiers, étaient G.60 et sa femme. D'origine allemande, G.60 avait cependant acquis la nationalité belge. Il s'appelait Spatz. L'homme avait du flair et, d'après les déclarations d'un agent de la rue Berlaimont, « était actif et très sérieux ». Ses dons, il les consacra à trahir ses compatriotes. Il a sur la conscience la mort des six fusillés de l'affaire Maes. Son épouse était associée à son activité scélérate.

Autre indicateur plus dangereux encore : le Français Henri Delacourt. Après avoir travaillé longtemps pour la chambre 149 de Liège, cet individu avait été mis à la disposition de la Polizeistelle d'Anvers. Il y assumait les tâches les plus répugnantes et les plus viles. Parlant le français avec le plus pur accent parisien, il gagnait facilement la confiance de ses victimes.

L'ancien policier allemand Fritz Ball déclare que l'« affaire Van Bergen a été découverte par Spatz comme courrier et Delacourt comme « mouton ». » Est-ce exact ?

Il semble que si les Allemands ont mis Mlle Ballegeer en liberté alors que son père restait sous les verrous, c'était pour la filer. Une patriote ardente comme elle ne pouvait rester longtemps inactive. En la faisant suivre par un dépisteur, on repérerait presque à coup sûr une de ces nombreuses organisations patriotiques qui pullulaient en territoire occupé. L'utilisation des suspects dans le repérage des services secrets est d'ailleurs un procédé classique. Lorsque, à Jemelle, M.82 et Mlle Ballegeer (Rayon de Soleil) se sentent surveillés, ils ne se doutent pas que les « espions » lancés à leurs trousses sont des agents de la Polizeistelle A. d'Anvers filant la « suspecte » relâchée depuis peu.

M.82 s'est cru « brûlé » tandis que Rayon de Soleil, devenue son secrétaire et son courrier spécial, pensait être à l'abri des filatures ennemies. Cependant elle se rendit bientôt compte qu'elle-même était suivie. Elle l'a reconnu après la guerre : « L'ennemi ne pouvant aboutir à connaî-

tre le but de nos entrevues, raconte-t-elle, se mit à me poursuivre personnellement, chose plus difficile puisque j'occupais toujours la fonction de courrier spécial. A cette date (fin juin), nous ne pouvions nous rendre compte du motif ni de l'origine de ces poursuites. »

Mais n'y avait-il pas dans l'organisation créée par M.82 d'autres voies d'infiltration pour la police allemande? Nous avons dit que le service de M.82 comportait trois zones : Anvers-Liége, Braine le Comte-Nivelles et Bruxelles-Louvain. La première avait été confiée à l'agent Gabie qui n'était autre que le joaillier-bijoutier Auguste Naelaerts d'Anvers.

Or Gabie s'occupait aussi activement de service de passage et, de ce fait, s'exposait à de très grands risques. Vers la mi-juin, un message d'un jeune homme incarcéré rue des Béguines le prévient qu'un agent ennemi venant de Hollande s'est glissé dans son organisation de passage et que tout est découvert. Menacé d'être arrêté d'un moment à l'autre, Gabie disparaît.

Dans son message du 21 juin, adressé au capitaine Landau, M.82 écrit : « Ma dernière lettre n° 22 a été détruite par mon courrier spécial qui était poursuivi après une visite chez Gabie. Gabie qui était poursuivi doit être passé la frontière cette nuit ou doit passer aujourd'hui. Je n'ai pu le voir depuis quinze jours. » Puis le 30 juin : « Nous sommes dans l'expectative, car à notre dernière visite, mon courrier spécial, après s'être rendu chez Gabie, a été suivi par les chefs que nous avons semés en cours de route; heureuse-

ment car nous avons onze tubes sur nous. Depuis lors, la surveillance s'est redoublée et nous ne pouvons plus bouger sans risquer de compromettre toute l'organisation. Ce qu'il y a de plus grave, c'est qu'une grande organisation d'espionnage que j'ai tout lieu de supposer être attachée à votre service, vient d'être arrêtée. Quarante-huit personnes ont été arrêtées à Schaerbeek. Le frère de Gabie en était le courrier et j'ai, depuis la disparition de Gabie, qui est caché, des motifs de supposer qu'il avait des rapports avec l'autre service, ce que je lui avais strictement défendu. »

L'expérience a démontré qu'un agent secret affilié à plusieurs organisations représentait le plus souvent une cause de dislocation et de destruction pour tous les services. Dans la guerre sans armes, en effet, une seule négligence, une indiscretion peuvent avoir des conséquences désastreuses. Or les contacts d'un agent avec d'autres groupements multipliaient nécessairement ces risques.

* * *

Ne se sentant plus en sécurité à Anvers où il a été filé avec son courrier spécial, il est revenu précipitamment à Bruxelles. Il a pu y trouver un refuge rue de Louvain, chez le boulanger Goossens, avec qui l'abbé Moons l'avait mis en rapport.

Goossens et sa femme furent eux-mêmes enrôlés dans le service et leur maison devint la boîte aux lettres centrale de l'organisation ainsi que le lieu de réunion des chefs. Ceux-ci étaient presque

tous brûlés. Au début de juillet, « Marc » (l'abbé Moons) qui se croyait bien en sécurité dans son refuge de la rue Vilain XIV, est à son tour repéré par la police. Seul, Arthur Wattiez, le chef de la zone Braine-le-Comte-Nivelles semble ne courir aucun danger immédiat d'arrestation. Il continue à s'occuper très activement du service.

Rien au demeurant n'était encore paralysé dans le fonctionnement de celui-ci. Semblable à une puissante machine dont toutes les pièces sont solidement agencées les unes aux autres, il a subi les premières secousses sans grave avarie. Ses multiples rouages : courriers, agents observateurs, baladeurs, passeurs, continuent chacun à fournir leur contribution au rendement régulier et efficace de l'ensemble. Ainsi fut prouvée la solidité de l'œuvre de M.82.

L'âme mystérieuse du vaste groupement secret tenait unis, dans une même pensée de dévouement absolu à la patrie, des hommes de tout âge et de toute condition, travaillant dans l'ombre, en silence, sans autre stimulant que la certitude de bien servir leur pays. Chacun avait une tâche nettement déterminée et s'y consacrait de tout cœur. De cette collaboration bien ordonnée, de quelque cent patriotes, résultait une impressionnante documentation militaire qui comblait d'aise le capitaine Landau et lui valait de chaleureuses félicitations du Grand Quartier Général anglais.

Vingt postes d'observation ferroviaire et sept postes d'observation territoriale contrôlent tous les mouvements des troupes ennemies qui traversent la moyenne Belgique. Depuis Liège jusqu'à

Grandglise, d'Anvers à Namur, tout ce qui passe sur nos voies ferrées et nos routes est surveillé, annoté et rapidement signalé à l'état-major anglais.

Nuit et jour, les soldats de la guerre secrète à leur poste montent une garde inlassable. Dépisté, traqué, forcé de se cacher, M.82 a la reconfortante satisfaction de ne pas être réduit à l'impuissance : il reste toujours le chef qui dirige, donne des ordres et anime le mystérieux organisme.

Mieux encore : dans son refuge, il apprend que son collaborateur Arthur Wattiez a fondé le 6 juillet le poste territorial de Deux-Acren, le 15 juillet, le poste territorial de Rebaix, le 22 juillet le poste ferroviaire de Pont-à-Celles et, le 25 juillet, le poste territorial de Namur.

Jamais peut-être service de renseignements en territoire occupé n'avait montré une vitalité si puissante et si bien ordonnée, dans des circonstances aussi difficiles. A heures fixes, des courriers ne se connaissant pas et que seul le mot de passe mettait en liaison et en confiance, se rencontraient à Bruxelles, le plus souvent dans des églises. C'est là qu'ils se glissaient de main à main les précieux documents : cigarettes, tubes, rouleaux, ou parfois feuillets intercalés dans un livre; ceux-ci condensent dans leurs lignes serrées, bourrés de chiffres et d'indications mystérieuses, les données recueillies au cours de longues heures d'observation patiente.

Les rapports des postes de Liège, de Fallais et de Huy qui dépendent directement de Gabie, sont rédigés à l'encre sympathique sur du papier

d'emballage. Deux fois par semaine, l'agent 175 vient les prendre et les porte à Anvers où Gabie et sa femme les développent. L'agent 175, c'est Joseph Leroy, brigadier-encaisseur à la Banque Nationale de Belgique, enrôlé avec toute sa famille au service de M.82. Au cours d'un de ses voyages entre Anvers et Liège, on lui vola un jour un de ses paquets contenant de très larges feuilles de papier gris. Il crut qu'il avait été victime d'un espion allemand et se cacha quelques jours chez l'agent 180, de Liège (Jean Godin).

Lorsque Gabie fut contraint de disparaître, c'est Leroy qui assumait la direction de la zone Anvers-Liège. C'est chez lui que les papiers d'emballage étaient soumis au traitement du liquide révélateur et se transformaient : on voyait apparaître alors très distinctement, transcrits en écriture régulière, les multiples renseignements recueillis par les postes de Liège, de Huy et de Fallais.

Ces rapports ainsi que ceux des deux autres zones étaient, ainsi qu'on l'a vu, rassemblés chez Jaspers, la boîte centrale de l'organisation. Comment, de là, étaient-ils acheminés vers Rotterdam? Au nord de la province d'Anvers, la haie électrifiée présentait cette particularité qu'elle ne suivait pas le tracé de la frontière, mais s'étirait à la base des trois boucles que dessine la capricieuse ligne de démarcation entre les deux pays. Ainsi donc des habitants belges se trouvaient isolés dans ces trois enclaves au nord du fil. C'est ce qui allait permettre aux services de transmis-

sion alliés d'organiser dans cette région de multiples voies de passage.

Le capitaine Landau procéda à une étude systématique de la marge des possibilités que laissaient les mesures de surveillance prises par les Allemands. Il partagea la frontière en zones et celles-ci en secteurs. Chaque secteur était confié à un chef responsable commandant lui-même une équipe de passeurs.

Tous les plis du service M.82 ont été transmis par plusieurs voies du 2^e secteur de la zone IV que dirigeait M. Cantillon. Sur les routes menant en Hollande, des blockhaus ont été construits à proximité du fil. Au début, c'est l'agent 4009 qui se présente régulièrement au blockhaus de la route de Putte où ses fonctions de contrôleur aux douanes n'éveillent nullement la méfiance des Allemands. Il profite d'un moment où la sentinelle tourne le dos ou s'éloigne quelque peu, pour lancer de l'autre côté du fil les plis qui ont été préalablement liés à un morceau de fer ou à une pierre. Il reste lui-même en liaison avec un autre agent qui va deux fois par semaine à Anvers chercher les documents chez Jaspers et rapporte à ce dernier la correspondance de Rotterdam.

Parfois 4009 passe lui-même la frontière. Il est alors chaussé de souliers à fausses semelles et à talons creux. « Plus tard, raconte M. Cantillon, chef du 2^e secteur résidant en Hollande, M. Spelier (4009) était toujours accompagné par un officier allemand. Remarquant que nous étions trahis et que nous étions surveillés de près par 48 Allemands qui montaient la garde à la limite

extrême, nous n'osions plus nous rapprocher l'un de l'autre. J'étais donc obligé de chercher un autre moyen de communication. C'est alors que je me mis en rapport avec M. Henri De Clerck. »

Le cultivateur De Clerck habitait au nord du fil électrique, mais comme il avait des champs sur le territoire de Cappellen, au sud, il avait obtenu un passeport agricole lui permettant d'aller les labourer. Cantillon lui proposa de collaborer au service de transmission qu'il dirigeait. Le brave homme accepta. A partir de ce moment, la correspondance de Rotterdam et celle de M. 82 passa le blockhaus de Putte, dissimulée... sous la queue du cheval de De Clerck.

A chaque passage, l'homme et son attelage étaient minutieusement fouillés. Mieux encore : les Allemands mis en méfiance chargèrent un soldat d'accompagner De Clerk jusqu'à son champ. Impossible alors au dévoué patriote de remettre directement la correspondance à 4009. Il recourut au stratagème suivant : Sur la route de Putte-Cappellen se dressaient les ruines du bâtiment de la gendarmerie belge qui avait été démolie par les Belges en 1914. Il y dissimulait ses précieux documents sous quelques briques et M^{me} Aerden, de connivence avec lui, venait les prendre et les remplaçait par les tubes remis par le courrier d'Anvers. Le fil repassé, c'était un jeu pour De Clerck de les faire parvenir, par l'intermédiaire de deux autres courriers, à Cantillon, chef du 2^{me} secteur.

Les passeports agricoles étant supprimés pendant plusieurs mois, on usa d'un autre stratège-

me. Alors une seule personne de Cappellen avait l'autorisation de passer le fil pour se rendre à Putte : Van Herck, le porteur de contraintes.

Cantillon réussit à l'enrôler dans son service qui fonctionna ainsi sans à-coups à la grande satisfaction du capitaine Landau. Fouillé à chacun de ses passages, Van Herck cachait les plis dans ses vêtements et dans les semelles de ses souliers. Ainsi, la transmission des documents du service de M. 82 s'effectua avec régularité. Il n'y eut qu'un incident de frontière au début. M. 82 en parle dans le message, en date du 26 avril, qu'il adresse au capitaine Landau : « La poste B. de M. a été arrêtée pour un moment, écrit-il. Il paraît que le passeur a été poursuivi par une patrouille et j'ignore s'il est encore dans le pays. »

La précarité des voies de transmission a été une cause de désagrégation pour beaucoup de services de renseignements ; grâce à la prudence et à la perspicacité du capitaine Landau, celui de M. 82 ne courait nul risque de ce côté. Groupant une élite d'agents intelligents et décidés, cette organisation aurait pu très longtemps encore coopérer à éventer les desseins et les plans militaires de l'ennemi, si, au moment le plus critique de son fonctionnement, un traître ne s'était glissé dans la phalange des admirables patriotes groupés autour de M. 82.

VIII

M. 82 traqué par la police allemande.

Même pour un homme ayant fait le sacrifice de sa vie, il n'est rien de plus pénible que le macabre jeu de cache-cache avec la mort. La sentir, à toute heure du jour, embusquée, ricanante, hallucinante, sans que nul effort, nulle fuite ne dissipe sa hideuse présence, est un supplice incessant.

Depuis la fin de juin jusqu'au début d'août, M. 82 le connut dans toute sa crucifiante réalité. Pour lui, la vie est devenue une alerte continuelle. Plus la moindre tranquillité : d'un moment à l'autre, les redoutables policiers lancés à ses trousses peuvent venir le surprendre dans son refuge et l'arrêter. Or, il le sait, pour lui l'arrestation c'est la mort. Chef de bande, s'il tombe entre les mains de l'ennemi, il devra s'adosser au poteau fatal pour recevoir douze balles dans la poitrine. Pendant les longues journées de claustration forcée, cette vision le hante comme un mauvais présage.

Cependant, dans son refuge, M. 82 ne restait pas inactif. « De grand matin, raconte Rayon de Soleil, alors que tout le monde se reposait encore,

Van Bergen était au travail, étudiait des combinaisons, traçait des plans ; aussi combien de fois, pendant le peu de temps que je l'ai connu, n'est-il pas resté à jeun jusqu'à midi ! Jamais il ne se serait accordé le moindre agrément avant que toute lettre fût dictée, tout détail noté. Il avait comme devise : « Le devoir avant tout. »

A partir du jour où il se vit repéré par la police, M. 82 aurait pu quitter précipitamment la Belgique, et se réfugier définitivement en Hollande. Qui le lui eût reproché ? N'avait-il pas donné la mesure de son abnégation patriotique en acceptant de revenir en territoire occupé pour remplir la plus ingrate des tâches ? Mais l'homme n'était pas de ceux qui conditionnent par des restrictions l'accomplissement de leur devoir. Il s'était voué corps et âme à sa mission : il s'identifiait avec l'œuvre qu'il avait créée.

Pendant tout le mois de juillet, alors que se précisent de plus en plus les dangers qui l'entourent, il s'acharne à consolider l'organisation de façon que son arrestation personnelle en laisse intacts tous les rouages et qu'ainsi son fonctionnement ne soit pas entravé.

La maison du boulanger Goossens où il s'est réfugié avec Rayon de Soleil est pendant cette période le centre d'une activité extraordinaire. S'y présentent régulièrement : Mlle Kiekens, courrier entre Louvain et Bruxelles ; M. Burléon, courrier entre Braine-le-Comte et Bruxelles ; Mlle Balthazar, qui apporte les rapports du poste 120 dont elle est titulaire ; M. Ryckx, un des premiers col-

laborateurs de M. 82 et titulaire du poste de Jette-St-Pierre.

Les plis que les courriers des différents secteurs apportent sont soigneusement dissimulés dans des paquets de cigarettes. M. 82 les examine, les scelle et les fait remettre à Mlle Rompay, courrier entre Bruxelles et Anvers, qui va les déposer à la boîte centrale, chez Jaspers, à Anvers. Deux fois par semaine aussi, lui parviennent les instructions du capitaine Landau.

En outre, régulièrement se tiennent les réunions des collaborateurs immédiats de M. 82. Y assistent : Marc (l'abbé Moons), Eric (Arthur Watiez), M. Ryckx (agent 62), Rayon de Soleil et, à la fin du mois, M. Van Elsuwe et le Frère Denis. Toutes les questions intéressant le fonctionnement régulier du service y sont débattues. En ce mois de juillet, une éventualité retient particulièrement l'attention du conseil de direction, c'est l'arrestation des suspects filés par la police allemande. Quel système de défense adopteraient-ils ? Comment écarteraient-ils du service l'attention des argousins allemands ? Il importerait en tout cas de ne céder ni aux promesses ni aux menaces et de ne donner aucune indication susceptible d'orienter les recherches des policiers. « Van Bergen et l'abbé Moons, raconte Mlle Balgeer, affirmaient que jamais ils ne reculeraient devant l'ennemi, que jamais ils ne faibliraient, ne dénonceraient ou ne chargeraient quelqu'un. »

Les clients du brave Goossens ne se doutaient guère qu'au-dessus de son magasin un véritable état-major clandestin élaborait ses plans d'action.

Dans toutes les pièces de cette maison hospitalière, on conspirait. Dans une chambre, Rayon de Soleil écrivait sous la dictée de M. 82, dans une autre, on confectionnait de fausses cartes d'identité, dans une troisième, des courriers de passage attendaient leurs instructions.

Goossens ne se contentait pas d'héberger ses hôtes, il les ravitaillait gratuitement. Mieux encore, sa femme et lui s'étaient enrôlés dans le service de M. 82 et y remplissaient à l'occasion les fonctions de courriers.

Le va-et-vient des courriers autour du magasin Goossens avait-il éveillé l'attention des Allemands ? M. 82 ne se crut plus en sûreté dans cet excellent gîte où il avait été accueilli avec une si touchante cordialité. Un soir, il partit avec Rayon et tous deux se rendirent rue Vilain XIV dans la maison même où l'abbé Moons se cachait depuis plusieurs mois.

Or ce refuge n'était plus sûr. Là, ce fut la claustration absolue. Plis et correspondance de Rotterdam y étaient apportés par Goossens désormais dénommé « Clair de lune » dans le langage conventionnel du service. M. 82 ne resta qu'une quinzaine de jours dans cette maison, il ne s'y sentait pas à l'aise comme chez Goossens et s'y croyait moins à l'abri d'une surprise. Il retourna donc chez Goossens.

La mystérieuse étreinte se resserrait insensiblement et il comprit que sa présence même à la tête du service, créé au prix de tant de risques et de fatigues, faisait peser sur l'existence de celui-ci une menace que seul dissiperait son départ des

territoires occupés. Certains de ses collaborateurs le lui faisaient d'ailleurs entendre. M. Van Elsuwe, qui devait se charger à la fin de juillet de la direction administrative du service de Bruxelles, écrit : « Jamais je n'aurais consenti à accepter de service si M. 82 ou Marc ou Rayon avaient dû rester dans le pays. »

C'est alors que, pour le salut de son œuvre, M. 82 se décida à quitter la Belgique avec Marc et Rayon. Il lança donc son S.O.S. et demanda au capitaine Landau de lui indiquer un tuyau de sortie. Il lui avait donné l'assurance qu'il ne passerait le fil qu'après avoir pris toutes les mesures nécessaires pour maintenir la magnifique vitalité du service; pourtant le capitaine Landau mit peu d'empressement à faciliter l'évasion de M. 82 du territoire occupé.

On comprend ses hésitations à faire sortir M. 82 de Belgique. C'est qu'un agent comme celui-là, ayant fait ses preuves et montré sa maîtrise dans l'art de créer et de diriger un service, était un homme irremplaçable.

Nous avons sous les yeux les tout derniers messages provenant du bureau de Rotterdam; c'est une longue suite d'éloges à l'adresse des principaux agents observateurs du service. Dans celui du 11 juillet, on lit : « Le dernier rapport de 181 était excellent. Il a attrapé un mouvement de troupes très important. Les rapports du poste 177, maintenant que nous savons où il se trouve, sont excellents et ce poste fait vraiment bien son travail. Qu'il continue. Le poste 180 continue à être bon. Le poste 120 continue à être excellent et

doit être félicité sur la belle façon dont il a fait son travail et rédige ses rapports. Les rapports du service Eric numéros 156, 155, 153, 144, 139 sont bons et doivent continuer à fonctionner. Nous apprécions beaucoup le soin avec lequel ces rapports sont rédigés et apprécions d'autant plus les rapports sachant qu'ils sont dans la région des étapes que nous savons être difficiles pour ce travail. »

La lettre se termine par ces mots qui, venant d'un officier anglais, durent aller droit au cœur de Van Bergen : « Nous ne pouvons trop vous dire combien nous admirons votre beau dévouement et votre grand courage devant les événements récents. »

Le message du 25 juillet n'est pas moins élogieux : « Le service d'Eric, y lit-on, travaille excessivement bien. »

Cependant en vue de son départ pour la Hollande ou en cas d'arrestation, M. 82 prenait soin d'assurer le fonctionnement du service après sa disparition. Il en confia la direction générale à Eric et lui adjoignit Déesse (Frère Denis) comme aide et conseil à Bruxelles. M. Van Elsuwe serait en qualité de collaborateur immédiat d'Eric, chargé de la direction administrative. Quant au groupe Gabie qui surveille la zone Anvers-Liège, il déploiera désormais une activité indépendante et sera mis directement en rapport avec Rotterdam.

La question des courriers préoccupe surtout M. 82. Il écrit au capitaine Landau : « Afin de consolider le service des courriers, qui est la par-

tie la plus difficile, ainsi que le service de surveillance et d'information rapide en cas d'accident à l'un des organismes, j'ai été obligé d'envoyer Marc à la ville de la boîte aux lettres n° 1 avec mission de charger de ce service un homme sûr de la police qui se chargera des contacts entre courriers maintenant que je ne puis plus le faire moi-même. Nous sommes toujours cachés et continuons le service jusqu'à ce que nous ayons un tuyau de passage. En tous cas si nous sommes pris en cours de route, le service continuera normalement et les correspondances se feront directement entre vous et Eric. Pour le service de Gabie, il restera de même en contact avec vous par la boîte aux lettres n° 1 et par cette voie vous lui enverrez les instructions opportunes. »

Mais qui était donc cet « homme sûr de la police » à qui M. 82 se proposait de confier la surveillance des courriers et le contre-espionnage du service ?

IX

Comment M. 82 fut trahi.

Il s'appelait Wouters et habitait rue Bosschaerts, 160², au Kiel, à Anvers. Grand, solidement bâti, la figure sévère, il avait fait excellente impression sur M. 82, lorsqu'il fut présenté à celui-ci. Sa qualité d'agent de la brigade de police judiciaire contribua à renforcer cette impression. L'homme devait connaître mieux qu'aucun autre les principes stratégiques de la guerre secrète, ainsi que l'art de bien camoufler une activité clandestine tout en contrôlant celle de l'ennemi.

Dès la première entrevue, M. 82 songea immédiatement à lui confier le contrôle des courriers, moyen très sûr d'éviter des infiltrations d'agents allemands dans le service. « Je connaissais Wouters depuis des années, ainsi que toute la famille, raconte Rayon de Soleil. Je l'ai retrouvé accidentellement à Anvers quand je m'y trouvais, entre le 15 et le 20 mai, avec M. Van Bergen. Je le connaissais comme un bon patriote; il m'avait confié qu'il travaillait pour un service belge et je le présentai à M. Van Bergen pour rendre des services. Celui-ci, trouvant Wouters intelligent et sympathique, fut d'accord. Je courus après Wou-

ters pour le rappeler et lui donner rendez-vous pour 6 heures. »

A cette entrevue, Wouters accepta la mission que lui proposa M. 82 : le contrôle des courriers et le contre-espionnage du service. Mais quelques jours plus tard, M. 82 ayant été dépisté et obligé de se cacher, il n'eut plus aucun contact avec Wouters. Il ne put donc l'aboucher avec les courriers et c'est seulement à la fin de juillet, au moment où il consolidait l'organisation, avant de quitter la Belgique, qu'il songea à recourir de nouveau à Wouters.

Il chargea l'abbé Moons de se rendre chez lui et de lui renouveler ses propositions de mai. L'agent désigné pour accompagner l'abbé Moons à Anvers, raconte : « M. Moons redoutait un peu et je redoutais pour lui ce voyage à Anvers où il était trop connu. A mes objections, M. Van Bergen m'avait dit assez vertement : « Quand on fait partie d'un service, il n'y a pas d'objections à faire. »

L'abbé Moons vit Wouters, L'homme s'empressa d'accepter la mission que M. 82 voulait bien lui confier. Afin de déterminer exactement quel serait son rôle dans l'organisation, il fut convenu qu'il assisterait à une réunion des chefs à Bruxelles.

Sur ces entrefaites, dans son refuge, M. 82 réglait les derniers détails du plan qu'il avait élaboré pour séparer nettement les différentes parties du service, de façon à limiter, en cas d'accident, le dommage à un seul compartiment.

Wouters vint à Bruxelles le 25 juillet et assista

chez Goossens à un conseil de la direction qui réunissait M. 82, Eric, Marc et Rayon de Soleil. Sa tâche, apprit-il, consisterait à surveiller la boîte aux lettres centrale d'Anvers, engager les courriers, leur répartir la besogne, leur prescrire la route, leur expliquer la façon de se transmettre les tubes, leur indiquer les réponses à faire en cas d'interrogatoire par les Allemands, etc. Pour mieux faire ressortir l'importance du rôle qui lui était dévolu, on démontra en sa présence tout le mécanisme de l'organisation. A son départ, M. 82 scella devant lui plusieurs tubes à destination de Rotterdam et les lui remit.

Comme il avait été décidé, les trois suspects du service : M. 82, Rayon de Soleil et Marc prenaient leurs dispositions pour quitter le territoire occupé. Malheureusement, comme le capitaine Landau ne paraissait pas très pressé de leur procurer un tuyau de sortie, M. 82 dut en chercher un lui-même. Après de nombreuses et infructueuses démarches, un des nouveaux agents qu'il avait recrutés, M. Van Elsuwe, l'aboucha avec le passeur Bossaers d'Anvers. Le 30 juillet, celui-ci vint trouver M. 82 à Bruxelles. Il promit de faire tout son possible pour mettre un tuyau à sa disposition dans le plus bref délai. Il apporterait sa réponse le vendredi 3 août.

Pendant ces jours d'attente, M. 82 était en proie à de mortelles angoisses. Les courriers qui venaient chez Goossens avaient l'impression d'être suivis. Tous sentaient que le service était repéré par la police ennemie.

Se croyant surveillé, pressentant un malheur,

M. 82 quitta une fois de plus l'hospitalière maison des Goossens et se rendit à Contich chez M. R. Vandendries, professeur à l'Athénée d'Anvers, qui, sans hésiter, accepta de l'héberger. « Lorsque Van Bergen vint chez moi, raconte M. Vandendries, aujourd'hui inspecteur de l'enseignement moyen, il était extrêmement nerveux et souffrait d'insomnies. Cet état était sans doute provoqué par l'appréhension d'un drame dont il sentait les menaces pour lui-même et pour ses collaborateurs. Il tuait cette inquiétude nerveuse en grillant sans discontinuer des paquets de cigarettes. C'était un homme du monde d'une extrême courtoisie. La veille de sa mort, il m'a fait parvenir de la prison une lettre de remerciements. »

Quand quitta-t-il Contich pour regagner Bruxelles ? Vraisemblablement le 3 août, jour où le passeur Bossaers devait fixer la date du départ des trois fugitifs. Ce vendredi 3 août se réunirent chez Goossens : M. 82, Eric, Rayon, Déesse (Frère Denis) et Van Elsuwe. Ils réglèrent certaines questions relatives au fonctionnement du service après le départ de M. 82, de Marc et de Rayon. Ce départ est fixé au lundi 6 août. Les trois suspects quitteront la Belgique par bateau. « Tous les préparatifs furent faits pour le départ, raconte Rayon. Il nous paraissait dangereux, sachant que l'ennemi connaissait le passage à fond de cale, mais aucun de nous trois n'hésitait, puisque nous ne pouvions plus nous dévouer en deçà de la frontière. »

Cependant malgré les appréhensions, les inquié-

tudes, les alertes, tout semblait marcher normalement. Aucun accroc dans la transmission des plis : la correspondance de Rotterdam était arrivée tout comme les autres semaines. C'est Wouters lui-même, l'homme que M.82 avait chargé du contrôle des courriers, qui l'avait apportée le 1^{er} août chez Goossens.

De leur côté, les agents observateurs, ignorant tout du grand drame qui se prépare, continuent à rivaliser de zèle patriotique dans l'accomplissement de leur tâche obscure. L'agent 62 (J. Ryckx) écrit : « Le trafic sur les lignes de Gand-Audenarde et Termonde avait pris une importance inouïe. Le passage de trains dans la direction du front était continu et, depuis la halte de Ganshoren jusqu'au pont avant la gare de Jette, il arrivait de voir stationner trois trains. A peine un train était-il sorti de la gare de Jette qu'un autre y entrait. Bien souvent deux observateurs avaient peine à suffire à la besogne. A certains moments, ma femme a dû observer quatre trains à la fois en marche. »

Mais tandis que les patriotes qui avaient répondu à l'appel de M.82 et d'Eric servaient leur pays dans l'ombre au prix de terribles dangers, il se trouva un Belge à l'âme affreusement vile qui n'hésita pas à anéantir par une trahison monstrueuse cette puissante organisation clandestine, fruit de tant de sacrifices et d'une si émouvante abnégation collective.

Lorsque, le 25 juillet, Wouters, « l'homme sûr de la police » revint à Anvers après avoir assisté à la réunion des principaux chefs du service, il

était porteur de plusieurs plis destinés à la boîte centrale. Mais au lieu de se rendre place St-Jean chez Jaspers, l'homme se dirigea avec ses précieux documents vers la rue Stoop et réclama le sous-chef commissaire de la Polizeistelle A., Frans Meyer.

Comme Judas, il proposa à l'Allemand de lui livrer la phalange de patriotes belges dont il venait de découvrir la magnifique activité clandestine. On devine l'odieuse scène. Le misérable débattit la question du prix. Comme il s'agissait d'une grande affaire susceptible d'attirer l'attention du commandement supérieur allemand sur la Polizeistelle d'Anvers, Meyer était décidé à payer la grosse somme. C'était pour lui une occasion unique de montrer à ses chefs que lui, policier-amateur, valait les limiers de la Zentral Polizeistelle de Bruxelles qui, précisément, venaient de faire parler d'eux par une impressionnante rafle d'espions belges.

Le traître touchait-il 50.000 marks, comme on l'a raconté? Nul ne le saura jamais. Quoi qu'il en soit, il est prouvé qu'il a vendu ses frères pour de l'argent. En dehors de ce mobile vénal, rien n'explique son infamie. Quand il eut la certitude que le prix du sang serait élevé, il passa à Meyer trépigant d'impatience, les plis dont il était porteur. Ils étaient tous fermés, scellés et marqués de cette formule mystérieuse « M.82 ».

Meyer ouvrit délicatement le premier et sur-sauta. Il avait déjà souvent tenu entre les mains des rapports d'espions belges, le plus souvent des papiers crayonnés sans beaucoup de soin. Dac-

tylographié, celui-ci attestait un travail soigné et surtout méthodique. Le passage des trains avec leur contenu y était noté heure par heure avec une remarquable précision. Les autres rapports émanaient des postes 137 et 138 d'Eric; ils signalaient tout le trafic sur les voies ferrées depuis le 18 jusqu'au 23 juillet.

Ce n'était pas tout; à ces divers documents en était joint un autre, manuscrit celui-là, et qui révélait l'ampleur et la puissance du service secret dont Wouters venait de trahir l'existence : c'était une lettre émanant du fameux M.82. Au moment de quitter la Belgique, le chef y décrivait toute l'organisation telle qu'elle allait fonctionner sous les ordres de son successeur Eric. »

Wouters parla alors de M.82, d'Eric, de Marc, de Rayon. Il les avait vus à Bruxelles. C'étaient des hommes de valeur, les documents d'ailleurs le prouvaient. Le traître ne connaissait pas toutes les ramifications du service, mais il promit de consacrer tous ses efforts à leur divulgation. Enrôlé comme contrôleur des courriers, il lui serait facile au bout d'un certain temps de fournir sur l'organisation les précisions susceptibles de provoquer une rafle sensationnelle de tous les agents.

Pour cela, il fallait d'abord refermer les rapports, les sceller et les envoyer aux mystérieux destinataires de Rotterdam de façon qu'on ne s'aperçût de rien. Meyer éleva des objections : il lui paraissait dangereux de transmettre à Rotterdam tous les renseignements contenus dans ces documents. Il devait en référer à ses chefs. Wouters lui assura que c'était l'unique moyen de con-

naître tous les secrets du service. Tandis que celui-ci continuerait à fonctionner, il pourrait en étudier facilement tout le mécanisme. Ainsi il masquerait sa trahison.

Meyer acquiesça. Les plis furent photographiés, rescellés et Wouters les porta chez Jaspers. Le lendemain, ils parvenaient au capitaine Landau. Les messages de celui-ci qui se trouvaient à la boîte d'Anvers, passèrent également par les mains des Allemands et furent photographiés rue Stoop avant d'être remis à M. 82 par le traître. Ils étaient courts et laconiques.

Le dernier document, daté du 27 juillet, que le misérable apporta à Meyer, décida celui-ci à agir vite afin de paralyser le plus tôt possible la dangereuse activité de cette puissante organisation secrète. Il ne pouvait plus être question, en effet, de transmettre à Rotterdam, pour être communiqué aux états-majors alliés, ce rapport contenant des renseignements très précis sur l'emplacement de trois importantes fabriques de munitions.

Dans cet ultime message à son chef, M. 82 écrivait ces mots qui nous le montrent tel que l'ont connu tous ceux qui l'ont approché : passionnément préoccupé du plein rendement de son œuvre : « Je vous confirme mon rapport du 20 courant (remis par Wouters à Meyer) vous exposant la situation générale du service que j'ai organisé. Je n'ai pu quitter dimanche dernier, voulant m'assurer que le service pouvait se passer de moi, surtout le bon fonctionnement des courriers. Tout marche normalement ; j'ai remis à

Eric un règlement général et des instructions pour lui et le personnel du service, ainsi que tous les renseignements et mesures à prendre et auxquels ils n'ont qu'à se conformer. Nous attendons d'un jour à l'autre le signal du départ, J'espère que moi ainsi que mon courrier spécial nous arriverons à bon port. S'il en était malheureusement autrement, j'aurai la satisfaction que le service continuera à subsister malgré tout et que j'aurai été utile à la cause dans la mesure de mes moyens. J'ai pris congé de mes collaborateurs que j'ai remerciés en votre nom et qui, j'en suis sûr, continueront utilement le travail commencé. »

X

M. 82 tombe entre les mains de l'ennemi.

M. 82 ne passera plus que deux jours dans l'inquiétude et dans les transes. Le lundi 6 août, avec Marc et Rayon, il quittera le territoire occupé. Il tressaille de joie à la pensée de se retrouver de l'autre côté du fil; là, prendra fin l'angoisse qui le tient éveillé pendant des nuits entières. Il pourra enfin jouir en toute sécurité du travail fécond qu'en quelques mois il a accompli dans la fièvre des alertes et des dangers.

Ce samedi 4 août, il se lève de bonne heure. La journée s'annonce radieuse : le soleil éclaire gaiement la pièce du 3^{me} où d'habitude il travaille avec son courrier spécial. Celui-ci vient bientôt le rejoindre et écrit sous sa dictée un message destiné à certains de ses collaborateurs. Au dehors, il fait calme. Les bruits familiers de la rue troublent seuls la quiétude matinale.

Après le déjeuner, on se remet au travail. M. 82 et Rayon sont assis l'un en face de l'autre, l'un dicte, l'autre écrit. Parfois, une courte interruption, on échange des impressions sur les chances de réussite du passage en Hollande.

Tout à coup, des bruits insolites au rez-de-

chaussée les font sursauter. Qu'est-ce ? Des pas précipités dans l'escalier... M. 82 saisit vivement le papier que Rayon était en train d'écrire, le pousse en bouche... A ce moment, la porte s'ouvre avec fracas et trois policiers allemands, revolver au poing, bondissent au milieu de la pièce. Dès qu'ils ont reconnu M. 82, ils sautent sur lui comme des fauves et le rouent de coups. Ecœurée par ce spectacle, Rayon leur crie : « Vous n'avez pas le droit de faire cela. » A son tour, elle est appréhendée, injuriée et brutalisée.

Pendant ce temps, l'abbé Moons, le condamné à mort que la police allemande recherchait depuis deux ans et que Wouters avait décrit à Meyer comme un homme redoutable, était surpris et arrêté sans avoir esquissé le moindre geste de défense.

Grâce aux indications très précises du traître Wouters, Meyer avait pris ses précautions pour empêcher toute fuite par les issues de derrière du bâtiment. Venu d'Anvers avec cinq hommes, il avait une telle appréhension de voir un de ces redoutables espions belges lui échapper qu'il avait demandé douze policiers de renfort à la Zentral Polizeistelle de la rue Berlaimont. Il leur avait expliqué longuement le rôle à jouer dans le dramatique scénario : trois d'entre eux devaient occuper les issues de derrière, tandis que trois autres se rueraient au 3^{me} étage, dans le bureau de M. 82.

Tout se déroula selon les prévisions du traître. La fouille de l'immeuble commença aussitôt. Pendant que quelques policiers gardaient les prison-

niers à vue, les autres se répandirent dans toutes les pièces et commencèrent à fureter partout. « Ils se livrèrent à une perquisition générale : boîtes, casseroles, caisses, meubles, vêtements, tout a été fouillé et jeté par terre, raconte M. Goossens. Ils n'ont rien trouvé que les boîtes à cigarettes vides dans lesquelles il y avait eu des rapports, mais ils l'ignoraient et les ont laissées. »

Au moment où les policiers envahissaient sa demeure, le brave Goossens était absent. Dès sa rentrée, il fut aussitôt appréhendé. « Meyer (l'aîné) me demanda si j'étais le patron, continue-t-il. Mlle Ballegeer est descendue avec un policier. Comme celui-ci voulait l'effrayer en lui mettant le revolver sur la poitrine, elle lui a donné un tel coup sur le bras que le revolver tomba. Meyer m'a fait monter dans ma chambre au 2^{me} étage et pendant que je m'habillais, il me dit : « Qu'est-ce que vous avez ici dans votre maison ? Vous ne lisez donc pas les arrêtés affichés dans les rues ? Vous savez bien que vous ne pouvez loger des gens. Vous ne savez pas qui sont ces gens ? Ce sont les plus grands espions qui existent. Dites carrément tout, c'est pour votre bien, vous serez moins puni. Si vous ne parlez pas maintenant vous allez beaucoup souffrir. »

La perquisition terminée, sans aucun résultat, M. 82 et Rayon, encadré chacun de deux policiers, furent conduits à pied au siège de la Zentral Polizeistelle de Bruxelles, rue Berlaimont. L'abbé Moons, à son tour, fut emmené. M. et Mme Goossens le suivirent de quelques minutes. Vers midi, vinrent les rejoindre les membres de la famille

qui avait hébergé l'abbé Moons : Monsieur, Madame, un garçon de 13 ans et la servante.

Une demi-heure après, deux autos transportent les prisonniers, toujours sous bonne escorte, à la gare du Nord. En attendant le train, deux policiers les isolent et les gardent. Meyer va et vient, radieux, triomphant. Quelle aubaine pour la Polizeistelle d'Anvers que cette affaire raflée aux limiers si réputés de la rue Berlaimont !

Voici le train. Un à un, les infortunés patriotes sont enfermés dans un compartiment spécial M. 82 est affreusement pâle. Mille pensées confuses s'agitent dans sa pauvre tête fatiguée. Il a peine à se rendre compte de ce qui lui est arrivé. C'est donc vrai : le mauvais rêve qui l'a hanté pendant ses nuits d'insomnies est devenu une atroce réalité. Le voilà pris. Pris au moment où il allait connaître enfin un peu de tranquillité. De temps à autre, ses yeux se portent sur les belles campagnes toutes ruisselantes de lumière à travers lesquelles le train bondit allègrement. Que de fois, l'esprit et le cœur en fête il a fait ce trajet Bruxelles-Anvers ! Maintenant, c'est probablement la dernière. La vision du poteau assombrit les fugitives images des champs ensoleillés où s'épanouit la joie des moissons. Cependant un espoir survit au coup terrible qui le frappe.

Bien que Meyer ait tenu des propos très menaçants à son égard, la perquisition chez Goossens n'a mis les Allemands en possession d'aucun document du service. Il a réussi à avaler à temps le message qu'écrivait Rayon. Quant à sa fausse carte d'identité, elle ne constitue pas un indice

certain de collaboration à un service d'espionnage. Rien donc ne semble perdu. Il a d'ailleurs un système de défense tout préparé. Au cours des journées de claustration chez Goossens, il a répété plusieurs fois intérieurement la comédie à jouer devant les Allemands en cas d'arrestation. Après avoir révélé au capitaine Landau sa maîtrise dans l'organisation du service, il importe maintenant de montrer qu'il n'est pas homme à se laisser rouler par l'ennemi. D'autre part, la solidité même de son œuvre le rassure. Ses secrets, jamais on ne parviendra à les lui arracher. Jamais...

Vers deux heures, le train arriva à la gare centrale d'Anvers. A sa descente de voiture, Marc se trouva un moment près de M. 82, il voulut lui dire un mot, mais les policiers intervinrent et les éloignèrent rapidement l'un de l'autre. Une voiture cellulaire les attendait à la sortie de la gare. « En cours de route, raconte M. Goossens, l'abbé Moons m'a donné des conseils. Il me dit de ne plus penser à ma femme ni à mes enfants, que ceux-ci auraient plus tard une bonne situation et que le meilleur moyen de me sauver était de me taire. »

La voiture cellulaire s'arrêta devant le porche de la prison de la rue des Béguines. Aussitôt commencent les interrogatoires. Meyer ayant précipité les arrestations avant de connaître tout le mécanisme de l'organisation secrète, veut immédiatement savoir si le boulanger Goossens ne fera pas de révélations. Il l'interroge longuement ainsi que sa femme, mais en vain, l'un et l'autre, fidèles à la consigne, mettent Meyer en fureur en

feignant d'ignorer les causes réelles de leur arrestation. M. 82 est immédiatement enfermé dans une cellule. Son interrogatoire est remis au lendemain.

D'autres arrestations furent opérées ce samedi 4 août. A 7 heures du matin, Eric fut surpris chez lui à Braine-le-Comte. Un des trois policiers qui se ruèrent dans sa maison, lui demanda : « Pourquoi êtes-vous allé hier à Bruxelles ? Qu'y avez-vous fait ? » — « Je suis allé faire des achats pour le Comité d'Alimentation de Braine-le-Comte », répondit-il. Les trois Allemands ricanèrent.

Après une perquisition en règle, infructueuse comme celle de Bruxelles, Eric fut immédiatement conduit à la gare. On l'installa sur une locomotive qui l'amena directement à Soignies. Là, les policiers l'enfermèrent dans la cave à charbon de la gendarmerie. Pendant les quinze jours qu'il passa dans ce cachot, le malheureux fut soumis à un régime de famine. Il ne recevait qu'un peu de pain le matin, juste de quoi subsister.

Le même jour, le traître Wouters se rendit chez Mlle Van Rompaey, le nouveau courrier entre Bruxelles et Anvers et lui demanda le rapport remis la veille par M. 82. Il le porterait immédiatement, disait-il, à la boîte centrale. Une demi-heure après, Mlle Van Rompaey était arrêtée. Le misérable se présenta également chez Jaspers. « Le 4 août, raconte Mme Jaspers, Jos. Wouters est venu trouver mon mari. C'était un courrier de l'abbé Moons. Mon mari lui dit qu'il n'avait rien à lui remettre, alors Wouters commença à trembler. — « Mais vous tremblez, lui dit mon mari,

qu'avez-vous ? » — « Oh, ce n'est rien, répondit-il, mais j'ai de si drôles de gaillards derrière moi, je boirai un verre tout à l'heure. » Il sortit, continue Mme Jaspers, il fit un signe en sifflant et trois hommes sautèrent dans le café. »

Absente, en ce moment, Mme Jaspers fut arrêtée le soir à son retour et immédiatement conduite rue des Béguines.

Pendant ce temps, M. 82 tournait en rond dans sa cellule comme un fauve. Un doute affreux le torturait : avait-il été trahi ? Par qui ? De toutes les forces de son être, il s'accrochait à l'espoir que les policiers ignoraient tout de son activité d'espion-chef de bande. Peut-être n'avait-il été arrêté que comme « suspect ». Ah ! cette incertitude, quel supplice ! Toute la nuit, cent fois il se répéta la même question : que savent-ils ? Connaissent-ils l'existence du service ?

Le lendemain, dimanche, un rayon de soleil égaya son triste réduit. On lui apporta un morceau de pain et une tasse d'un breuvage innombrable. Il attendit... Sans doute viendrait-on le chercher d'un moment à l'autre pour l'interroger, il saurait alors exactement à quoi s'en tenir.

Vers 10 heures, une clef grinça dans la serrure et la lourde porte s'ouvrit. Un geôlier lui fit signe de le suivre. M.82 dissimula l'émotion qui l'étreignait et s'engagea à la suite de l'Allemand dans un long couloir silencieux comme un tombeau. Les gardiens regardaient avec curiosité ce prisonnier distingué à la démarche de général passant ses troupes en revue.

Il vit s'ouvrir devant lui une porte vitrée, tra-

versa le hall d'entrée, aperçut une sentinelle, puis, sur les pas de son guide, gagna vers la gauche un autre couloir obscur. L'Allemand s'arrêta, frappa à une porte, saisit la poignée et poussa M.82 devant lui. Celui-ci se trouva dans une grande pièce nue, éclairée par deux hautes fenêtres. Au fond, une longue table où se tenaient trois hommes assis. Dans celui du milieu, il reconnut le policier qui la veille avait dirigé les opérations chez Goossens. Les lèvres tordues par un rictus, il toisait M.82 d'un air de défi. Celui-ci, debout devant lui, attendait, immobile et silencieux.

— Eh bien, M.82, dit en ricanant le Prussien, êtes-vous décidé à nous parler de vos exploits?

— Je ne vous comprends pas.

— Ah! vous ne comprenez pas? Attendez, je vais vous faire comprendre.

Meyer tira de sa serviette un, deux, trois, quatre, cinq documents et les étala sur la table. M.82 tressaillit : il avait reconnu les rapports photographiés des postes 137 et 138 du service d'Eric.

— Et ceci ne vous rappelle rien? continua le policier.

Il lui mit sous les yeux la photo du rapport qu'il avait dicté le 19 juillet à Rayon et où il établissait le bilan de son activité depuis son retour de Rotterdam. Il y expliquait en outre toutes les mesures prises en vue d'assurer le fonctionnement du service après son départ pour la Hollande.

M.82 était sidéré.

— Et ce n'est pas tout, poursuivit triomphalement Meyer.

Il exhiba alors non plus la photo, mais l'original du tout dernier rapport remis vendredi au courrier d'Anvers, un document encore plus accablant que le précédent.

A ce moment, M.82 sentit un poignard effilé lui entrer lentement dans le cœur. Il se raidit pour masquer son émoi. Tout s'écroulait autour de lui; espoirs, illusions, tout était balayé par cette terrible certitude : il ne sortirait pas vivant de l'aventure.

La partie engagée avec ces trois redoutables adversaires était perdue d'avance pour lui, mais, chef, il n'était pas seulement responsable de sa propre vie. A l'heure où il comparaisait devant les représentants de la justice allemande, plus de cinquante agents du service demeuraient à leur poste, accomplissant leur obscure tâche; il fallait à tout prix les sauver.

— Je suppose, reprit Meyer après un long silence, que vous vous rendez compte vous-même de l'inutilité de toute dénégation : nous détenons les preuves formelles, décisives, de votre culpabilité. Vous savez aussi ce qui vous attend...

M.82 s'était ressaisi. Le plan de défense élaboré ne répondait plus à la situation que l'Allemand lui avait révélée, il en improvisa un autre incontinent et, d'une voix assurée, il répondit aux multiples questions dont les policiers le harcelaient. Pendant trois heures, ceux-ci s'acharnèrent à lui arracher ses secrets. Tour à tour, doux, violents exaspérés, ils essayèrent de le toucher par des promesses, l'accablèrent de menaces et d'injures. Pendant trois heures, M.82 leur

tint tête. On le questionna sur tout : sur ses voyages en Hollande, ses relations avec Marc, Eric, Gaby, Rayon, etc. On souligna avec des ricanelements l'in vraisemblance de certaines de ses déclarations, puis on tenta de le mettre en contradiction avec lui-même. Beau joueur, il se garda d'abattre le mauvais jeu que le sort lui imposait, mais en tira le meilleur parti possible.

A la fin de la dramatique séance, les trois policiers écumaient de rage. Non seulement ils n'avaient obtenu aucune précision qui leur permit de compléter les révélations du traître Wouters, mais l'attitude décidée et énergique du prisonnier leur enlevait l'espoir de le faire parler. Ferme ment résolu à ne rien dire, cet homme se laisserait tuer plutôt que d'entrer dans la voie des aveux. Voilà qui compliquait rudement la tâche des enquêteurs...

Rentré dans sa cellule, M.82 s'affala sur sa chaise et, la tête en feu, essaya de faire le point. Les documents dont on lui avait montré la copie avaient été remis à Wouters lors de la réunion des chefs à Bruxelles. Quant au rapport du 29 juillet, c'est Mlle Van Rompaey qui avait été chargée de le transmettre à Wouters. Comment ces pièces étaient-elles tombées dans les mains de la police allemande? Wouters a-t-il été filé et arrêté au moment où il transportait les plis? Avait-il fait des révélations? Lui seul connaissait l'identité d'Eric et son adresse... Or Eric était arrêté. Un doute affreux gagna peu à peu M.82. Wouters, « l'homme sûr de la police » — c'est en ses ter-

mes qu'il l'avait désigné dans un de ses messages au capitaine Landau — aurait-il trahi?

Une profonde détresse, faite à la fois de sentiments confus d'impuissance, de rancœur, de dégoût, lui oppressa le cœur. Il étouffait. Pour une nature droite comme la sienne, nul coup ne pouvait l'atteindre plus durement que celui-là : la trahison. Mais avait-il été trahi? Qu'était devenu ce Wouters? Pourquoi les Allemands n'avaient-ils fait aucune allusion à son arrestation? A mesure qu'il scrutait le mystère, les présomptions contre Wouters s'accumulaient.

M.82 avait consenti le sacrifice de sa vie. Croyant, il le renouvela dans une prière ardente. Désormais, une chose importait : sauver le service en enlevant à l'ennemi la possibilité d'étendre ses investigations aux parties intactes. Pour cela, un mutisme absolu s'imposait. M.82 entrevit qu'avant de mourir il lui resterait à soutenir de durs combats pour ne pas faiblir sous les responsabilités, les rancœurs, les souffrances morales qui menaçaient de l'écraser.

Ce dimanche et le jour suivant, les autres inculpés furent interrogés à tour de rôle. L'interrogatoire le plus orageux fut celui de l'abbé Moons. Fidèle au système de défense qu'il avait un jour exposé à M.82, l'ancien curé de Winxele-Delle se borna à reconnaître sa qualité de prêtre, puis refusa de répondre aux autres questions. Il se contentait de hausser les épaules en souriant, à la grande exaspération des policiers.

XI

Les vicissitudes d'une organisation secrète décapitée.

Pendant ce temps, les Allemands avaient établi une souricière dans la maison de Goossens. « Ils sont restés pendant quatorze jours chez moi, raconte ce dernier. Dans la journée, ils servaient les clients, leur donnant le double de ce qu'ils demandaient. L'un d'eux était assis sur le comptoir de façon à faire croire qu'il était de la famille. Le soir, ils fermaient le magasin et emportaient les clefs. Ils ont fait fête chez moi, buvant mon vin et ma gueuze et mangeant toutes mes provisions. Aux dires d'une parente, c'était un vrai café-concert. »

Le premier agent du service qui tomba dans la souricière fut le 120 (Mlle R. Balthazar). Les policiers l'interrogent, mais très habilement la jeune fille justifie sa présence dans le magasin et on la laissa partir. Le même jour, le professeur Vandendries, de Contich, se présente également chez Goossens pour prévenir M.82 de l'arrestation de Jaspers et du courrier Bruxelles-Anvers. « Croyant dire le mot de passe à Mme Goossens, raconte-t-il, la personne que je pris pour elle et

qui était en réalité sa sœur me répondit par un regard étonné. Je compris ce qui s'était passé et sortis aussitôt. Les Allemands me suivirent, mais je sautai dans un tram en marche et réussis à les dépister. »

Le lendemain, M. Burléon, le courrier entre Bruxelles et la frontière d'étape, arrive à son tour rue de Louvain. Il est porteur de nombreux plis. Prudent, il s'arrête devant l'étalage et aperçoit un inconnu dans le comptoir. « A ce moment, dit-il, un monsieur qui probablement me suivait est entré dans le magasin. Au même instant, de la porte du fond, deux autres venaient à sa rencontre. Ils ont causé ensemble quelques instants. Pendant ce colloque, un des deux est retourné à l'intérieur et je me suis décidé à quitter la vitrine sans entrer. Je me dirigeai vers la rue Royale pour prendre un tram pour le Palais, mais derrière moi j'entendis des pas d'une personne très pressée; une dame me suivit jusqu'à la rue Royale. Elle se posta à ma droite, puis derrière et ensuite à ma gauche pendant que j'attendais le tram. Je voyais dans la vitrine d'en face qu'en passant derrière moi elle avait fait un signe à un monsieur arrêté sur le trottoir d'en face. Quand je montai dans le tram, le monsieur y monta aussi mais non la dame. Il tenait un volumineux paquet de revues et de journaux allemands qu'il tournait et retournait de façon étrange. J'eus l'impression qu'il me photographiait. » M. Burléon fut arrêté le 7 septembre.

Dans le courant de l'après-midi, M. Van Elsuwe à qui M.82 avait confié d'importantes

fonctions dans la direction du service entra aussi dans la souricière, mais remarqua vite que quelque chose d'anormal se passait dans l'hospitalière demeure du boulanger. « Entrant dans le magasin, déclare-t-il, je vois un individu posté au fond du magasin dans l'entre-bâillement de la porte de la petite place qui nous servait de salle de réunion. Dans le comptoir, au lieu du boulanger ou de sa femme, je trouvai le garçon. Je fis rapidement un petit achat et sortis. J'étais fort intrigué de ce qui se passait dans cette maison, car l'individu que j'avais vu dans cette maison n'avait guère le type allemand et il parlait de façon courante le patois anversois. » Il revint chez lui, changea de chapeau, prit un parapluie, retourna rue de Louvain et acquit cette fois la certitude que la maison était bel et bien occupée par des policiers allemands. « Je supposai à ce moment, raconte-t-il, que les Allemands étaient venus pour arrêter mes camarades, mais qu'ils ne les avaient pas trouvés à la boîte à lettres. Je pensai donc qu'ils pouvaient rentrer à chaque instant, de même que le passeur d'Anvers, et je fis le guet pendant trois heures dans les rues environnantes pour essayer de rencontrer et de prévenir mes amis. Malheureusement je ne vis personne. »

M. Ryckx faillit aussi se faire prendre à la souricière. Seul, le passeur Bossaers y fut capturé le 6 août. Pour anéantir l'œuvre de M. 82 les policiers allemands allaient recourir à d'autres moyens.

L'arrestation de M.82 et surtout celle d'Eric, désigné pour le remplacer à la tête du service, frappait celui-ci dans ses centres vitaux. La sinistre nouvelle s'était rapidement répandue dans les secteurs Bruxelles-Louvain et Braine-le-Comte-Nivelles qui dépendaient directement d'Eric.

La disparition de la boîte aux lettres de Bruxelles coupait toute liaison entre les deux secteurs susdits et Rotterdam. Certains agents observateurs pressentant qu'ils allaient subir le sort de leur chef cessèrent leur activité; d'autres continuèrent à monter leur garde vigilante en attendant le passage des courriers. En fait, le premier coup porté par l'ennemi avait donc paralysé deux des trois puissants tentacules du grand corps secret.

A Bruxelles, deux des meilleurs agents non arrêtés, MM. Ryckx et Van Elsuwe, tentèrent immédiatement de rétablir la liaison avec le capitaine Landau afin de reconstituer rapidement toute l'organisation. M. Van Elsuwe s'en fut trouver son collègue d'Anvers qui n'était autre que le sinistre Wouters. L'ignoble personnage lui conta que, filé, il s'attendait à être arrêté d'un moment à l'autre.

— N'y aurait-il pas moyen d'atteindre Gabie? lui demanda Van Elsuwe.

— Il ne faut plus rien attendre du service Gabie, car il brûle terriblement, répliqua-t-il.

Peu de temps avant les arrestations, le capitaine Landau ayant signalé à la direction du service qu'en cas d'accident une boîte aux lettres de réserve serait mise à la disposition du service, MM. Van Elsuwe et Ryckx tentèrent de trans-

mettre un message à Rotterdam par cette voie, mais ils s'adressèrent à... Wouters pour les conduire chez le titulaire de la boîte de réserve et leur pli resta sans réponse. « Wouters ferma lui-même les tubes et les scella comme on en avait l'habitude, raconte M. Ryckx. Je vis qu'il était au courant. »

Le traître continuait à jouer son infâme comédie. Dès qu'il connut l'existence d'une boîte aux lettres, il songea à l'exploiter à son profit pour extorquer de l'argent aux Anglais. Pour cela, il fallait écarter les agents du service encore libres. Ceux-ci furent arrêtés les uns après les autres.

Le 20 août seulement, le capitaine Landau fut informé de l'arrestation de M. 82 par un message ainsi conçu : « Mlle Dumont (traduction du mot flamand Van Bergen) est très malade. Vous jugerez si vous devez prévenir son fiancé qu'il ne la reverra peut-être plus. »

Dans la suite, parvinrent encore à Rotterdam des messages signés 137-138 Chef d'Anvers. Ils émanaient de Wouters qui s'offrait, moyennant paiement à réorganiser le service. Le capitaine Landau ne fut pas longtemps dupe et éventa très vite les ruses du misérable qui, démasqué, cessa de donner signe de vie.

Le 13 septembre, l'agent 5002, celui-là même qui avait été chargé quelques mois plus tôt d'organiser le retour de M. 82 en Belgique, apporta au capitaine Landau un pli de Gabie. Celui-ci explique à son chef que s'il est resté un certain temps sans correspondre avec Rotterdam, c'est parce qu'il ignorait l'adresse de la boîte aux lettres de

réserve. Sa femme a été arrêtée le 4 août, tandis que lui est caché à Anvers. « Pour comble de malheur, écrit-il, nous avons dû brûler les rapports de 15 jours. » Il a maintenant trouvé une nouvelle voie de transmission et ses postes continuent à travailler ; il va donc pouvoir envoyer des rapports une ou deux fois par semaine. Il donne ensuite le signalement d'un traître du nom de Van Haute qui va souvent en Hollande. « Si vous pouvez vous saisir de sa personne, tuez-le », conseille-t-il au capitaine Landau.

Ainsi le secteur de Gabie, Anvers-Liége, malgré la disparition de son chef, forcé de se cacher, est resté presque intact après l'arrestation de M. 82 et d'Eric. Seule, la femme de Gabie, qui se trouvait chez elle à l'arrivée des policiers, a été appréhendée et conduite rue des Béguines. Les Allemands ont mis tout en œuvre pour connaître la retraite de son mari, mais en vain.

Au début d'août, les arrestations de Bruxelles, d'Anvers et de Braine-le-Comte jetèrent évidemment l'alarme dans tout le secteur de Gabie. Le courrier Anvers-Liége prévint les observateurs de Malines, de Liège, de Statte-Huy et de Fallais qu'il y avait alerte et qu'il fallait cesser le service. « Quelque temps plus tard, raconte l'agent d'élite 180 (M. Godin) de Liège, il nous fit reprendre le service et nous demanda un relevé global de troupes et de munitions pendant l'intervalle ; ce que nous avons pu faire, ayant observé malgré tout. Trois jours après, nous eûmes, comme à l'ordinaire, la visite de M. Leroy qui nous dit que tout danger était passé. Il me

demanda de créer des postes d'observation à Angleur, Tilff et Liers. Le service marchait régulièrement. Le départ des plis se faisait deux fois par semaine. »

Pendant que tous ses agents continuent à obéir à ses consignes, Gabie reste enfermée nuit et jour avec son frère dans une chambre, au second étage d'un important immeuble de la Longue rue Van Ruysbroeck à Anvers. M^{me} Bosch qui avait accepté d'héberger ce redoutable suspect a été enrôlée elle-même dans le service avec sa fille. Celle-ci remplit les fonctions de courrier et assure la liaison avec Leroy.

XII

L'agonie de M. 82

La survivance d'une partie du service à la trahison de Wouters atteste la solidité de l'organisation créée par M. 82. Malheureusement le traître ne restait pas inactif et les ravages provoqués par sa félonie continuaient de s'étendre. Au cours du troisième interrogatoire, le 8 août, M. 82 acquit la certitude d'avoir été livré à l'ennemi par celui-là même à qui il avait témoigné la plus grande confiance.

Après cette atroce révélation, M. 82 entra en agonie. Cette agonie, une des plus terribles qu'un homme puisse endurer, allait se prolonger pendant plus de sept mois encore... Rien ne peut donner une idée de cette mort lente, continue, qui brisa le rythme d'une existence vouée aux joies profondes de l'action, éteignit tous les espoirs, toutes les illusions, ne laissant subsister que la vision de douze fusils braqués sur une pauvre poitrine de chair.

Tous les jours, M. 82 comparait devant Meyer et ses acolytes. Tous les jours, c'est l'attente supplicieuse de l'heure redoutée où il doit faire face à ses bourreaux. Tous les jours, les mêmes ques-

tions reviennent, chacune de ses dénégations lui vaut des outrages. Il reste calme et digne sous les averses d'épithètes malsonnantes. Nul effort cependant n'est pénible comme cette maîtrise de soi devant la grossièreté de ces ennemis haineux qui se sont improvisés ses juges.

Pendant deux, trois heures, il subit les dures épreuves d'un « cuisinage » impitoyable. Si la question est inoffensive, il y répond sèchement, si elle concerne directement le service et son fonctionnement, il se cabre et se confine dans un mutisme farouche. Deux fois, trois fois on lui répète la question, insensiblement le ton hausse et bientôt la pièce s'emplit de cris et de rugissements. Les policiers se lèvent, gesticulent violemment et donnent libre cours à leur dépit et à leur rage. Ce sont alors de véritables scènes de démençe.

Un sentiment d'humiliation gagne alors M. 82. Lorsque, dans le salon de l'hôtel Uranium à Rotterdam, il avait accepté les risques que comportait sa mission, il n'avait pas prévu qu'un jour lui, l'homme du monde, serait traité comme un criminel indigne de la moindre considération. Mais il n'était pas au terme de ses tourments. M. 82 connaîtrait toutes les tortures morales : les plus aiguës, les plus lancinantes.

Après une dizaine de séances, où son attitude faite de dignité et d'intransigeance exaspéra la patience des policiers et les convainquit de l'inutilité de leurs efforts, on lui accorda quelque répit.

Sur ces entrefaites s'étaient opérées de nou-

velles arrestations dues à l'activité scélérate de Wouters. Impuissants à arracher des révélations à M. 82, Meyer et ses auxiliaires s'acharnèrent alors sur d'autres membres du service. Les moyens de pression les plus odieux furent employés les uns après les autres. Plusieurs parmi ces infortunés furent jetés dans des cachots obscurs, privés de nourriture et roués de coups.

D'autres furent atteints dans leurs affections les plus chères : on les menaçait, s'ils persistaient à nier, d'arrêter leurs parents, leur épouse ou un de leurs proches. Les menaces alternaient avec les promesses.

— Vous vous rendez compte que votre cas est très grave, disaient les enquêteurs à leurs victimes, le délit d'espionnage étant passible de la peine de mort, vous savez ce qui vous attend. Il vous reste un moyen, un seul, d'avoir la vie sauve, c'est de vous assurer l'indulgence des juges allemands en faisant des aveux. Les juges ont horreur des menteurs et leur sont impitoyables, mais ils savent apprécier la courageuse franchise de ceux qui reconnaissent avoir servi leur pays en pratiquant l'espionnage.

Qu'on se représente le désarroi que de tels propos jetaient dans l'esprit enfiévré de malheureux pères de famille brutalement arrachés aux étreintes de leurs chers petits et dont le cœur se serrait à la pensée de ne plus jamais les revoir. Vivre, vivre... ah ! l'appel de la vie, comme il résonne dans l'âme de l'homme qui, à chaque heure du jour, voit la mort s'approcher à pas lents !

Des défaillances devaient se produire. La résis-

tance humaine a des limites : les mauvais traitements, les souffrances physiques et morales, la solitude et l'abandon minèrent peu à peu des volontés qui, sur un champ de bataille moins déprimant que celui-là, auraient triomphé de toutes les angoisses et de tous les risques.

Cependant il semble que les premiers succès des enquêteurs furent d'abord dus à la ruse. Des « moutons » furent placés dans la cellule de certains prisonniers. On connaît le rôle infâme de ces méprisables auxiliaires de la police allemande : poussés dans les cellules tout comme d'authentiques patriotes arrêtés pour avoir servi leur malheureux pays, ils jouaient la comédie jusqu'au moment où ils provoquaient les confidences de leur compagnon mis en confiance et les rapportaient aux enquêteurs.

La sinistre Lily Dubois fut ainsi donnée comme compagne à une femme impliquée dans l'affaire M. 82 et réussit à en extorquer quelques précisions sur le service très utiles aux policiers.

Que se passa-t-il ensuite ? A quels nouveaux moyens de pression les Allemands recoururent-ils ? Le traître Wouters avait-il consommé sa trahison par quelque coup d'éclat ? Soudain, vers la fin du mois d'août, M. 82 s'aperçut avec une indicible consternation que tel un édifice menaçant ruine, l'organisation se fissurait de toutes parts. La secousse qui avait d'abord ébranlé la façade, gagnait maintenant les parties restées intactes.

Presque tout le secteur d'Eric était découvert. Les arrestations se succédaient en cascade et

Meyer jubilait. Wouters avait dit à M. Ryckx que « les policiers allemands se vantaient de pouvoir faire au moins cent arrestations dans cette affaire ». La sinistre prédiction se réalisait. Là-bas à Nivelles, à Deux-Acren, à Pont-à-Celles, à Braine-le-Comte, à Grandglise, à Rebaix, à Namur, dans les postes où depuis plusieurs mois de hardis patriotes s'étaient de tout leur cœur donnés à leur tâche obscure, maintenant régnait la panique.

Chacun avait détruit les documents compromettants et attendait les événements avec une anxiété croissante. Pendant tout le mois de septembre, les arrestations se multiplièrent au pays de Charleroi et de Namur. Les policiers se présentaient à des heures matinales au domicile des patriotes et après une perquisition en règle, les dirigeaient vers les prisons de Charleroi, d'Ath, de Soignies, de Namur, de St-Gilles ou les conduisaient directement à Anvers. Parfois, des familles entières étaient ainsi emmenées entre quatre Allemands.

Peu d'incidents au cours de ces arrestations. La plupart des agents, bien que se sachant passibles de la peine de mort et prévenus de ce qui les attendait, ne purent se sauver parce qu'ils redoutaient les représailles contre des membres de leur famille. Seuls deux hommes échappèrent au vaste coup de filet et réussirent à se soustraire à toutes les recherches de la police.

Le premier, M. Badot, sous-chef de station à Luttre se sauva à temps. Il se cacha successivement à Charleroi, à Pont-à-Celles et à Gouy.

Après quelques mois de réclusion, il se déguisa et, comme l'abbé Moons, recouvra sa liberté en changeant de personnalité. Jusqu'à l'armistice, les policiers surveillèrent discrètement sa maison, envoyèrent des espionnes auprès de sa sœur, mais ils ne parvinrent jamais à l'arrêter.

M. Van Elsuwe eut aussi la chance de disparaître avant l'arrivée des Allemands chargés de l'appréhender. Il se fit couper la moustache, porta de grosses lunettes, se procura une fausse carte d'identité au nom de Joseph Goethals et se rendit à Anvers. Il essaya dix fois de passer en Hollande, trois fois, il arriva jusqu'à proximité du fil mais pourchassé par les sentinelles, il dut rebrousser chemin. Sans se décourager, il tenta une fois de plus sa chance à Overpelt-Bergeik et réussit enfin à tromper la vigilance des Allemands. Arrivé en Hollande, il gagna Rotterdam où il présenta au capitaine Landau un rapport très détaillé sur la désagrégation du service créé par M. 82.

Un des meilleurs agents du secteur d'Eric, M. Jules Rosé, de Braine-le-Comte, fit mieux encore : il s'évada de la prison de Soignies. Ses deux premières tentatives avaient eu comme résultat de rendre plus sévère la surveillance dont il était l'objet, mais l'homme était tenace. La lucarne de sa cellule était fermée par un volet intérieur garni de deux verrous et d'une serrure. Derrière le volet, il y avait une épaisse grille à barreaux verticaux. Longuement, le prisonnier mûrit son plan, puis un soir il l'exécuta. Verrous et serrure cédèrent à d'ingénieux crochets. Il

devait maintenant se glisser entre deux barreaux espacés de 16 cm. 4. Il se déshabilla et, après de longs efforts, réussit à passer. Deux draps de lit liés ensemble et accrochés aux barreaux lui permirent de se laisser descendre d'une hauteur de sept mètres sans se rompre le cou. L'homme avait si habilement exécuté les différentes manœuvres que ni la sentinelle placée devant sa cellule ni celle qui montait la garde au dehors ne remarquèrent la moindre chose. C'est le lendemain seulement que les Allemands constatèrent sa disparition.

Pour se venger, les policiers arrêtaient la mère de l'évadé. Bien que menacé d'une condamnation à mort, le noble jeune homme préféra risquer sa vie à laisser sa mère en prison. « Je résolus de me rendre pour la délivrer, écrit-il. Je me reconstituai donc prisonnier et six jours après, elle était relâchée. A mon retour à Soignies, je fus coffré non plus dans ma cellule habituelle mais dans un cachot obscur où une planche servait de lit. »

Tandis que la désorganisation du secteur d'Eric s'aggravait, les postes de la zone Bruxelles-Louvain tombaient aussi l'un après l'autre. L'effondrement de son œuvre porta un coup terrible à M. 82. Un seul espoir lui demeurait : Gabie. Peut-être le chef du secteur Anvers-Liège dont il connaissait l'esprit entreprenant réussirait-il à reconstituer le service... Comme tant d'autres, cet espoir devait bientôt s'évanouir.

Pendant les mois de septembre et d'octobre les interrogatoires des inculpés se poursuivirent. M. 82 assista à la plupart d'entre eux. On le con-

frontait avec des agents arrêtés depuis peu et on lui posait la question rituelle :

— Reconnaissez-vous X..., votre observateur de... ?

Il ne bronchait pas. Toujours résolu à se taire, il endurait tout, les moqueries, les insultes, les grossièretés sans rien abandonner de sa fière allure de gentleman, joueur malheureux, mais beau joueur quand même. Les témoins de ces dramatiques confrontations ont dit et redit leur admiration pour celui qui, prisonnier, restait chef par le prestige de sa distinction et de sa surhumaine fermeté.

Les policiers ont beau le soumettre au supplice de longues séances où ils usent avec une diabolique ténacité de tous les moyens classiques du « cuisinage », le vaillant patriote leur oppose son mutisme exaspérant. Pourtant, les enquêteurs ne se tiennent pas pour battus. Sur cette volonté victorieuse de leur acharnement, ils accentuent peu à peu leur pression ou ils la renouvellent par des ruses, des coups de surprise. En vain : l'homme tient bon.

Quelle tristesse cependant dans son regard lorsqu'il se trouve face à face avec un de ses agents qui, poussé à bout, épuisé par les mauvais traitements, fournit aux Allemands des précisions que lui, le chef, s'obstine à garder secrètes.

Insensiblement, la tension de son esprit mine sa robuste constitution. Pour lui pas de pitié : mis au secret, il est comme retranché du monde des vivants; même on lui refuse la petite promenade quotidienne au préau. Pour respirer un

peu d'air frais, il a dû briser un des carreaux de sa lucarne.

— Nous vous forcerons à parler, lui avait dit Meyer, lors des premiers interrogatoires. Nous emploierons, s'il le faut, tous les moyens.

Qu'entendait-il par là ? Privation de la promenade quotidienne d'abord, puis suppression d'un des trois maigres repas de chaque jour, enfin le cachot. Il existait à la prison d'Anvers une trentaine de cellules obscures situées dans le sous-sol où le lit était remplacé par une planche. Le régime alimentaire y était à l'avenant : pour toute nourriture un morceau de pain et un peu d'eau. M. 82 séjourna de longues semaines dans un de ces affreux réduits où les heures passaient avec une épouvantable lenteur. Il en sortait uniquement pour venir s'exposer aux moqueries et aux injures des policiers.

A mesure que les jours s'écoulaient, le drame provoqué par la trahison de Wouters, tourne à la catastrophe. Le 3 novembre, Gabie, le chef du secteur d'Anvers qui avait échappé jusqu'alors aux recherches de la police allemande, est arrêté au moment de s'embarquer avec son frère sur le bateau Léopold pour fuir en Hollande.

Meyer en informa tout de suite la femme de Gabie : « Quand nous avons arrêté votre mari, dit-il, cela nous a fait autant de plaisir que si nous avions gagné une bataille. »

Le capture de Gabie entraîna presque aussitôt la destruction de la dernière partie du service. Les observateurs de Malines, de Huy, de Fallais, d'Angleur, ainsi que l'agent 176 (J. Leroy) qui

dirigeait le secteur depuis la disparition de Gabie, furent arrêtés les uns après les autres.

Arrestations bien dramatiques. L'agent 180 (M. Godin) fut surpris dans les circonstances suivantes : « Ayant observé pendant toute la nuit, raconte-t-il, je me mis au lit vers 6 heures du matin lorsqu'on sonna. J'entendis quelque chose d'anormal et voulus m'habiller, mais je n'en eus pas le temps, six individus firent irruption dans ma chambre, se jetèrent sur moi revolver au poing en me disant . « Vous êtes Monsieur Godin ». Ils me sommèrent de leur donner mes plis de service. Je répondis que j'ignorais ce qu'ils voulaient dire. C'est alors qu'ils se mirent à fouiller et qu'ils trouvèrent le relevé des passages des trains de la nuit. C'était un simple petit brouillon au crayon tandis qu'un énorme paquet de rapports destinés à Anvers et écrits à l'encre invisible étaient éparpillés sous leurs yeux. Ils ne se doutèrent pas de l'importance de ces simples papiers gris. Ma femme fit mieux : elle en prit plusieurs pour emballer du linge et quelques utilités de toilette! »

Madame Joris de Fallais dont le mari avait été arrêté le 14 novembre fut arrachée également à ses enfants. « Quelques jours plus tard, écrit-elle, à 7 h. 1/2 du matin, on accourut me prévenir que la cure et l'église étaient cernées par des soldats allemands. Je n'eus pas le temps de réfléchir, trois soldats entrèrent et le sous-officier demanda : « Mme Joris ». — C'est moi, dis-je. — Madame, vous avez dix minutes pour vous habiller et nous accompagner.

« Je donnai rapidement quelques instructions à la femme à journée à laquelle je devais confier mes trois petits enfants. Ce fut un moment très dur. Je ne pus embrasser notre aîné de sept ans qui était à l'école. Le second, un gamin de cinq ans, écrasa une larme pour ne pas pleurer devant les Allemands qu'il toisait d'un petit air farouche et ne répondit à mon étreinte que d'un mot mais dont l'accent me déchirait : « Maman ! » Ma petite fille de quinze mois pleurait dans sa chaise. je l'avais serrée trop fort. « Allons, fit le soldat, il est temps, dépêchez-vous. » Et il fallut partir, abandonner tous mes enfants, laisser ma maison à une étrangère. Je fis un signe d'adieu à quelques connaissances et pour ne pas faiblir, sans un regard en arrière, j'emboîtai le pas aux soldats. Sous une pluie battante, sans interruption, nous marchâmes durant plus de deux heures. Enfin, on arrive à la gendarmerie de Hannut où trempée jusqu'à la moelle des os, on m'enferma dans un cachot sans air ni lumière. »

Vers la fin du mois de novembre, les hommes de la Polizeistelle A. d'Anvers crurent avoir tiré de la trahison de Wouters toutes les possibilités d'investigation. Environ soixante inculpés étaient sous les verrous. La plupart avaient fait des aveux, seul, le chef de toute l'organisation, M.82, résistait à toutes les ruses et à toutes les contraintes. Cependant impossible de compléter le dossier de l'affaire et de le communiquer au conseil de guerre avant que le principal accusé ait reconnu sa culpabilité... Parlerait-il jamais ? Sans doute le conseil de guerre ne tiendrait-il aucun compte de

ces dénégations contredites elles-mêmes par d'acablantes déclarations d'autres inculpés. Mais quelle lacune cette absence de tout aveu du chef! Et les mois passaient... On pourrait trouver étrange en haut lieu que le « grand procès » traînât si longtemps. Meyer tenait à sa réputation de fin limier et d'homme à poigne. Pour briser la résistance de M.82, il se décida à le traiter comme un apache : il le fit rouer de coups de matraque.

Le cachot, la faim, le froid, la solitude, les sévices, M.82 supporta tout et... garda obstinément le silence. Dans la pièce où siégeaient ses bourreaux se déroulèrent en novembre des scènes révoltantes; mais, pas plus que les outrages, les brutalités n'abattirent l'énergie du prisonnier.

Si un tel régime n'avait pu atteindre la volonté de l'homme, le corps, lui, faiblissait. M.82 dépérissait à vue d'œil. Après quelques mois de détention, il n'était plus que l'ombre de lui-même et ceux qui le revoyaient au cours des confrontations le reconnaissaient avec peine. « Il était devenu méconnaissable, raconte Mlle Ballegeer. Comme il avait dû souffrir pour en être réduit à l'état où il se trouvait! Ce n'était plus qu'un squelette, une tête de mort. Battu comme un criminel, souffrant du froid et de la faim dans son obscur cachot, il a subi un vrai martyre. »

« Son attitude était encore très fière, son regard, aussi vif que jamais, écrit son collaborateur Déesse (Frère Denis), mais la maigreur de ses traits trahissait l'épuisement par les tortures et les souffrances endurées. »

La première fois que son vieux père le revit, il

fut frappé de son air hagard. « Henri, dira-t-il plus tard, avait l'air d'un homme qui n'a plus vu un être humain depuis dix ans. » Trahi, réduit à l'impuissance, maltraité, débilité, l'héroïque prisonnier attendait à présent la mort comme une délivrance. Mais il ne touchait pas encore au terme de sa longue agonie.

Dépités qu'il triomphât de toutes les contraintes physiques et morales et que rien, ni la faim ni le froid, ni les coups de matraque, ne brisât sa résistance, les policiers, impatients, changèrent de tactique pour en finir et l'envoyer devant le peloton d'exécution. Ils persuadèrent plusieurs inculpés que le mutisme de leur chef pouvait entraîner pour eux les plus terribles conséquences. « Toutes les responsabilités que par son silence M. 82 refuse d'assumer, dirent-ils à ces malheureux, retomberont nécessairement sur vous. » Ils insinuèrent que si M. 82 n'avouait pas, eux, ses subordonnés, seraient sans aucun doute condamnés à mort.

Une série de confrontations pénibles jetèrent alors un trouble profond dans l'âme de M. 82. Des malheureux réduits en loques humaines par les mauvais traitements, le supplièrent en présence des Allemands de reconnaître son rôle dans la puissante organisation qu'il avait créée. Au temps où se précisaient les menaces d'une arrestation, il avait prévu les pires complications mais, quand même, pas cela.

Ainsi l'attitude ferme et résolue, en tous points conforme à l'engagement pris devant le capitaine Landau et qu'il avait toujours recommandée à ses

agents, était interprétée par certains comme une reculade devant les responsabilités! Décidément, ceci tombait plus dur que les coups de matraque et que toutes les privations. Pour peu, on l'accuserait de lâcheté !

« J'ai vu ici de bien vilaines choses, dira-t-il plus tard à son vieux père. Je t'assure que je ne tiens plus du tout à la vie. Pour moi ce n'est rien de mourir, c'est pour toi que j'ai peur... »

Au cours des réunions de chefs, lorsque étaient examinées les tragiques hypothèses que la trahison de Wouters avait transformées en réalités, M. 82 avait proclamé à plusieurs reprises : « Vous pouvez être tranquilles en ce qui me concerne, jamais je ne révélerai quoi que ce soit à l'ennemi, je ne compromettrai ni ne chargerai jamais personne. »

A présent, ses hommes eux-mêmes le priaient de renoncer à cette attitude qui lui avait coûté tant de souffrances physiques et morales. Avait-il le droit de parler ? Ses aveux épargneraient-ils la peine capitale à certains de ses agents ? Douloureux cas de conscience... Dès qu'il eut la certitude qu'en prenant sur lui les charges les plus graves, il allégerait les responsabilités de plusieurs de ses collaborateurs, il n'hésita plus et spontanément il parla...

Il se garda de donner aux policiers les renseignements qu'ils attendaient sur les origines et l'organisation du service. Aussi les Allemands ignorent-ils toujours que celui-ci dépendait de l'état-major anglais et avait été constitué à l'initiative du capitaine Landau. « Il parla pour soulager

d'autres accusés et se charger des accusations les plus graves et les plus compromettantes », écrit Mlle Ballegeer. Lorsque les enquêteurs voulurent connaître des détails restés secrets, il se cabra et refusa de répondre. Maître jusqu'au bout de lui-même, il domina ses ennemis par sa grandeur d'âme.

XIII

M. 82 devant la mort.

L'instruction de l'affaire se termina vers la fin de décembre. A présent, M. 82 jouit de quelque répit. Il en profite pour se préparer dignement à la mort. Cinq mois de privations et de souffrances l'ont familiarisé avec son tragique destin. Tandis que, sous un régime inhumain, le corps fléchissait, se débilitait, l'âme se purifiait, s'embellissait, montait vers Dieu.

M. 82 avait toujours été un fervent croyant. Une amie de la famille Van Bergen, Mlle Renette, écrit : « Il remplissait ses devoirs religieux sans ostentation comme sans respect humain. » « Il a la piété de sa mère, me disait quelquefois son père. Aux Indes, le dimanche, il franchissait de grandes distances et au prix souvent de beaucoup de peines afin d'assister à une messe. »

Dans la détresse qui le tortura après son arrestation, lorsque, trahi, abandonné, il fut, lui aussi, abreuvé d'avanies et odieusement brutalisé, à qui aurait-il confié la peine qui lui rongea le cœur sinon au Christ, le Divin Consolateur ? Au pied de la croix, il comprit le sens profond de la souffrance, la grande purificatrice des âmes.

Alors dans l'obscurité de son cachot, une lumière inonda ce cœur broyé par les déceptions. Une espérance y refleurit. M. 82 se sentit désormais à l'abri de toutes les surprises du sort. Jamais plus, il ne connaîtrait les affres du désespoir. Il pourrait regarder la mort bien en face sans faiblir.

Dès lors, toute la générosité de ce grand patriote s'épanouit dans une immolation de tout son être. Le triomphe de la Cause sacrée qu'il avait servie, le salut de son malheureux pays, exigeaient une abondante rançon de sacrifices. M. 82, de toute son âme, accepta le sien, pour couronner dignement l'œuvre à laquelle il s'était voué.

Par la vertu toute-puissante du renoncement, M. 82 put vivre en tête à tête avec la mort, sans que jamais une seule pensée de révolte effleurât son esprit. De jour en jour, il sentait croître en lui une force surnaturelle qui le dressait face à son destin, dans une attitude de soumission calme et fière.

Deux fois par semaine, le prêtre lui apportait la sainte communion dans sa cellule. Moments bénis où une extraordinaire sérénité lui baignait l'âme. Il sentait que déjà devant la mort une vie nouvelle commençait pour lui, une vie qui le transformait, le hissait au-dessus de toutes les contingences terrestres, sur un plan supérieur d'où il entrevoyait les merveilleuses perspectives de l'Éternité.

Cependant une affection puissante le retenait encore à la terre par toutes les fibres du cœur : son père, vieillard de quatre-vingt-deux ans, atten-

dait là-bas à Herent, dans l'angoisse, l'issue du drame qui se jouait derrière les murs de la prison d'Anvers et dont dépendait la vie de son fils unique. M. 82 témoignait à son père une véritable vénération. « Sa piété filiale était extraordinaire, écrit Mlle Renette, et sa tendresse se manifestait en toutes circonstances par mille attentions touchantes. Le soir, quand ils avaient longuement et intimement bavardé ensemble et que le moment de prendre du repos était venu, cet homme de quarante ans, simple comme un enfant, s'agenouillait devant son père et lui demandait sa bénédiction. Le père voyait dans cette pieuse habitude le culte que le fils avait conservé pour le souvenir de sa mère. Modeste, simple, réservé, il cachait ses sentiments les meilleurs. Quand il est parti pour la Chine, son père voulut l'accompagner jusqu'à Paris. Dans le train, il avait causé d'une façon très animée avec son père, lorsque tout à coup à la frontière il l'empoigna par les épaules, le regarda avec une tendresse désespérée, sa figure se contracta et l'embrassant presque avec violence, il dit d'une voix étouffée : « Retourne, je n'en peux plus ! »

Maintenant qu'il se prépare à la séparation définitive, l'image du cher absent qui endure la même agonie que lui, l'obsède, le tourmente. Souffrir, qu'importe ! mais torturer, fût-ce involontairement, un être aimé, quel supplice ! M. 82 le subit dans toute son acuité jusqu'au moment où la salve du peloton d'exécution lui broya le cœur.

Vers la fin de décembre, l'instruction terminée,

il put revoir celui dont le souvenir avait hanté ses longues nuits d'insomnies. Entrevue poignante. « M. 82 ne savait pas qui l'attendait au parloir, raconte un témoin, il était très pâle, mais parfaitement calme. » Lorsqu'il reconnut son père, il se prit la tête entre les deux mains, sa physionomie se crispa et il cria, désespéré : « Papa, papa, papa...! » Puis, le premier moment d'émotion passé, tout comme autrefois, il se fit câlin, tendre, affectueux pour préparer doucement le bien-aimé à la terrible nouvelle qu'il faudra bientôt lui annoncer : sa condamnation à mort.

Après la levée du secret, M. 82 aurait voulu rester seul en cellule pour terminer sa vie dans la quiétude d'une fervente retraite. On lui refusa cette faveur et on lui adjoignit deux compagnons d'une malpropreté répugnante qui le blessaient par leurs propos ineptes.

Sur ces entrefaites, s'ouvrit l'année de la victoire : 1918. Isolé du monde depuis cinq mois, M. 82 ignorait tout des événements militaires. Sans doute l'heure bénie de la délivrance ne tarderait-elle plus guère de sonner. Longuement alors, sa pensée s'exaltait. Une vision trouait d'une tache d'or les ténèbres de ses horizons familiers : des régiments vainqueurs rentraient triomphants dans nos villes en fête, les clairons jetaient leurs notes frémissantes aux foules en délire... Puis le mirage s'évanouissait. Une autre vision surgissait : douze fusils braqués sur sa poitrine. Non, il ne serait pas là, lorsque son pays délivré secouerait le cauchemar qui l'obsédait depuis plus de trois ans. Il ne serait plus là... Comme il aurait

voulu cependant revoir son chef, le capitaine Landau, pour lui dire : « J'ai exécuté toutes vos consignes, j'ai loyalement, fidèlement rempli la mission que vous m'avez confiée ! »

Combien de temps vivrait-il encore ? L'instruction du procès terminée, il ne tarderait probablement plus longtemps à comparaître devant le conseil de guerre. Pas le moindre doute sur sa condamnation à mort, mais la sentence serait-elle exécutée tout de suite ? Si, dans l'attente du moment fatal, on entendait tout à coup résonner au loin les appels victorieux des clairons alliés ? Un frisson d'espoir secoue M. 82.

Le régime cellulaire avec son affreuse monotonie ramène tous les jours le même train-train de vie. Lever à 6 heures, promenade au préau à 10 heures, visite des cellules par le Hauptmann vers 11 heures, couvre-feu à 8 heures. Les journées sont longues et vides. M. 82 les passe dans le recueillement et la prière.

Le dimanche, il assiste à la messe. C'est le grand jour dans la vie des prisonniers croyants. A l'heure où s'ouvrent les cellules, les couloirs de la grande geôle présentent une animation extraordinaire. D'interminables files d'hommes portant un numéro de cuivre sur la poitrine, s'étirent le long des galeries à tous les étages.

M. 82 aperçoit alors dans une de ces files certains de ses collaborateurs. Il leur adresse un petit signe amical. Au cours de janvier 1918, il revoit ainsi plusieurs fois l'abbé Moons, Arthur Wattiez (Eric), Auguste Naelaerts (Gabie), Joseph Jaspers et Joseph Leroy (175). Tous ont beaucoup

vieilli en quelques mois et portent sur leur figure émaciée l'empreinte des tortures subies.

L'abbé Moons a repris la soutane depuis son arrestation. Son beau visage souriant d'autrefois s'est creusé en un masque saisissant. C'est que pour lui les interrogatoires ont été particulièrement pénibles. Fidèle à l'engagement de ne jamais rien dire, il eut comme M. 82 à soutenir pendant près de cinq mois les assauts incessants des policiers allemands. Avec énergie, il leur tint tête et jamais ne donna aux enquêteurs la moindre indication sur son activité secrète.

« La conduite de M. l'abbé Moons fut admirable, écrit le Frère Denis. Pendant l'instruction, il n'avait pas voulu avouer un seul mot, faisant semblant d'avoir perdu toute mémoire. Un jour, j'assistai à un interrogatoire; comme à toutes les questions des commissaires, l'abbé répondait par un haussement d'épaules ou par un sourire moqueur, l'un d'eux se fâcha et lui dit :

— Vous vous fichez de nous, sale curé, pour qui donc nous prenez-vous ?

Moons répondit avec beaucoup de calme en souriant :

— Je ne vous connais pas, Monsieur, j'ignore ce que vous êtes, mais je sais qu'à Bruxelles, il y avait un juge d'instruction allemand qui était marchand de parapluies en Belgique avant la guerre.

« Sans en entendre davantage, le juge d'instruction fit signe à la sentinelle d'ouvrir la porte et d'un coup de pied envoya l'abbé Moons dans le corridor. »

Pendant sa détention à la prison d'Anvers, cet

admirable prêtre a écrit à sa sœur quelques lettres qui nous dévoilent sa grandeur d'âme. « Sur le chemin du ciel, le fardeau devient léger, écrit-il dans l'une d'elles. Dans la souffrance, levons les yeux au ciel et tout est joie! Alleluia! »

« Je préfère mourir plutôt que de vivre sous votre domination », répliqua-t-il un jour à un de ses enquêteurs faisant allusion à l'arrêt de mort qui allait être porté contre lui.

Les autres principaux accusés : Wattiez, Naelaers, Jespers et Leroy étaient mariés et pères de famille. Tous avaient atrocement souffert pendant l'instruction et continuaient à vivre dans une attente angoissée. Retenus à la vie par les liens tout-puissants des affections familiales, pour eux, bien plus que pour M.82 et l'abbé Moons, le sacrifice se présentait avec un caractère d'épreuve sur-humaine.

Wattiez a cinq petits enfants qu'il adore. Lui, l'homme énergique qui par son activité au service de M.82 a mérité les plus vifs éloges du capitaine Landau, vit maintenant dans un cauchemar. La perspective d'abandonner ses chers petits lui déchire le cœur.

Jespers, Leroy et Naelaers connaissent les mêmes affres : ce n'est pas la mort qui les effraie, car depuis longtemps ils la regardent bien en face mais c'est l'abandon où leur disparition va plonger leur famille désormais sans chef et sans appui dans la grande bataille de la vie.

Ainsi, commencée dans la joie des initiatives exaltantes, l'œuvre de M.82 s'achevait dans une immense souffrance collective. Soixante-trois

membres de l'organisation étaient incarcérés; vingt-cinq au moins étaient passibles de la peine de mort. Dans les cellules, chacun supportait en silence sa part de la grande épreuve et se cuirassait de stoïcisme ou de résignation pour le jour décisif où le sort fixerait leur destin.

On était maintenant en février. Certains prévenus comptaient déjà plus de six mois de détention et, à mesure que les jours passaient, la fièvre de l'incertitude leur rongeaient les nerfs. Tous aspiraient à la fin de ce supplice, plus déprimant que les réalités réservées à certains d'entre eux par les sentences du conseil de guerre allemand.

Pendant que les accusés interrogeaient tous les jours les gardiens sur l'imminence du « Grosser Prozess » dont on parlait depuis des mois, l'auditeur militaire en étudiait les volumineux dossiers et préparait son réquisitoire.

XIV

« Pour mon roi et pour ma patrie! »

Le jour si impatiemment attendu arriva. Le mardi 19 février, tous les accusés impliqués dans l'affaire M.82 furent réveillés à 5 h. 1/2. Une demi-heure après, on les faisait sortir de leur cellule et on les conduisait dans le hall d'entrée où, alignés contre le mur, à bonne distance les uns des autres, ils attendirent que les gardiens aient procédé au contrôle minutieux des présences.

La plupart savaient pourquoi on les avait ainsi rassemblés, d'autres avaient été surpris par cette dérogation aux habitudes si ponctuelles du régime cellulaire et ne s'étant pas préoccupés de leur toilette allaient comparaître en sabots devant leurs « juges ».

Une cinquantaine de soldats, baïonnette au canon, s'affairaient autour d'eux, criant et gesticulant. M.82 était l'objet d'une surveillance particulièrement sévère. Pour la première fois, il voyait le fier bataillon de patriotes qu'il avait enrôlé au service de son pays. Bataillon vaincu, sans doute, mais qui, avant sa défaite, s'était voué avec quel cœur à sa mission! Comme il avait frappé l'ennemi aux centres vitaux de son organisation mili-

taire! M.82 se rappelait les textes des dernières citations communiquées par le capitaine Landau et il se sentait envahir par un sentiment d'indicible fierté.

Bientôt, on entend sur les pavés de la cour les cahots des voitures cellulaires. Il y en a cinq. Une fournée de prisonniers sont d'abord emmenés; une demi-heure après, les voitures reviennent en chercher une seconde. C'est à l'Institut Supérieur de Commerce que les débats du procès se dérouleront et que se dénouera le grand drame.

Dès que les accusés sont au complet, on les introduit dans une vaste salle garnie au fond de longues tables en fer à cheval. Des chaises sont disposées en rangées parallèles; toujours gardés à vue par les soldats, les inculpés y prennent place dans l'ordre de leurs numéros : en tête M.82 avec les agents du secteur Bruxelles-Louvain, puis le groupe Gabie et enfin celui d'Eric.

Pour tous ces malheureux enfermés entre quatre murs depuis de longs mois, cette première sortie de la geôle où ils ont tant souffert, est une détente qui change le cours de leurs pensées et leur donne l'illusion de la vie d'autrefois. Certains se reconnaissent et se serrent la main avec effusion; d'autres sont tout étonnés de se voir si nombreux. Ils croyaient que l'affaire se limitait à leur rayon d'action personnelle. Les soutanes de l'abbé Moons, de l'abbé Doneux, curé de Fallais, du Frère Denis et du Père Van Aubel attirent particulièrement les regards.

« Les accusés formaient une belle assistance, raconte Mme Witvrouw, la titulaire du poste d'ob-

servation d'Herent. Les femmes étaient bien conservées. » De son côté, Mlle Kiekens ajoute : « C'était une belle salle et une belle assistance. Les accusés avaient eu la coquetterie de se vêtir du mieux qu'ils le pouvaient et rien ne trahissait des sentiments d'angoisse et d'anxiété. »

« On se serait cru au théâtre, renchérit M. Neven. On se serrait la main, content de se revoir, oubliant pourquoi on était là. »

Cependant, en regardant mieux les figures connues, on y lisait leurs privations et leurs souffrances. Les chefs surtout paraissaient vieillis.

A 10 heures, les soldats qui gardaient les prisonniers furent alertés par un ordre que hurla un officier; ils se figèrent en position et les juges firent une entrée solennelle. C'étaient six officiers supérieurs. Ils prirent place derrière la grande table du milieu. Dix officiers de tous grades les suivirent; c'étaient les avocats désignés d'office pour défendre la cause des accusés. Ils s'installèrent à la droite des juges, tandis qu'à gauche deux scribes et quatre commissaires d'instruction (Meyer et trois de ses acolytes) attendaient pour s'asseoir un signe du président. A gauche également, une vingtaine de fauteuils rangés contre le mur, étaient réservés au gouverneur militaire d'Anvers et à ses satellites friands de ce genre de spectacle.

Après quelques formalités, l'auditeur militaire prit la parole en allemand et exposa brièvement l'affaire. Un long silence suivit son rapport, puis un interprète prit place devant les juges et l'inter-

rogatoire commença. Une voix gutturale martela durement le vrai nom de M.82 : « Van Bergen ».

M.82 se leva et deux soldats vinrent le chercher. Dominant ses deux gardes de sa haute taille, il gagna d'un pas souple la scène où l'un après l'autre ses hommes allaient défiler pendant trois jours. Jamais il n'avait paru si grand, jamais sa fière allure d'homme du monde n'était apparue aussi séduisante. Droit comme un i, face à ses juges, il n'avait rien de l'attitude d'un accusé. Ses agents en le voyant superbement campé devant tous ces officiers ennemis qui le dévisageaient avec curiosité, se sentirent remués jusqu'au fond de l'âme.

L'auditeur militaire posa les premières questions qui furent aussitôt traduites par l'interprète :

— Votre gouvernement vous a donc envoyé en territoire occupé pour fonder ce service d'espionnage?

— Pardon, je suis venu librement fonder cette organisation. Je tiens à déclarer publiquement que je n'ai donné aucun détail sur celle-ci et je n'ai rien déposé à charge de personne.

« Après plusieurs questions sur l'organisation et les ressources du service, raconte le Frère Denis, questions auxquelles Van Bergen répondait évasivement, l'auditeur militaire lui demanda :

— Pourquoi, dans quel but êtes-vous venu organiser cet espionnage?

« Alors, je n'oublierai jamais cette scène, le héros se tourna en partie vers ses compagnons d'infortune et son regard parut s'aviver encore : « Pourquoi? dit-il, pourquoi?... et, énergique,

élevant la main d'un geste vif, il s'écria d'une voix vibrante : « *Pour mon roi et pour ma patrie!* »

« C'était comme si un éclair avait traversé la salle. Les juges se regardaient stupéfaits; chez nous les larmes coulaient d'émotion, on tremblait, on aurait voulu applaudir, on se sentait comme électrisé. D'un coup, le chef avait relevé le moral de son armée : les visages abattus s'étaient ranimés, un souffle de patriotisme avait passé dans toutes les poitrines. »

M.82 fut interrogé pendant plus d'une heure. Sa magnifique attitude créa l'ambiance pathétique du procès. Après lui, ses hommes vinrent successivement affronter les regards menaçants des juges et des spectateurs allemands; revigorés par l'exemple de leur chef, tous firent impression sur leurs ennemis par leur excellente tenue. « Ce fut, durant trois jours, un élan de patriotisme qui faisait rager les juges », continue le Frère Denis.

L'abbé Moons comparut après Mlle Ballegeer, la secrétaire de M.82. Il faisait peine à voir tant il était changé. « Il avait eu des abcès dans la bouche que le manque de soins avait envenimés et l'avait mis dans l'impossibilité de manger. De là, son amaigrissement », raconte Mme Witvrouw. Cependant devant les officiers qui l'interrogeaient, il retrouva son entrain, son cran et sa belle vaillance. A un moment donné, il dérida toute l'assistance. Pas plus que les policiers, les juges ne parvinrent à lui arracher un mot sur son activité.

Le défilé des accusés continua. Il y eut des incidents émouvants. Comme le père Neven soutenait que son fils, âgé de quinze ans, ne savait pas

ce qu'il faisait en notant les trains, l'enfant protesta vivement :

— Si, si, papa, je savais très bien que c'était pour servir ma patrie.

Un autre adolescent, Edgard Leroy, émerveilla Belges et Allemands par la dignité et la fermeté de son attitude. Très remarquée aussi fut la déposition du baron Capelle, directeur général au Ministère des Affaires Etrangères qui s'était porté garant de l'honorabilité de Van Bergen lorsque ce dernier, à son retour de Rotterdam, avait recruté ses premiers collaborateurs.

Pendant les journées du 19 et du 20, ainsi que dans la matinée du 21, les inculpés se succédèrent sur la scène. On vit passer des hommes d'âge mûr, des vieillards, des adolescents, des femmes mariées, des jeunes filles, des riches, des pauvres, des Flamands, des Wallons, tous unis dans une même pensée de fierté patriotique. Les prisonniers quittaient la prison à 8 heures, y étaient ramenés pour dîner, puis étaient reconduits à l'Institut Supérieur de Commerce où les séances se prolongeaient jusqu'au soir.

Le troisième jour, l'auditeur militaire Dietz prononça son réquisitoire. Il parla d'abord d'une voix calme et fit un long exposé de l'affaire. Puis peu à peu, il s'anima :

— Ce service d'espionnage, dit-il, est un des plus importants qui aient fonctionné dans les territoires occupés par notre armée. Les hommes qui l'ont dirigé et qui y ont collaboré ne sont pas des espions ordinaires. Remarquablement stylés, ils se sont livrés à une activité particulièrement dange-

reuse pour nos armées. Les rapports que nous avons sous les yeux attestent que pendant des mois ils ont épié et signalé aux états-majors ennemis tous les mouvements de nos troupes.

Il démontra alors que l'organisation du service avait été conçue de façon à surveiller toutes les grandes voies de communication reliant l'Allemagne au front de l'ouest.

— Qui s'étonnera après cela de certains de nos échecs? continua-t-il. L'activité de ces maudits espions belges en est la cause directe. Par eux, nos plans et nos préparatifs ont été révélés à nos adversaires.

L'homme à présent hurlait et ses vociférations résonnaient dans la vaste salle comme une menace de vengeance et de la mort. « Il écumait de rage comme un tigre en face d'une proie qu'il est sur le point de dévorer », raconte un témoin. « On eût dit une espèce de démon sorti de l'enfer », dit Ph. Graux.

Les accusés regardaient avec curiosité cet officier ennemi secoué par des accès de fureur et qui les montrait d'un index menaçant. Quelques-uns seulement comprenaient le sens de ses hurlements, mais la plupart le devinaient et s'attendaient au pire.

— Ces espions belges, cria-t-il, ont sur la conscience la mort de plusieurs milliers d'Allemands, c'est dans leur sang que doit être lavé le sang de nos soldats, puis il sembla s'apaiser quelque peu et il énuméra les peines qu'il requérait : vingt-huit condamnations à mort, onze, aux travaux forcés

à perpétuité, quatorze, à dix ou douze ans, dix, à cinq ou trois ans.

Lorsqu'il s'assit, il était cramoisî. L'interprète lut aussitôt en français les condamnations requises et l'audience fut un moment suspendue. A la reprise, la parole fut donnée aux avocats de la défense.

« Ils firent de longs plaidoyers en trois séances consécutives, écrit le Frère Denis. Deux d'entre eux valent la peine d'être cités. Le premier plaïda d'abord en général la cause des accusés en faisant appel à la pitié des juges. « Toutes ces personnes, dit-il, ont agi par le plus noble des motifs, par pur patriotisme. Elles voient leur pays dans la souffrance et elles ont voulu l'aider à recouvrer sa liberté. Toutes ont avoué que c'est le mobile de leur enrôlement dans un service d'espionnage. On espère bientôt la fin de cette triste guerre, faisons en sorte que la justice allemande conserve sa bonne réputation et passe pour être clémente à l'étranger. »

On conçoit que la tâche dévolue à ces dix officiers allemands était délicate. La plupart plaïdèrent sans conviction. L'un d'eux cependant prit son rôle très au sérieux et, pendant plus d'une heure, s'efforça de démontrer que les Allemands n'avaient pas le droit de fusiller un Belge faisant de l'espionnage en Belgique pour sa patrie.

« Il se servait de nombreuses citations des différentes éditions des codes de guerre allemands, relate le Frère Denis. Il supposa des cas successifs d'un Belge allant espionner en Allemagne ou dans les pays centraux ; ou un Allemand ou un

Français ou un Anglais venant en Belgique occupée faire de l'espionnage, alors le code permet l'application de la peine de mort. »

Parlant avec conviction et chaleur, cet avocat énerva l'auditeur militaire qui, à plusieurs reprises, l'interrompit hargneusement. Le président lui-même intervint et frappa sur la table en hurlant des mots incompréhensibles. Le défenseur ne se laissa cependant pas intimider et conclut :

— Aucun texte de notre code de guerre n'a prévu le cas spécial dans lequel nous nous trouvons en occupant la Belgique et aucun ne nous permet d'appliquer la peine de mort à un Belge faisant en Belgique de l'espionnage pour son pays.

Après les plaidoiries, on demanda aux accusés s'ils n'avaient rien à ajouter pour leur défense. M. 82 se leva le premier et fit une nouvelle profession de patriotisme. « Il fut très émouvant » raconte M. Burléon.

Le Frère Denis déclara : « Messieurs, je vous remercie de la peine que vous m'infligez, seulement je trouve n'avoir pas assez fait pour mériter cet honneur. »

Une mère condamnée à mort demanda grâce pour son jeune fils contre qui l'auditeur militaire avait requis une peine de dix ans de travaux forcés.

L'audience fut levée très tard dans la soirée. Puis ce fut le retour à la prison. Après la diversion du procès, après le fugitif réconfort des amis momentanément retrouvés, c'était de nouveau à présent la solitude de la cellule et le supplice de l'incertitude. Le tribunal n'avait pas encore rendu

son jugement définitif. Il était cependant à craindre qu'il ne confirmât les peines proposées par l'auditeur militaire.

Le lendemain, le Hauptmann Karlowa annonça à tous les condamnés à mort qu'ils pouvaient adresser un recours en grâce au « Kriegsgericht » de la province d'Anvers. Certains ayant refusé de le faire, l'aumônier militaire insista pour que chacun d'eux profitât sans tarder de cette occasion d'obtenir une réduction de peine.

M. 82 ne gardait pas la moindre illusion sur son sort. Ayant accepté le sacrifice suprême, il vivait à présent dans une sereine résignation. A mesure que les jours passaient, il se détachait de la terre et se sentait de plus en plus fort pour braver le peloton.

La plupart des autres condamnés à mort étaient torturés par l'incertitude et luttant, eux aussi, contre de dangereuses illusions, se préparaient à mourir. Sur l'esprit sans peur des patriotes qui avaient magnifiquement servi leur pays, la mort étendait lentement son ombre. D'atroces appréhensions étreignaient les cœurs des pauvres pères hantés par la crainte de ne plus jamais revoir leurs enfants.

Après dix jours d'attente, le 2 mars, l'auditeur militaire, accompagné de quelques officiers se présenta à la prison pour annoncer que le conseil de guerre avait confirmé les 24 condamnations à mort. Un dernier espoir subsistait : le recours en grâce auprès du gouverneur général von Falkenhäusen qui devait décider sans appel.

Et le supplice de l'incertitude se prolongea.

Supplice terrible... Après trois semaines de cette attente, certains condamnés étaient méconnaissables : ils avaient vieilli de dix ans. D'un moment à l'autre, on viendrait les chercher et ils sauraient alors si tout espoir de vivre était irrémédiablement perdu.

M. 82, lui, continuait à donner à tous l'exemple d'une tenue impeccable. Il se piquait de montrer aux Allemands qu'un Belge sait affronter la mort sans broncher, avec calme et sérénité. Aussi rien dans son attitude, dans sa démarche ou dans sa conversation ne révélait l'angoisse du condamné qui n'a plus que quelques jours à vivre.

Lorsqu'il apprit l'arrêt définitif du conseil de guerre, il écrivit à son père : « Ma condamnation à mort est confirmée, veuille bien venir avec un notaire afin que je dicte mes dernières volontés. »

Le noble vieillard quitta sa calme retraite d'Herent et, cachant sa détresse, il prit courageusement le chemin de la prison d'Anvers. Un notaire l'accompagnait. Les deux hommes furent introduits dans un parloir et attendirent quelques minutes. Pâles et défaits, ils maîtrisaient avec peine leur émotion. Soudain, la porte s'ouvrit et M. 82 apparut. Souriant, il alla droit vers son père et le serra longuement dans ses bras, puis après avoir échangé une poignée de mains avec le notaire, il fit asseoir les deux visiteurs.

Il avait gardé la belle aisance de l'homme du monde et faisait les honneurs de cet horrible parloir avec la même prévenance qu'autrefois lorsque, dans les salons de la légation belge à Shanghai, il déployait tous ses dons de séduction.

Depuis sa condamnation à mort, on l'avait autorisé à fumer. Il tira son étui et offrit une cigarette à son père et au notaire puis, se tournant vers l'officier allemand resté debout au fond du parloir, il lui en présenta une aussi. L'Allemand s'inclina et refusa poliment.

— Maintenant, travaillons, dit-il, d'un ton très ferme.

Le notaire était stupéfait. Il s'attendait à trouver devant lui un condamné abattu, désespéré, et voici que d'eux trois, c'était lui le moins ému. A présent, il parlait et sa belle voix grave ne trahissait aucun trouble.

Très calmement, il régla les moindres détails de ses dispositions testamentaires tout comme s'il traitait une affaire quelconque. Lorsque le notaire eut fini d'acter ses ultimes volontés, M.82 se tourna vers son père et mettant toute sa tendre affection dans ses mots, dans ses regards et dans son attitude, le prépara à la grande et irrémédiable séparation.

— Tu ne pleureras pas, n'est-ce pas, papa? Pouvais-je d'ailleurs rêver une plus belle mort que celle-là? Comme je te connais, tu aurais agi comme moi, mais tu es plus fort que moi, il vaut mieux que tu me laisses passer le premier. Que ferais-je sans toi?

A mesure qu'il parlait, sa voix prenait des inflexions plus douces, plus câlines. Avec toute l'ingéniosité de sa tendresse, il cherchait à convaincre le cher vieillard.

— C'est bien entendu, n'est-ce pas? Pas de murmure, pas même vis-à-vis de l'ennemi... Notre

séparation ne sera pas longue, tu viendras nous retrouver... J'ai la médaille de maman sur la poitrine, elle me portera bonheur. Donc, du courage, n'est-ce pas, papa, il ne faut à aucun prix que nous montrions la moindre faiblesse devant les Allemands.

Au fond du parloir, l'officier s'impatientait. Il fallut se séparer. Toujours souriant et enjoué, M.82 prit son père par le bras et les trois hommes sortirent, suivis de l'Allemand. Une longue embrassade encore et des gardiens reconduisirent le condamné dans sa cellule.

« Quel héros! dit le notaire. Jamais plus, je pense, je ne verrai pareil stoïcisme. »

Comme M.82, certains condamnés à mort avaient obtenu quelques petites faveurs qui allégeaient un peu les tortures des derniers jours. Leroy, l'ancien courrier Anvers-Liège du service Gabie, put avoir son fils Edgard comme compagnon de cellule. Une bien belle figure de patriote ce Joseph Leroy. Condamné à mort à cause d'une grave défaillance d'un de ses anciens collaborateurs, il accepte son sort sans la moindre récrimination. Après avoir servi son pays comme un bon soldat, il trouve tout naturel de lui donner sa vie.

— Je mourrai avec joie pour ma patrie, dit-il à son fils. Il y a tant de jeunes gens qui meurent au front pour la bonne cause... Ne vaut-il pas mieux que moi, qui suis déjà vieux, je subisse ce sort au lieu d'un jeune ?

Il comblait son fils de recommandations. « Pendant tout le temps que je suis resté avec lui, raconte ce dernier, il était très courageux. Il me

remontait le moral et me donnait les conseils d'un père mourant, me recommandant de me conduire exemplairement lorsque je sortirais de prison. Il me rappelait aussi que je devais rendre ma mère heureuse et que c'était en Dieu qu'on trouvait le vrai bonheur. »

Les jours passaient... Depuis le 2 mars, les 24 condamnés à mort attendaient la réponse du gouverneur von Falkenhausen à leur recours en grâce. Cette fois, leur sort allait être irrémédiablement fixé. Plusieurs conservaient l'espoir d'échapper au peloton d'exécution. Seul, M.82 savait qu'il serait fusillé.

Ainsi du 2 au 15 mars, ce fut dans toutes les cellules l'attente dans le silence et l'angoisse. On priait, on espérait, on se résignait. Certains ne dormaient plus, ne mangeaient plus. Pendant de longues heures, ils restaient debout derrière la grosse porte de leur cellule, épiaient tous les bruits du couloir. Entendaient-ils des pas résonner dans la galerie, leur cœur battait à tout rompre. On venait... Vie ou mort? Quel était le message qu'on allait leur communiquer?

A tout moment, les alertes se renouvelaient et le supplice continuait... La tête en feu, les membres brûlants de fièvre, les malheureux agonisaient sur pied.

Enfin, le 15 mars, après-midi, un va-et-vient inaccoutumé anima les couloirs. Six condamnés à mort : M.82, Wattiez, l'abbé Moons, Jaspers, Leroy et Naelaers furent extraits de leur cellule et conduits au rez-de-chaussée. Bientôt, on les introduisit dans le bureau du Hauptmann Karlowa.

L'auditeur militaire Dietz les y attendait. A leur entrée, il se leva et leur communiqua la réponse de von Falkenhausen. L'interprète traduisit aussitôt :

— Son Excellence le Gouverneur Général a rejeté votre recours en grâce. L'exécution de la sentence prononcée par le conseil de guerre aura lieu demain matin.

Un silence de mort suivit ces paroles... Sidérés par la terrible nouvelle, les condamnés se taisaient... M.82 parla le premier et demanda une dernière entrevue avec son père. On lui répondit que les familles de tous les condamnés avaient été prévenues et qu'elles arriveraient vraisemblablement dans le courant de l'après-midi ou de la soirée.

Sur ces entrefaites, on amena les dix-huit autres condamnés à mort. Ils étaient grâciés. Quelques-uns avaient grand mal à dissimuler leur émotion et pleuraient de joie. Pour eux, le cauchemar se dissipait. Quand ils apprirent que six de leurs compagnons devaient mourir, ils furent atterrés.

M.82 rentra dans sa cellule et mit ses affaires en ordre. Tout comme s'il allait partir en voyage, il rangea ses effets dans ses deux valises et y déposa les menus objets qui lui appartenaient : montre, portefeuille, crayon, etc. Soudain, la porte s'ouvrit et un gardien lui annonça que son père l'attendait au parloir. M.82 se raidit contre le trouble qui l'envahissait. Surtout, pense-t-il, pas une larme devant les Allemands. D'un pas ferme, il s'engagea dans les longs corridors silencieux et, à la suite du gardien, gagna le parloir.

— Papa...

Longue étreinte muette... M.82 n'a peur que d'une chose : s'attendrir et pleurer en présence des gardiens. Il se ressaisit, et souriant comme toujours, avec cependant d'étranges intonations dans la voix, il console le cher vieillard qui est devant lui, la taille courbée, l'œil fixe, la mâchoire tremblante.

— Allons, papa, ne te laisse pas abattre. Il faut montrer aux Allemands comment les Belges savent tout accepter pour leur pays... Je suis bien triste de te quitter, moi aussi, cependant je ne regrette rien. Je meurs content pour ma patrie. C'est une grande satisfaction, vois-tu, de mourir après avoir bien fait son devoir... Allons, redresse-toi et sois fier, toi aussi...

Puis, il le prit doucement par le bras, comme autrefois quand ils se promenaient ensemble au jardin en bavardant familièrement :

— Viens avec moi, j'ai l'autorisation de faire mes adieux à quelques prisonniers.

Il conduisit son père dans une pièce voisine où se trouvaient plusieurs de ses agents qui venaient d'être grâciés. Il leur serra longuement la main, les félicita et eut un mot aimable pour chacun. A un condamné qui paraissait particulièrement déprimé, il dit d'un ton enjoué :

— Mais avec ta condamnation, tu seras nimbé dans ton ménage après la guerre!

Bras dessus, bras dessous, les deux hommes revinrent au parler. L'heure de la tragique séparation approchait. M.82 recommanda alors à son

père les enfants de ses collaborateurs qui allaient mourir avec lui.

— Tu feras, dit-il, ce que je n'ai pu faire...

Brusquement, il changea de ton et se mit à genoux :

— Pardonne-moi, papa, la peine que je te cause et toutes celles que je t'ai causées.

— Relève-toi, mon enfant, dit le père Van Bergen, d'une voix brisée par l'émotion, tu ne m'as jamais donné que de la joie.

— Pardonne, papa, pardonne à tous... Je te demande encore une chose, sors d'ici la tête haute.

Il ajouta alors à mi-voix :

— J'espère qu'ils ne me banderont pas les yeux...

Il fallut se séparer. Une toute dernière étreinte...

— Adieu, papa...

— Adieu, mon fils...

Une porte grinça, se referma; ce fut tout... Comme le lui avait recommandé son fils, le père Van Bergen ne pleura pas devant les Allemands. Il sortit la tête haute. Dix minutes après, on pouvait voir dans l'avenue De Keyser à Anvers, un vieillard marchant à pas hésitants parmi la foule indifférente. C'était le père de M. 82 qui retournait à Herent, où le chagrin devait le tuer quelques semaines plus tard.

Les familles des autres condamnés arrivèrent l'une après l'autre à la prison. Wattiez revit ses cinq enfants. Il les serrait à les étouffer dans ses bras. Ce fut une scène déchirante.

Au cours de cette dernière entrevue avec les

siens, Jaspers qui était père de deux enfants ne cessa de prodiguer des conseils et des recommandations à sa femme concernant l'avenir des deux chers petits dont il allait être séparé pour toujours. Quand les gardiens vinrent le chercher pour le reconduire dans sa cellule, Mme Jaspers s'évanouit et resta étendue sans connaissance dans le parloir. « Je ne l'ai pas vu partir, écrit-elle, mais pendant tout le temps que je suis resté avec lui, il était très courageux. »

Mme Naelaers signale qu'au cours du suprême entretien qu'elle eut avec son mari, celui-ci « était très calme et très courageux ».

La sœur de l'abbé Moons ne fut sans doute pas prévenue à temps et l'héroïque prêtre dut lui faire ses adieux par écrit. La dernière lettre qu'il lui adressa commence par ces mots : « Très chère sœur, La volonté de Dieu s'est accomplie selon mon désir : pouvoir donner ma vie pour la patrie, la gloire du Très-Haut et pour l'honneur du clergé. Réjouissez-vous, chère sœur, pour que vous puissiez à votre tour accepter généreusement le sacrifice et la mort de votre frère unique avec une résignation complète à la volonté de Dieu. »

Le sixième condamné à mort, Joseph Leroy, avait toute sa famille en prison. Sa femme et ses enfants purent passer une partie de la soirée avec lui dans sa cellule. Il les édifia par son admirable énergie et sa chrétienne résignation devant la mort.

Lorsque son fils le quitta, il lui dit simplement : « Edgard, demain je ne serai plus. »

XV

Les dernières heures de M.82.

A la demande des condamnés, le directeur de la prison, le Hauptmann Karlowa a autorisé le propriétaire du « Grand Hôtel » d'Anvers à offrir un dernier et copieux repas aux six hommes qui doivent mourir le lendemain matin.

Une grande table a été dressée dans un des parloirs du rez-de-chaussée. Vingt couverts y sont disposés pour les parents et amis des six braves. Vers 8 heures, M. 82 arrive le premier. La cigarette aux lèvres, une main en poche, il a gardé toute sa belle allure d'autrefois. « Son calme et son sang-froid nous remplissent tous de stupeur et d'admiration », raconte Mlle Ballegeer qui assista à cette mémorable réunion.

Bientôt, l'abbé Moons, Jaspers, Naelaers, Leroy et Wattiez, entourés de leurs proches, entrèrent dans le parloir et prirent place autour de la table.

— Puisque c'est notre dernier repas, il s'agit de lui faire honneur, dit M. 82.

Malgré l'effort que généreusement chacun tenta pour dissiper l'oppressive angoisse qui pesait sur l'assistance, l'atmosphère restait d'un tragique à faire frémir. Les condamnés étaient absorbés par

le souci de n'oublier personne dans les adieux qu'ils tenaient à transmettre à leurs amis et connaissances.

Certains ne parvenaient pas à s'arracher un seul instant au souvenir de leurs enfants et ne cessaient de renouveler leurs conseils et leurs recommandations.

Après le souper, tous s'entretenirent longuement avec ceux qui devaient être les dépositaires directs de leurs dernières volontés. M. 82 confia au Frère Denis le soin de s'occuper des orphelins de ses collaborateurs.

Il pensait aussi à son vieux père.

— Pauvre papa, pauvre papa, dit-il à plusieurs reprises.

Une autre pensée voilait son regard de tristesse : il ne verrait pas la fin de la guerre, il n'assisterait pas au retour triomphal de l'armée belge et du Roi dans le pays enfin délivré de la servitude étrangère.

Mais plus fort que toute la détresse de son tragique destin, le sentiment du devoir accompli ramenait instantanément dans son esprit la sérénité dont il tenait à ne se départir à aucun moment.

Vers 10 heures, tout le monde se leva et les condamnés furent conduits dans une cellule où commença la veillée funèbre. Le Frère Denis et l'abbé Gouverneur s'étaient joints à leur groupe. Agenouillés autour des deux prêtres, devant le grand crucifix pendu au mur, ils mirent dans cette préparation à la mort toute la ferveur de leur âme déjà purifiée par sept mois de tortures.

Prières et méditations alternèrent. Les voix graves des six hommes se mêlaient dans une imploration ardente.

— Priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort...

Peu à peu, une lumière surnaturelle illumina les figures émaciées des condamnés. Dans un élan sublime, leur âme s'élevait vers Dieu, s'exaltait dans l'ivresse des certitudes éternelles. Condamnés à mort, comme le Christ, abandonnés de tous, comme Lui, ils entrevoyaient que leur destin était la marque certaine d'une prédilection divine. Qu'avaient-ils donc à redouter? La mort? Le Christ l'avait vaincue. Elle allait les libérer de toutes les entraves terrestres et les rapprocher de Celui qui a dit : « Venez à moi vous tous qui souffrez et je vous consolerais. »

Litanies, lectures de l'Évangile, de l'Imitation, chemins de croix se prolongèrent tard dans la nuit. A mesure que les heures passaient, l'angoisse de la mort se dissipait et une paix très douce calmait le désarroi des esprits et des cœurs.

Il était maintenant plus de minuit. Encore quelques heures à vivre... L'abbé Moons récita les prières des agonisants; d'une voix ferme, ses compagnons répétèrent les pathétiques invocations que l'Église place dans la bouche des mourants au seuil de l'Éternité.

Alors tous se relevèrent. Les figures étaient rassérénées. Une expression de détente et de calme confiance y était empreinte. On bavarda. Des souvenirs communs des réunions d'autrefois furent

évoqués, puis chacun se préoccupa d'envoyer un dernier mot aux siens.

M.82 écrivit à son père :

Mon cher et bien-aimé papa,

Je ne veux pas quitter cette terre sans t'adresser mes dernières pensées qui sont toutes pour toi. Ton courage et ta résignation me sont un grand réconfort. Je suis heureux de me sacrifier pour la plus noble des causes que j'ai loyalement servie. J'ai passé mes derniers moments à prier pour toi, pour que Dieu t'accorde assez de force et de courage pour supporter la terrible épreuve qui te frappe. Ma tendre affection pour toi ne fera que s'accroître au Ciel où je te précède, cher papa, d'où ma pensée ne te quittera pas un instant en attendant que nous soyons réunis dans l'éternelle félicité.

Je t'abandonne tous ceux qui me tiennent à cœur et en te quittant, je t'embrasse de toutes mes affections. Je ne te dis pas adieu, mon très cher papa, mais je te dis au revoir.

Ton fils qui t'aime,
Henri.

Wattiez, Jaspers et Leroy adressent également des messages profondément émouvants à leur famille. Wattiez écrit deux longues pages pleines de tendresse et d'une admirable élévation de pensée. En voici la fin :

« Adieu, je meurs plein de courage et je vous l'assure sans défaillance.

Pour Dieu, Pour la Patrie, Pour le Roi.
Jésus, Marie, Joseph, je vous confie ma chère

famille. Protégez-la, secourez-la, ne l'abandonnez jamais dans tous ses besoins spirituels et temporels. Avec cette assurance, je meurs en paix. »

Jespers écrit à sa femme et à ses enfants : « Ma conscience est sans tache; je vais mourir tranquille. »

Et Leroy : « Je vous remercie, bien-aimée maman et mes chers enfants, du courage que vous avez montré hier en souvenir de moi; vous continuerez dans cette voie et de là-haut je prendrai une large part aux jours heureux que la vie réserve encore à ceux que j'ai tant aimés. Papa. »

Peu à peu, la lumière que projetait le bec de gaz dans la cellule sembla s'affaiblir. Les carreaux de la lucarne s'éclaircirent : l'aube parut. L'heure du sacrifice approchait... Tour à tour, les prisonniers passèrent dans une pièce voisine pour se confesser. La messe devait avoir lieu à 5 heures. En attendant, chaque condamné retourna dans le réduit où il avait agonisé pendant plus de sept mois et mit ses affaires en ordre afin qu'on pût immédiatement les communiquer à sa famille après sa mort.

Certains étaient encore occupés à ces ultimes préparatifs, lorsqu'on vint les chercher pour les conduire à la chapelle. L'abbé Moons qui avait dit sa dernière messe dans sa cellule, y arriva le premier. Il fut bientôt suivi par M. 82. Accompagnés chacun de leur femme, Jespers, Leroy et Naelaers pénétrèrent à leur tour dans le sanctuaire.

Une vingtaine de chaises avaient été rangées autour de l'autel : les condamnés et leurs proches

y prirent place. Construite de façon à permettre à tous les prisonniers de voir le prêtre sans avoir cependant la possibilité de communiquer entre eux, la chapelle de la prison d'Anvers est de forme demi-circulaire et partagée en trois ailes ou nefs dans lesquelles s'étagent des centaines de box d'où l'on a vue sur l'autel. Ces nefs étaient vides et silencieuses, ce qui accentuait encore l'impression de tragique abandon qui écrasait les assistants.

Soudain, revêtu des ornements sacerdotaux, parut l'aumônier allemand qui devait officier. Il était précédé de l'abbé Moons. La messe commença.

Le prêtre avait recommandé aux condamnés d'unir leur sacrifice au saint Sacrifice de la messe et d'offrir leur vie à Dieu dans un acte d'amour parfait. Tous les regards, à présent, étaient rivés au grand Crucifix qui dominait l'autel et exprimaient la ferveur de l'ultime offrande : une flamme y brillait qui semblait jaillir de l'âme même. La clochette tinta, une fois, deux fois... Le prêtre éleva bien haut la sainte Hostie, la dressa devant les yeux fascinés des six hommes qui allaient mourir... Leurs lèvres remuaient maintenant :

— Mon Dieu, je vous offre ma vie... Mon Dieu, j'accepte de tout cœur le sacrifice de ma vie... Mon Dieu, ayez pitié de moi...

A la communion, tous les assistants s'approchèrent de la table sainte : le grand drame patriotique s'achevait dans la purification des âmes et leur

union définitive avec Dieu, le maître de la vie et de la mort.

L'action de grâces se prolongea quelque temps, puis l'aumônier allemand adressa une courte allocution aux patriotes belges qui allaient tomber sous les balles du peloton d'exécution. Il puisa dans son cœur de prêtre des accents touchants. Après avoir fait allusion à la fête des Rameaux toute proche, il évoqua les merveilleuses perspectives de la vie éternelle et conclut par ces mots : « Allons à Jérusalem, mes frères, allons où Jésus nous a précédés et où il n'y a plus ni douleurs, ni pleurs, mais où règne une éternelle félicité. »

L'heure était venue, il fallut sortir. Le plus dur moment était arrivé : celui des tout derniers adieux. Ce fut l'ultime station du calvaire que les six hommes gravissaient depuis sept mois.

Ils prirent d'abord un peu de nourriture, puis consacrèrent à leurs proches qui les entouraient les quelques minutes réservées à la terrible séparation. Il était 6 h. 30. La grande geôle se réveillait. Des bruits confus s'entremêlaient dans les immenses couloirs où des gardiens allaient et venaient, affairés.

Dans un de ces halls, les condamnés, leurs parents et amis formaient plusieurs groupes. M. 82 était là les dominant de sa haute taille. Il allait d'un condamné à l'autre et, toujours aimable et souriant, donnait à tous l'exemple de la tenue devant les gardiens qui, pleins d'admiration, l'observaient.

Quelques-uns des six braves, ayant proposé de crier avant la salve du peloton : Vive la Belgique!

il dit : « Messieurs, pas de parade, mourons en chrétiens. »

Tous continuèrent à faire des recommandations aux êtres chers serrés affectueusement autour d'eux, puis tout à coup on entendit résonner un bruit de bottes cloutées et, au bout du couloir, apparurent, le fusil à la main, les soldats chargés de surveiller les condamnés pendant leur transfert au fort V d'Edeghem où l'exécution devait avoir lieu. Minute terrible... Dernières embrassades... Des femmes sanglotent. Madame Jaspers s'évanouit dans les bras de son mari, Madame Naelaers perd également connaissance. C'est une scène atroce.

M. 82, Wattiez, Jaspers, Naelaers, Leroy s'agenouillent et l'abbé Moons leur donne à tous sa bénédiction. Ils se redressent ensuite et s'embrassent.

Il est plus de 7 heures. Dans la cour, deux automobiles ont été amenées. Les Allemands s'impatientent, des ordres brefs dominant le poignant brouhaha des adieux. M. 82 se redresse de toute sa taille, allume sa dernière cigarette, puis, comme un chef entraînant ses hommes à la suprême bataille : « Messieurs, dit-il, nous n'avons plus rien à nous dire, permettez que je vous montre le chemin. »

D'un pas ferme, ses compagnons le suivirent. Les révérendes sœurs Alphonsine et Bernadette, attachées à la prison d'Anvers, les virent partir. Elles racontent : « Tous étaient très calmes. L'abbé Moons avait le bréviaire en main et portait son petit bonnet. Quand ils passèrent devant

nous, l'un d'eux cria : « Ma sœur, c'est notre dernier voyage ! » et un autre : « Oui, ma sœur, mais c'est le plus beau ! »

Avant d'entrer dans les autos, on leur lia les mains. Bientôt, les moteurs ronflèrent et les deux voitures filèrent à vive allure à travers les rues ensoleillées qui, à cette heure, commençaient à s'animer. De fugitives visions glissèrent devant les yeux des héros : tramways, voitures, passants affairés, tout cela illuminé par un gai soleil matinal.

On quitta la ville et les deux voitures continuant leur inexorable course à la mort, se retrouvèrent sur de longues routes de banlieue, désertes et sinistres.

Soudain l'allure ralentit, la première voiture vira, roula sur un pavé inégal, disparut sous un haut porche et s'arrêta. L'autre arriva peu après. Les condamnés descendirent et regardèrent autour d'eux. Ils étaient dans une cour de caserne. L'aumônier allemand qui les accompagnait, les conduisit vers un haut escalier en pierre qu'ils gravirent en priant, tandis que les soldats chargés de leur surveillance les suivaient de près.

Lorsqu'ils furent au-dessus, ils contournèrent le fort à gauche et marchèrent pendant trois ou quatre minutes. Maintenant, le regard découvrait des horizons lointains. Des sons de cloches semblaient traverser l'air.

Brusquement le terrain, sur lequel le funèbre cortège avançait, descendit en pente très accentuée vers un fond fortement encaissé de toutes parts et la vision redoutée surgit... Là, contre un

talus, une centaine de soldats allemands, attendaient, l'arme au pied... En face d'eux, six poteaux étaient dressés...

Tout en récitant le chapelet, ils avançaient toujours. Devant le front des troupes, une dizaine d'officiers bavardaient. Dès que les condamnés furent sur les lieux, l'auditeur militaire s'approcha et fit l'appel des noms. D'une voix forte chacun répondit : « Présent ». L'officier lut alors la sentence prononcée par le conseil de guerre. Il se tourna ensuite vers le commandant des troupes et lui dit : « Exécutez la sentence. »

Les six hommes s'étaient agenouillés et l'aumônier allemand leur donna l'absolution générale. Encore quelques invocations pieuses :

— Mon Dieu, je vous offre ma vie...

— Cœur Sacré de Jésus, ayez pitié de nous...

Des aides s'approchent et bandent les yeux des condamnés, les conduisent par le bras au poteau et les lient avec des cordes.

Les Allemands regardent avec admiration ces Belges si calmes devant la mort. Bien peignés, rasés, vêtus de leurs plus beaux habits, les six hommes ont étendu le souci de la tenue aux moindres détails vestimentaires. Adossé au poteau, tête nue, les yeux bandés, les mains derrière le dos, M. 82 n'a jamais paru si grand, si droit, ni d'allure si fière.

Des ordres gutturaux résonnent... Les soldats font quelques pas en avant et viennent s'aligner en double rangée face aux condamnés.

Un ordre encore :

— En joue !

Puis un autre : Feu ! suivi de l'assourdissant craquement d'une salve de soixante coups de fusil.

D'un même mouvement, les héros s'effondrent. Les cordes ont été coupées par les balles et les corps, foudroyés, s'inclinent lentement vers la terre où ils s'immobilisent. L'aumônier se précipite et fait une onction sur le front de chacun d'eux. Peu de temps après, le médecin s'approche à son tour et constate le décès. Les troupes se retirent...

Ainsi moururent, simplement, sans cri, sans parade, sans peur, M. 82 et ses collaborateurs : l'abbé Moons, Arthur Wattiez, Joseph Leroy, Joseph Jespers, Auguste Naelaers.

Le jour où on l'avait emmené pour la première fois au conseil de guerre, M. 82 avait dit : « Mes amis, si je meurs, c'est pour Dieu et pour la Patrie. Tout ce que je vous demande, c'est de vous souvenir de moi après la guerre. »

Belge, garde le souvenir de M. 82 = Henri Van Bergen et de ses compagnons : ils furent grands devant le devoir, devant la souffrance et devant la mort.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

I. Au delà du « fil »	11
II. Van Bergen=M.82	18
III. Une mission difficile	24
IV. M.82 à l'œuvre	31
V. La police allemande découvre la piste de M.82	36
VI. Les aventures de « Marc », le condamné à mort	42
VII. Comment travaillait la « Polizeistelle A. » d'Anvers	72
VIII. M.82 traqué par la police allemande	83
IX. Comment M.82 fut trahi	90
X. M.82 tombe entre les mains de l'ennemi	99
XI. Les vicissitudes d'une organisation secrète décapitée	110
XII. L'agonie de M.82	117
XIII. M.82 devant la mort	132
XIV. « Pour mon roi et pour ma patrie! »	140
XV. Les dernières heures de M.82	158

